"Petite Collection Guillaume"

CH. NODIER

Inès de Las Sierras



PARIS

[illegible], ÉDITEUR

[illegible], Place [illegible], 3

[illegible]


XXXV



“ Petite Collection Guillaume ”

CH. NODIER

nès de Las Sierras

MADEMOISELLE DE MARSAN

Illustrations de G. Picard.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3, Place de Valois, 3

M DCCC XCIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
quelques exemplaires
sur papiers *Vélin, Chine et Japon.*

Mademoiselle de Marsan



I

LES CARBONARI

Le vif intérêt que je prenais aux nobles résistances des peuples contre les envahissements de Napoléon, et qui m'avait conduit à Venise à la fin de 1808, ne me faisait point oublier que j'étais Français, et que la terrible conflagration à laquelle une partie de l'Europe se préparait alors coûterait du sang à mes compatriotes. En admirant la ligue armée qui se formait dans le silence au nord de l'Italie, je m'étais promis de n'y prendre aucune part active, et je ne pensais le plus sou-

vent qu'à poursuivre mes explorations de voyageur naturaliste sur les longues grèves de l'Illyrie, dans des contrées à peine connues des savants et des poètes. C'etait, avec le besoin de me dérober enfin aux poursuites obstinées de la police impériale, moins vigilante et moins rigoureuse dans les pays conquis que sous les yeux de son maître, le seul objet de ma récente émigration. Je ne pouvais cependant m'arracher de Venise, et on comprendra aisément pourquoi : j'étais encore une fois amoureux, quoique Amélie n'eût pas cessé d'être présente à ma memoire depuis le jour qui nous avait séparés à jamais. Il y a des mystères imcompatibles en apparence dans le cœur de l'homme.

Parmi les anciens émigrés qui m'avaient accueilli avec bienveillance, en considération de ma qualité de Français, de mes opinions et de mes malheurs, il en était un qui m'inspirait le plus profond sentiment de respect et d'affection, et je puis le nommer sans inconvénient, contre mon habitude, sa famille, entièrement étrangère à celle qui porte encore le même nom, étant depuis longtemps éteinte, à l'exception d'une personne qui ne me lira jamais, et qui n'entendra plus

parler de moi. C'était M. de Marsan.

M. de Marsan, dont quelques vieux courtisans se souviennent peut-être, avait été un des plus brillants officiers de la maison militaire de Louis XVI. Sa belle figure, ses belles manières, son esprit, son courage, l'avaient fait remarquer dans un temps et dans une cour où ces heureuses recommandations personnelles n'étaient pas fort rares. Il leur dut un avancement rapide qui n'excita aucune réclamation, et un établissement considérable que tout le monde approuva. Sa fille, née en 1788, fut tenue sur les fonts de baptême, au nom de la reine de France, par celle des amies de cette auguste et infortunée souveraine qui jouissait du crédit le mieux affermi à Versailles. La fille de M. de Marsan s'appelait Diane.

M. de Marsan, cassé d'ailleurs par les fatigues de la guerre, était vieux en 1808; il s'était marié à trente-cinq ans, et avait perdu trois enfants avant que le ciel lui accordât la fille unique dans laquelle s'étaient enfin concentrées toutes ses affections. Madame de Marsan, attachée au service de Mesdames, sœurs du roi, avait peu survécu à leur établissement

à Trieste. Elle les précéda au tombeau.

Le vieil émigré retirait au moins quelque profit de ses longues infortunes : il était devenu philosophe. Assez riche à son gré d'une aisance modeste, sagement préservée par des précautions prises à propos de la catastrophe universelle, il passait paisiblement le reste de sa vie entre d'agréables études et des distractions sédentaires. Le goût de l'histoire naturelle nous avait subitement rapprochés, et j'étais fidèle à son piquet de chaque soir. Aussi sa prédilection pour moi, entre tous les jeunes gens dont il aimait l'entretien, avait pris en peu de temps quelque chose de paternel dont Diane aurait eu le droit d'être jalouse. Je ne me suis jamais aperçu qu'il attachât beaucoup d'importance à cette vanité, réellement assez puérile, qu'on appelle le préjugé de la noblesse, et cependant je suis bien convaincu qu'il regrettait quelquefois que je ne fusse pas noble, au point de faire sur lui-même un certain effort pour l'oublier.

« A vous, monsieur le chevalier, » me disait-il un jour en me donnant des cartes.

Et je ne sais dans quelle crypte de mes

souvenirs, close depuis vingt ans, je vais retrouver cette historiette frivole.

« Je ne suis pas chevalier, — m'écriai-je en riant, avant de les avoir déployées.

— Sur ma foi de chrétien, — reprit M. de Marsan, — les gentilshommes de ma maison en ont armé plus d'un qui était moins digne de cet honneur.

— Je suppose, — répondis-je en me levant pour aller à lui, — que ce n'était pas sans leur donner l'accolade ! »

Et je l'embrassai de grand cœur, car j'ai toujours attaché un prix extrême à l'affection des vieillards.

Il fallait pourtant lui passer un entêtement violent et passionné sur une question qui revenait souvent dans les conversations de ce temps-là. Le nom seul de révolution lui causait une révolution véritable, et, quoiqu'il regardât le prochain rétablissement des Bourbons sur le trône de leurs pères comme un événement infaillible, il s'était promis de ne jamais retourner à Paris, dont toutes les pierres lui semblaient baignées encore dans le sang des proscriptions. Cette antipathie contre tous les mouvements politiques du même genre n'épargnait pas les conspirateurs de son propre parti, et, dans sa

résignation aux décrets équitables et assurés de la Providence, il blâmait amèrement les insensés qui cherchent à en précipiter l'accomplissement, sans égard aux sages temporisations de la prudence de Dieu. L'idée dont je parle se manifestait si vite et si fréquemment dans ses discours, qu'elle m'avait détourné de bonne heure de lui communiquer tous les secrets de ma turbulente jeunesse, et bien plus encore les rapports que j'avais noués, à mon arrivée à Venise, avec les *Carbonari* et les émissaires de la *Tungend-Bund*, dont le nom ne lui inspirait pas moins d'horreur que celui des jacobins. Il faut convenir, au reste, que je commençais à me sentir quelque tendance pour son opinion, avant même de la connaitre, et que je n'étais plus guère retenu dans le périlleux réseau des sociétés secrètes que par l'impossibilité de le rompre sans violence. J'avais vingt-six ans, éprouvé par des adversités presque sans exemple à mon âge, et le goût des occupations douces et des loisirs studieux me rappelait incessamment à un autre genre de vie que je n'aurais jamais dû quitter ; mais il arrivait de temps en temps aussi que mes passions orageuses reprenaient le dessus,

et me replongeaient dans un nouveau chaos d'agitations et de misères dont mon cœur ne pouvait se délivrer qu'en s'attachant fermement à l'espérance de quelque bonheur durable.

C'était ce bonheur que mon imagination insensée s'obstinait à chercher dans l'amour.

Diana de Marsan avait vingt ans, et ne paraissait pas moins, car son teint, vif et brillant d'ailleurs, mais un peu hâlé, comme l'est en général celui des Vénitiennes, manquait de cette fraicheur qui est à la peau d'une femme ce qu'est aux fruits recueillis sur l'arbre le duvet fugitif qui les colore. Sa taille, grande et assez robuste, donnait à son aspect quelque chose d'imposant, que relevait encore l'expression ordinaire de sa physionomie. On ne savait ce qui l'emportait dans son regard triste et fier, dans le frémissement inquiet et hautain de ses sourcils, dans le mouvement méprisant et amer de sa bouche, de l'habitude d'un chagrin caché ou d'un désabusement dédaigneux. C'est ainsi que la statuaire antique a représenté cette Diane vraiment divine, que le ciseau du sculpteur a faite la digne sœur d'Apollon, comme la mythologie ; et cette

impression ne m'était pas toute personnelle auprès de Diana, car le plus accrédité des poètes de l'époque lui reprochait, à la fin d'un de ses sonnets, d'être formée d'un marbre aussi froid que celui de Velletri. Diana était d'ailleurs, de l'aveu de tout le monde, la plus belle des jeunes filles de Venise.

Le cœur de l'homme, et surtout celui des amants, s'irrite par les difficultés. J'aimai Diana avec d'autant plus d'ardeur peut-être que tout me disait en elle qu'elle ne voulait pas m'aimer. Quant aux suites de ce sentiment, elles n'avaient rien qui fût capable de m'effrayer. La fortune de Diana était trop médiocre pour tenter des prétendants redoutables, et la condition d'un vieux gentilhomme français exilé au bord des lagunes ne promettait pas plus de chances à l'ambition d'nn gendre qu'à sa cupidité. Ma position à venir devait, au contraire, s'agrandir, selon toute apparence, par le triomphe de mon parti, dont M. de Marsan ne doutait pas. J'avais tant hasardé, j'avais tant souffert, et les rois heureux sont si reconnaissants !

Diana ne se méprit pas sur la passion qu'elle m'inspirait ; les femmes ne s'y

méprennent jamais. Je ne m'aperçus cependant de sa découverte qu'au rembrunissement sinistre de son regard et à la mesure de plus en plus sévère qu'elle gardait envers moi dans ses paroles. Je me serais expliqué cette rigueur toujours croissante de procédés par la différence de nos conditions, car je savais déjà ce que c'est que l'orgueil de la noblesse, et comment il peut affecter les formes de la haine, si Diana eût été informée de cette circonstance ; mais j'ai déjà dit que M. de Marsan tenait avec opiniâtreté à m'anoblir, et, depuis le jour mémorable où j'avais reçu de lui l'ordre de chevalerie, d'un côté à l'autre d'une table de jeu, le titre de chevalier s'était tellement identifié avec le nom honorable, mais obscur, que j'ai reçu de mes ancêtres, que les Chérin et les d'Hozier n'auraient osé me le contester. Il suffit de connaître le génie hyperbolique des Vénitiens, surtout dans la classe du peuple, pour être sûr d'avance que la politesse des domestiques ne s'était pas arrêtée à si peu de chose. J'étais comte au moins à l'antichambre, et comte illustrissime, si je n'étais que tout juste aussi bon gentilhomme qu'il le fallait au salon. J'avais fini par n'y pren-

dre plus garde, et je subissais sans façon une métamorphose qui humiliait un peu ma franchise et ma modestie, pour ne pas blesser la vanité capricieuse, mais innocente, d'un grand seigneur, dans lequel j'avais trouvé un ami.

Je m'étais bien promis de commencer avec Diana par cette explication, quand elle m'aurait donné le moindre signe de condescendance à mes sentiments ; mais elle m'en épargna l'embarras. Sa froideur passa rapidement jusqu'à la rudesse, son indifférence jusqu'au dédain. Au bout de quelques jours il n'y eut plus moyen de s'y tromper, et un homme plus convaincu que je ne le fus jamais de son ascendant sur le cœur des femmes n'aurait pas hésité à renoncer comme moi à des prétentions sans espérances. Quelques jeunes gens de Venise, mieux fondés dans leurs démarches, m'avaient déjà montré d'ailleurs l'exemple de ce sacrifice.

Je ne boudai pas. Il ne m'aurait manqué que cela pour être complètement ridicule. Je ne pleurai pas non plus. On ne pleure que lorsqu'il faut perdre l'espoir d'être uni à la femme dont on est aimé. Je m'indignai, je me révoltai contre moi-même, je me rongeai les poings de colère ;

je prétextai des indispositions, des occupations, des voyages, pour expliquer la rareté de mes visites ; je jouai gros jeu, je me battis en duel, et puis je me rejetai avec frénésie dans les complots téméraires dont j'avais cru un mois plus tôt me séparer à jamais. Je me réjouis de l'idée de mourir d'une manière tragique et glorieuse, pour qu'elle eût honte de m'avoir méprisé. Je me berçai dans cette fantaisie furieuse de conspirations, de proscriptions et de supplices, comme dans un rêve d'amour et de volupté. En un mot, je redevins fou.

Nos assemblées se tenaient aux environs du Rialto, dans l'appartement le plus délabré d'un vieux palais qui était lui-même abandonné depuis longtemps, et dont je ne désignerai pas le propriétaire, que sa haute position actuelle dans une cour d'Allemagne a probablement désabusé de nos folles théories populaires. Il n'y paraissait point, mais il en avait laissé la disposition à un de nos chefs, en se retirant dans la campagne de Venise, et peut-être un peu plus loin du danger. Il est presque inutile de dire de quelle espèce d'hommes se composaient ces réunions clandestines. On peut le deviner

sans avoir une grande habitude des trames politiques, et même sans être livré à une étude approfondie de l'histoire. Cinq ou six jeunes gens sensibles et généreux, mais aigris par les malheurs de l'humanité et par les excès des tyrans, y tenaient tout au plus une place imperceptible, et, peu à peu détrompés comme moi, ils l'occupaient de jour en jour plus rarement ; le reste, c'était ce qu'est partout la foule des ennemis de l'ordre établi, quel qu'il soit ; une cohue d'ambitieux sans talents dont les prétentions s'accroissent et s'irritent en raison de leur nullité ; des hommes perdus de dettes, de mœurs et de réputation, vils rebuts du pharaon et de la débauche ; et quelques misérables cent fois plus vils encore, qui n'attendent que l'occasion de vendre au premier pouvoir venu la liste de leurs complices ou de leurs victimes, au prix d'un or infâme et d'une ignominieuse impunité. Ce jugement est celui que je commençais à en porter dès lors, mais il était moins général, et surtout moins arrêté dans mon esprit. Il faut avoir revu cela partout pendant le cours d'une trop longue vie pour être arrivé à y croire.

On conviendra que mon ambition de

mort n'était pas tout à fait aussi vainement présomptueuse dans une pareille assemblée que mes projets d'amour auprès de Diana. J'avais des chances, et peu d'hommes, en vérité, auraient consenti à les courir à ma place; car le succès, presque étranger aux destinées de mon pays et à la mienne, ne devait pas même me procurer la faible satisfaction que nous donne un coup de partie dans la main d'un inconnu au jeu duquel nous nous sommes intéressés par hasard. Dans le cas contraire, c'était différent ; le bourreau emportait mon enjeu. Cette prodigalité insensée de la vie est l'effet d'une passion sans nom, qui ne peut se faire comprendre que de ceux qui l'ont éprouvée, et il n'y a pas de mal.

Les associations de l'espèce de la nôtre marchaient à découvert dans tous les pays où Napoléon n'avait pas daigné laisser en passant son administration et ses soldats. Elles y agissaient avec liberté, non publiquement avouées par les cabinets, qui n'avaient pas ce courage, mais flattées, enhardies et protégées sous main avec plus d'astuce que d'habileté, moyennant une certaine réserve mentale dont il serait à souhaiter que le secret fût connu de

tous les hommes sincères et dévoués qui engagent leur vie à la défense des couronnes, c'est-à-dire sauf l'intention lâchement préméditée de les sacrifier au besoin à une combinaison de paix. Cette organisation, cependant, aurait été incomplète si elle n'avait pas pénétré jusqu'au cœur des États déjà soumis au grand empereur par les victoires et les traités, et il n'était pas une ville où l'on ne trouvât les éléments nécessaires à son développement. Tel était le but de ces audacieuses propagandes de la liberté européenne qui soulevaient çà et là des barrières d'hommes contre l'oppresseur du monde ; postes aventureux d'éclaireurs jetés au-devant de la sainte coalition des peuples dans le camp de l'ennemi, et qui auraient été si puissants s'ils avaient été plus purs. J'abuse jusqu'à un certain point des privilèges du conteur en introduisant cette page d'histoire dans un petit écrit dont la forme n'annonce qu'un roman, mais elle ne sera comptée que pour une page de roman par quiconque n'a pas vu l'histoire de près ; et de tous les jugements qu'on en peut porter, c'est celui qui m'inquiète le moins.

Le but primitif du *carbonarisme* de ce

temps-là, qui n'avait rien de commun avec celui dont nous voyons aujourd'hui se manifester l'œuvre informe, comme ces monstres gigantesques et hideux qui jaillirent du chaos dans les premières journées de la création, était donc certainement le plus noble qu'une conspiration pût se proposer. Il n'avait pour objet que la pieuse fédération des patriotes de tous les pays contre les progrès d'un insatiable despotisme qui aspirait sans déguisement à la monarchie universelle et cadastrait l'Europe en préfectures pour la donner à ses capitaines. Cette pensée magnanime avait remué profondément les esprits partout où l'indépendance et le bonheur de la terre natale étaient encore tenus pour quelque chose, mais plus particulièrement l'Italie et l'Allemagne. Je ne parle pas de la vertueuse et chrétienne Pologne, que l'ascendant d'une déplorable fortune avait donnée pour auxiliaire au conquérant, et qu'une irrésistible fatalité de position réduisait au choix d'un tyran.

Le mouvement imprimé à la pensée des peuples par ces graves questions en avait soulevé d'autres. A force de s'occuper des garanties de l'equilibre universel, on exhumait tous les jours quelques débris des

libertés anciennes que les usurpations progressives du pouvoir détruisent lentement, et qui sont une propriété imprescriptible pour les nations. L'occasion était belle pour les réclamer ; et c'est alors qu'arriva ce qui n'était jamais arrivé au monde, et ce qui n'arrivera peut-être plus : une stipulation amiable, solennellement promise entre les populations et les rois, jurée dans les palais, gardée dans les chaumières, et dont les termes synallagmatiques étaient, d'une part : *Résistance unanime aux armées de Napoléon ;* et, de l'autre : *Franche et entière reconnaissance des droits politiques anciennement écrits dans tous les États de l'alliance.* Il est possible que ce contrat ne se trouve pas dans les documents officiels de la diplomatie, et je ne vois pas que l'histoire en ait beaucoup parlé jusqu'ici ; mais l'histoire ne sait rien en France, et ne dit ailleurs que ce qu'on lui fait dire, quand on lui permet de parler. Cette combinaison accidentelle d'intérêts si cruellement trahis par l'événement fut, du reste, beaucoup trop passagère pour être saisie dans tous ses détails par les observateurs les plus soudains et les plus avantageusement placés.

On comprend qu'elle avait donné une

grande importance à la position des sociétés secrètes, devenues, pour la première fois, dans le vieux système européen, une autorité légitime, et qui n'aspiraient pas encore à remplacer toutes les autorités légitimes pour essayer de la tyrannie à leur tour.

Elles n'en profitèrent pas alors. La diffusion des égoïsmes, des ambitions et des vanités se fait sentir trop vite pour cela dans ces tristes conciliabules, empreints de tous les vices de la société mère dont ils se séparent. Deux mois ne s'étaient pas écoulés que l'unité première était brisée en quatre ou cinq fractions dans la *vendita* suprême et dans toutes celles qui en dépendaient. L'une avait pris les termes dn traité dans une acception si large, qu'elle n'entendait faire servir la victoire qu'à l'émancipation absolue du peuple et au rétablissement de cette funeste démocratie dont Venise conservait un sanglant souvenir. L'autre, qui ne pouvait manquer de réunir la majorité en recrutant au moment décisif, par l'ascendant de l'intérêt, les hommes indécis et les hommes corrompus, avait fait bon marché à l'Autriche, par un pacte secret, de ces libertés du pays si vainement réservées. Quelques-uns pas-

saient pour entretenir des intelligences mystérieuses avec le gouvernement de Napoléon, et se ménager ainsi une transaction dorée en cas de défaite. Le parti le moins nombreux, mais certainement le plus énergique et le plus pur, n'avait engagé sa coopération intrépide et sincère que sous la condition expresse de l'indépendance des États vénitiens et de la restauration de leur ancienne république. Il s'appuyait au dehors sur l'imposante coalition des montagnards, et il avait pour chef un de ces hommes résolus, à longues vues et à puissante exécution, dont le nom seul vaut tout un parti.

Ce chef s'appelait Mario Cinci, surnommé *le Doge*, et c'est à ce parti que des sympathies particulières m'avaient rattaché.

Mario Cinci descendait de cette malheureuse famille romaine dont le crime exécrable n'a cependant pas tari pour elle toutes les sources de la pitié, et qui a fourni l'exemple unique d'un supplice de parricide arrosé de larmes de la religion, de la justice et du peuple. Le frère cadet de Béatrice, banni à perpétuité des États de l'Église, s'était réfugié dans un vieux château des bords du Tagliamente, où la

tradition rapporte qu'il mourut frappé de la foudre dans un âge assez avancé. Une fatalité vengeresse s'était appesantie depuis de génération en génération sur chacun de ses descendants, dont l'histoire chronologique compose une tragédie à plusieurs actes, comme celle des Pélopides. Le dernier était mort sur l'échafaud de la révolution italienne, et, de ce sang proscrit par les lois et par le ciel, il ne restait sur la terre que Mario Cinci.

La jeunesse de Mario, commencée sous de si funèbres auspices et privée de tout appui dans la société des hommes, avait été violente et redoutée ; il semblait même qu'aucun sentiment doux n'en eût tempéré les emportements, car la seule pensée d'être aimées de lui était un sujet de terreur pour les Vénitiennes, qui n'en parlaient qu'avec un mouvement de frisson. Il ne paraissait jamais dans les lieux publics ; mais, lorsqu'il parcourait une des rues étroites de la ville, ou seul, ou tout au plus accompagné de quelques amis presque aussi mystérieux que lui-même, les hommes les plus aguerris se retiraient de son passage, comme pour se dérober à l'influence de ses regards. Cependant, et ceci était propre à ce carac-

tère étrange, ou à je ne sais quelle sombre impression d'effroi qu'il produisait sans le savoir, on le craignait sans le haïr, ainsi qu'on craint les lions ; et il n'y a pas loin de ce sentiment à ces admirations exaltées qui deviennent quelquefois un culte. Personne ne pouvait lui reprocher un acte injuste ou une cruauté réfléchie, et on en racontait au contraire une multitude d'actions généreuses, mais exécutées sans tendresse et sans sympathie. Souvent il avait sauvé des enfants de la mort en les retirant des flots, et jamais il ne les avait embrassés.

Depuis l'âge de vingt ans, et il en avait alors vingt-huit, sa fortune, épuisée en prodigalités aveugles et en dissipations bizarres et solitaires, l'avait réduit à se retirer dans son triste château de la terre ferme, avec un seul domestique albanais qui n'avait pas voulu le quitter. Dès lors, il ne rentrait de temps en temps à Venise que depuis qu'on voyait reprendre un nouvel aspect, au moins en espérance, aux affaires de l'Italie. On remarquait qu'il y avait passé jusqu'à deux mois de suite, mais on ne connaissait pas sa demeure.

Quoique Mario Cinci fût le chef réel de la *vendita*, où son empire s'accroissait

même de son absence, je ne l'avais jamais vu, ni à la *vendita*, ni ailleurs ; mais je connaissais ces détails par la voix du peuple, qui est plus communicatif à Venise qu'en aucun autre pays.

En effet, Mario Cinci n'avait pas debarqué aux environs de la *Piazetta*, que le peuple en était instruit de tous côtés, le peuple amoureux de l'extraordinaire et qui se prévient volontiers en faveur des caractères qui le dominent et qui l'épouvantent : et il s'élevait alors dans les groupes du port et de la place Saint-Marc des conversations presque aussi étranges que l'homme qui en était l'objet.

« Que vient faire ici, — disait l'un, — ce démon de malheur qui porte les calamités après lui partout où il se présente, et qui n'aborde à Venise que sous le vent de la tempête ? Annonce-t-il quelque peste qui a éclaté en Orient, ou une nouvelle guerre sur la mer ? Je croyais qu'il avait été foudroyé dans sa tourelle au dernier orage, comme le bruit en a couru, car jamais un Cinci n'a échappé depuis trois cents ans aux fléaux du ciel, au poignard ou à l'échafaud !

— En vérité, — reprenait un autre, — je n'en serais pas fâché, quoiqu'il m'ait

fait plus de bien que de mal quand il en avait le moyen, mais parce que je n'en aurais plus le souci, et qu'il faut bien que cela lui arrive tôt ou tard, puisque c'est sa malheureuse destinée. Dieu lui fasse miséricorde en l'autre monde !

— Eh quoi ! — s'écriait un troisième qui paraissait plus instruit, et autour duquel le groupe se resserrait pour mieux entendre, — ne savez-vous pas encore ce qui l'amène ? Tout enfant, le noble Mario ne pensait qu'à ressusciter notre vieille république avec son indépendance et son commerce, et ses vaisseaux rois des mers et du monde, et sa foi abandonnée par les mécréants, et la bienheureuse assistance de saint Marc ! Et comme il a plus de courage et de génie dans son petit doigt que tout le peuple d'Italie, c'est lui qui nous délivrera des Allemands et des Français, et qui sera notre doge. Vous savez que je ne l'aime point, et je n'ai jamais entendu dire que Mario fût aimé de personne ; mais j'atteste Dieu que Mario Cinci sera doge de Venise et rétablira sa prospérité ! »

Ces propos se répétaient tous les jours ; et la populace, qui se tenait avec soin éloignée de Mario, de crainte d'exciter sa

colère, criait à son tour : *vive Mario Cinci ! vive le doge de Venise !*

Voilà pourquoi on l'avait surnommé *le Doge*, sans que le gouvernement en prît beaucoup d'inquiétude, car Mario ne passait que pour un misanthrope atrabilaire qui méprisait trop l'opinion pour consentir à lui devoir la moindre importance, et il est possible que ce jugement se trouvât vrai.

Le jour de ma rentrée à la *vendita*, l'assemblée était peu nombreuse, quoique la convocation, qui s'exécutait par un moyen fort ingénieux et tout à fait impénétrable aux investigations de la police, eût été exprimée dans cette circonstance sous ses formules les plus rigoureuses. Je m'étonnai que tant de monde y eût manqué, et que tout le parti de Mario y fût cependant réuni, en présence de ses adversaires les plus implacables ; mais je ne tardai pas à comprendre qu'on avait écarté à dessein les indifférents ; parce qu'il s'agissait sans doute d'une lutte décisive dont nous pressentions depuis longtemps la nécessité. Il n'était en effet question dans nos débats ordinaires que des griefs imputés à Mario par les hommes de l'association que nous avions le plus de motifs à mépriser, et

que j'ai assez caractérisés tout à l'heure. Alors rien n'était oublié de ce qui pouvait nous le faire regarder comme un ambitieux animé par des intérêts personnels, qui n'aspirait à une nouvelle forme de gouvernement que pour rétablir l'éclat de sa maison et venger la mort de son père, et qui couvrait d'un égal dédain ses instruments et ses ennemis. Nous ne répondions d'habitude à ces déclamations que par le cri du peuple : *Vive Mario Cinci !* et nos discussions n'allaient pas plus loin. Ce qui ne s'expliquait pas pour moi dans cette dernière occasion, c'était la confiance que le parti contraire pouvait fonder dans ses forces contre ce groupe déterminé de jeunes enthousiastes dont l'héroïsme fanatique m'avait seul soutenu dans la foi de nos entreprises. Il est probable que la même idée nous frappa tous à la fois, car, au même instant, tous nos poignards sortirent d'un tiers hors du fourreau ; mais nous les laissâmes retomber en criant : *Vive Mario Cinci !* parce que nous étions en nombre presque égal avec ses accusateurs, que notre jeunesse, notre force et notre courage nous donnaient sur eux des avantages certains, et que notre opposition prononcée avec une

énergie menaçante suffisait pour rendre la délibération impossible.

« C'est Mario Cinci que vous voulez ? — répondit avec fureur le chef de l'accusation. — Eh bien ! vous aurez sa tête.

— Viens la prendre ! — dit une autre voix qui s'éleva au même instant à la porte d'entrée, pendant que l'homme qui prononçait ces paroles se hâtait de la refermer soigneusement et d'en retirer la clef pour la glisser dans les plis de sa ceinture.

— *Vive Mario Cinci !* » répétèrent mes camarades ; et nous nous pressâmes à ses côtés pour lui former un rempart si on osait l'attaquer. Je le vis alors pour la première fois, mais je ne pourrais le peindre que bien imparfaitement pour ceux qui ne le connaissent pas, et surtout pour ceux qui l'ont connu. L'écrivain qui l'a représenté sous les traits d'un ange de lumière incarné avec toute sa beauté dans le corps du Titan a fait une phrase ambitieuse et rien de plus. Il y avait en lui un autre type que je ne saurais exprimer, celui d'un dompteur de monstres des temps fabuleux, ou d'un géant paladin du moyen âge. Un moment je le crus coiffé, comme

Hercule, de la crinière d'un lion noir : c'était ses cheveux.

Il parcourut lentement la salle en se balançant sur ses hanches avec une nonchalance sauvage, s'accouda sur la table des dignitaires en poussant un rire farouche, et répéta : « Viens la prendre ! » La voûte en retentit.

Il se retourna ensuite de notre côté, secoua la tête et croisa les bras.

« C'est que les victimaires ont tout amené, — dit-il. Où sont préparées les guirlandes ? Cela ferait certainement un sacrifice agréable à l'enfer, si les pourvoyeurs des démons en étaient où ils pensent ! Donne-moi la main, cher Paolo. Bonjour, Annibal, mon Patrocle et mon Cassius ! Tout à toi, Félice ! à toi, Lucio, dignes et intrépides enfants ! Courage, mon petit Pétrovich ! ta moustache martiale s'épaissit ; la poudre la noircira. Qui est celui-ci ? — continua-t-il en s'arrêtant d'un pas au-devant de moi. — Je dois le reconnaître à sa grande taille, presque aussi élevée que la mienne, ainsi qu'on me l'avait dit. C'est le voyageur français que notre ami Chasteller nous a si vivement recommandé. — Quel dessein vous proposez-vous, jeune homme.

dans les événements qui se préparent ?

— De vous servir devant toutes les tyrannies, et de mourir avec vous si vous êtes surpris avant l'accomplissement de votre vertueuse entreprise ; mais je dois déclarer que je briserai mon épée sur le champ de bataille le jour où les Français y seront.

— Bien, bien, — reprit Mario en me regardant fixement. — Le lien qui nous unit n'aurait pas été de longue durée, si vous m'aviez répondu d'une autre manière. Nous aviserons à vous rendre utile au salut des nations, sans vous commettre avec les gens de votre pays, qui ont d'ailleurs, en résultat, le même intérêt que nous à l'affranchissement général, puisque nous ne voulons pour tous que l'indépendance de tous, et pour nous que les vieilles libertés de Venise. Mais il faudrait quitter Venise, dont les dalles brûlantes couvrent un volcan sous vos pieds, et les Français de votre âge ne passent pas quelques jours dans les murs d'une ville voluptueuse sans s'y livrer à quelques folles amours ; car cette distraction de jeunes filles est votre plus grande affaire après la gloire et les conquêtes.

— Vous me jugez mal, seigneur Mario.

Je n'aspire qu à m'éloigner de Venise pour toujours, et j'en partirais demain si je le pouvais sans lâcheté, au milieu des dangers qui vous menacent.

— Est-il vrai?... — répondit-il avec un mouvement de joie. — Nous en reparlerons tout à l'heure; mais il faut d'abord que je vous rassure en imposant silence au bourdonnement de ces guêpes qui m'importunent sans m'effrayer, insectes chétifs dont le venin ne fait pas de mal quand on les écrase sur la blessure. »

La tempête, que l'arrivée de Mario avait un moment interrompue, venait en effet de reprendre son cours, et il paraissait jusque-là le seul qui ne s'en fût pas aperçu.

« Assez, — cria-t-il, — et qu'on se taise! Je me suis rendu à votre appel, parce que cela me convenait ainsi; mais ce n'est pas aujourd'hui qu'on me juge. Il me reste auparavant quelque récusation à exercer, et c'est un droit dont je ne ferai usage qu'à la face des Vénitiens, au milieu de la place Saint-Marc.

— Le jour, — répliqua le plus acharné de ses ennemis, — où tu monteras sur le Bucentaure, et où tu jetteras ton anneau à la mer?

— Pourquoi pas, — dit Mario, — si j'étais le plus digne, et si c'est le vœu de Venise ? Mais tu t'abuses sur mon ambition, Tadeo, comme sur mon imprévoyance ! Je crains trop les rigueurs de ma justice pour l'exposer à l'épreuve du pouvoir dans une république habitée par des hommes tels que toi. Quant à épouser la mer, c'est une destinée trop illustre pour un Cinci. Le prophète de Ravenne a prédit que le dernier de tous mourrait au passage d'un torrent. »

La rumeur s'était accrue aux extrémités de la salle, et nous nous mettions en défense contre une de ces attaques inopinées qui terminent à Venise toutes les altercations violentes, quand Mario éleva la voix encore une fois.

« Paix ! de par Saint-Marc et son lion, si vous ne voulez nous forcer à vous imposer un silence qui ne sera plus troublé que par la trompette du jugement dernier ! Je n'ai pas fini de parler ! — En ma qualité de grand-maître de toutes les *vendite* d'Italie, je dissous la *vendita* de Venise, je romps l'alliance de ses membres comme je romps la bûchette de coudrier taillée de biseau qui nous servait de ralliement, et je vous interdis la commu-

nauté du toit et du pain, de l'eau et du sel de mes frères, comme à des apostats et à des parjures. — Que murmurez-vous de mes droits? J'use de ceux que nos reglements m'ont conférés pour l'occasion maudite où la majorité d'une *vendita* se trouverait saisie en flagrant délit de trahison, et la preuve de vos trahisons est entre mes mains. La contesterez-vous? »

Au même instant, Mario déploya devant eux un papier chargé du sceau de la *vendita*, et il poursuivit :

« Regarde, Tadeo, regarde à ce cadran, où l'aiguille va marquer la vingt-quatrième heure. C'est quand elle sonnera que nous devons être livrés ici aux soldats que tu as mandés et qui t'apportent, en échange de notre sang, les vils deniers auxquels tu as taxé ta lâche perfidie. Ce sont les conventions écrites de ton marché de Judas!... Ce marché, le voici en original. Le pacha du grand empereur n'en a que la copie, et les noms que tu signalais à nos tyrans y sont remplacés par ceux de ces deux lâches que je vois à tes côtés, et qui ont eu la bassesse d'y souscrire. J'ai eu pitié du reste de tes fauteurs ordinaires, qui s'éloignent dejà de toi en rougissant, et dont la complicité aveugle ne

mérite pas d'autre sentiment. Ne t'alarme pas, Tadeo ! Tu n'as pas perdu les infâmes honneurs de cette négociation ; elle porte ta signature, et ton accusation pourra conserver un certain crédit si tu parviens à m'arracher avec la vie une piece tout aussi importante, l'acte par lequel tu t'es engagé, il y a trois mois, à faire massacrer les Français dans Venise, au moment où la guerre éclatera. Cet autre marché d'assassin, le voici en original comme le dernier. Tu t'es étonné, n'est-il pas vrai, qu'une proposition si avantageuse restât sans réponse ; mais c'est que tu ne savais pas qu'elle eût passé d'abord dans mes mains, et que je l'avais dérobée à tous les yeux, par respect pour ce titre de Vénitien, dont je m'enorgueillirais davantage si je n'avais pas le malheur de le partager avec toi. Il ne te reste donc pour témoin que ton honnête émissaire, le secrétaire fidèle de tes commandements, un homme de bien qui s'était fait courtier de délation et entremetteur de calomnies pour se dédommager de n'être plus bourreau, un des iniques bandits qui se travestissent en juges pour égorger le vieil André Cinci ! Celui-là, tu pourras l'attester dans la vallée des morts, si les

abimes du golfe daignent te le rendre ! »

Tadeo avait fait un mouvement de rage, mais il s'était contenu en se voyant abandonné.

« La vengence que je prétends tirer de vous, — continua Mario, — ne sera pas proportionnée à votre crime. Tadeo sera cru sans doute sur la justification de ses complices, puisqu'on a pu croire Tadeo sur quelque chose ; et personne ici n'est tenté de vous arracher à l'ennui d'une indigne et honteuse vie. Si mes bras se plongent encore dans le sang un jour de bataille, c'est parce qu'il sera noble et pur comme le mien, et qu'il ne les salira pas. Allez donc en paix, vivez, jouissez demain comme aujourd'hui de l'air et du soleil, et que le ciel fasse une large part dans sa miséricorde à ceux qui deviendront meilleurs. »

En parlant ainsi, Mario fit rentrer la clef dans la serrure, ouvrit la porte, qu'ils franchirent en se précipitant les uns sur les autres, et, à leur grand étonnement sans doute, il la referma sur eux. Minuit sonnait. Nous n'avions pas fait un pas.

« Que dites-vous, amis, — reprit Mario, — de cette bande d'aventuriers écervelés qui s'imaginent follement que je les ai

introduits dans ce vieux palais sans m'y ménager une sortie inconnue? Il appartenait à mes pères ; j'y suis né, et je ne m'occupais qu'à en étudier les détours pendant mes heures de récréation, à l'âge où les autres écoliers s'extasient devant les marionnettes de Girolamo, ou se disputent sur la grande place une tranche de *zucca*. Je l'ai perdu d'un coup de dé, s'il m'en souvient, mais je n'avais pas joué mon secret. »

Il appuya sa main sur un ressort caché entre les refends de la boiserie gothique, et une porte invisible s'ouvrit.

L'impression que cette scène avait produite en moi enchaînait mes mouvements, comme un de ces rêves fantastiques dont le sommeil est quelquefois fasciné ; et je cherchais dans mon esprit si ce n'était pas là l'occasion de mourir que j'avais désirée tant de fois. Soit résignation, soit stupeur, le bruit des coups de crosse qui ébranlaient la porte un moment plus tard ne m'avait pas fait sortir de la méditation où j'étais absorbé, quand Mario revint subitement sur ses pas, me saisit d'une main de fer, et m'entraîna après lui dans le passage, qu'il referma de nouveau avec précaution. Je le suivis sans

résistance à travers de longs corridors qu'éclairait à peine devant nous la lampe de son domestique albanais. Nous descendîmes des marches d'escaliers tortueux, nous en remontâmes d'autres, nous parcourûmes des espaces plus larges et plus aérés, mais toujours couverts ; nous suivîmes à plusieurs reprises des galeries autrefois somptueuses et encore chargées de noires dorures, mais depuis longtemps solitaires, et nous arrivâmes en quelques minutes de marche à une poterne basse comme un guichet, qui donnait sur un canal. J'entendis encore au loin de l'un et de l'autre côté la rame de nos amis et le cri d'avertissement des gondoliers. Je montai sur la gondole de Mario, et, sur sa demande, je lui répondis à voix basse : « A l'auberge de la Reine d'Angleterre ! » C'était mon logement. Quand nous fûmes à l'instant de nous quitter, il se leva près de moi à la proue de la barque, et me prit les mains avec une émotion affectueuse qui m'étonnait dans un homme de ce caractère, au moins selon l'idée que je m'en faisais jusqu'alors sur la foi de la multitude.

« Si vous ne changez pas de sentiments, — dit-il, — et que rien en effet ne vous

retienne à Venise, où votre liberté et votre vie ne sont pas en sûreté, nous nous reverrons bientôt. Vous me trouverez avant deux mois, le propre jour de Sainte-Honorine, à la chapelle qui lui est consacrée dans l'église paroissiale de Codroïpo, quand le prêtre donnera la bénédiction de la première messe.

— Il ne me faut que vingt-quatre heures pour préparer mon départ, qui ne peut être trop rapproché au gré de mes souhaits, — répondis-je, — et, comme l'emploi de ces deux mois dépend tout à fait de ma volonté, je vous jure de me trouver fidèlement au jour, à l'heure et au lieu que vous désignez, pour y recevoir vos ordres suprêmes, si la mort ne porte empêchement à l'exécution de ma promesse.

— Je puis mourir aussi, — reprit Mario avec une sorte de gaieté, — mais cet accident n'annulerait pas nos engagements. Prenez ce morceau de la bûchette de coudrier que j'ai rompu à la *vendita*, et suivez où elle le voudra, et quelle qu'elle soit, la personne qui vous présentera l'autre. »

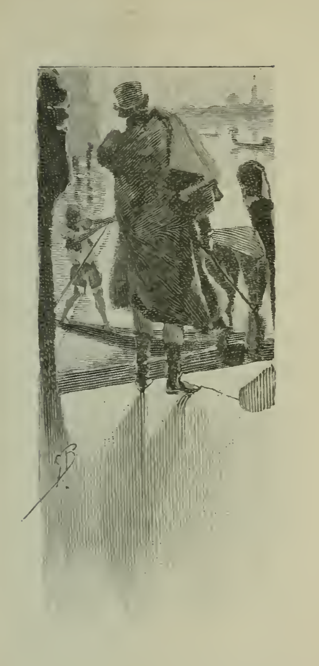
Ensuite il m'embrassa ; je descendis sur le perron de l'hôtel, et la gondole fila sur le canal comme une chauve-souris.

La lumière qui descendait de mes croisées m'annonça que j'étais attendu dans ma chambre. J'y montai précipitamment, et j'éprouvai une surprise qui ne le cédait à aucune de celles de ma journée, quand j'y trouvai M. de Marsan ; non que cette heure avancée de la nuit fût indue à Venise, mais parce qu'il n'y avait aucune raison pour qu'un homme de cet âge et de cette qualité me fît une pareille visite.

« Assieds-toi, — me dit-il pendant que je balbutiais quelques mots, — et prends le temps de me répondre d'une manière calme et posée. La démarche que je fais auprès de toi, Maxime, doit t'annoncer assez que j'ai besoin de ton attention ; et, si tu rends justice à mon amitié, je pense avoir aussi quelque droit à ta sincérité. Je t'ai cru occupé ou absent, parce que j'ai l'habitude de te croire, et je sais cependant que tu n'as pas quitté Venise. Apprends-moi sans hésiter quels motifs t'ont éloigné de ma maison. »

Je sentis que je me troublais ; je penchai ma tête sur mes mains, et je ne répondis point.

« Ne crains-tu pas, — continua-t-il, — que j'interprète mal ton silence ? On ne cache à l'amitié que des secrets honteux. »



Je tressaillis.

« Non, non, — m'écriai-je, — rien de honteux n'a flétri mon cœur ! Mais il y a une autre pudeur que celle de la vertu, et l'aveu d'une témérité absurde que j'ai dérobée à tous les yeux, et que j'aurais voulu me dérober à moi-même, peut coûter un effort pénible à ma vanité. Vous l'exigez pourtant, — continuai-je sans relever les yeux vers lui. — Prenez du moins pitié des illusions d'un insensé ! J'aimais Diana !

— Diana est assez belle pour être aimée, et il n'y a point de femme dont l'amour te soit interdit. Ta seule faute, Maxime, est d'avoir tenté d'intéresser son cœur dans ta passion sans que je fusse prévenu de tes vues. Mes rapports paternels avec toi demandaient peut-être plus de confiance, et je crois avoir assez fait pour m'en rendre digne. Cette distance qui nous sépare au jugement de la société, penses-tu que j'ai épargné quelque chose pour l'effacer ?... »

Dès le commencement de cette phrase, mon courage m'était revenu. J'osai regarder M. de Marsan.

« Intéresser son cœur sans vous prévenir de mes vues !... ah ! cela pouvait m'ar-

river auprès d'une jeune fille que le monde aurait regardée comme mon égale, avec une femme née pour moi, et dont la main serait tombée dans la mienne à la joie de ses parents ! Mais loin de moi la pensée d'émouvoir un cœur que la raison des convenances ou l'orgueil des rangs peut me refuser ! Jamais ma bouche n'a inquiété Diana d'une déclaration, d'un aveu, d'un soupir, et, si elle se plaint des ennuis que lui a donnés mon amour, c'est qu'elle l'a deviné. A dire vrai, cela n'était peut-être pas difficile.

— Tu ne lui as pas dit que tu l'aimais ? Tu ne sais pas si elle aime, et si c'est toi qu'elle aime ! Oh ! si elle t'aimait ! — Écoute-moi cependant, car c'est à moi maintenant à te rendre franchise pour franchise, et je te dirai tout, comme tu m'as tout dit. N'insiste pas, j'en suis sûr ! — Diana est mon seul enfant ; je l'aime, comme mon seul enfant, de toute l'affection que le cœur d'un homme peut contenir, quoique son caractère noble et bienveillant, mais sombre et austère, m'ait procuré peu de ces douces joies dont le bonheur des pères se compose. Toute ma vie s'est passée, depuis sa naissance, à rêver pour elle un établissement honorable ;

et, malgré la médiocrité de ma fortune et l'abaissement passager de ma condition, il s'en est présenté un grand nombre qui auraient fait envie aux familles les plus illustres de l'Italie. Diana les a tous repoussés. Les qualités les plus brillantes, les vertus les plus signalées, les assiduités les plus tendres, ont échoué contre l'opiniâtreté de ce caprice farouche que je ne peux m'expliquer, et qui me condamne à voir mourir en elle les espérances de ma vieillesse. Il y a là dedans, je te l'avoue, un mystère qui m'épouvante et me confond.

— Permettez, mon père, — dis-je, — et pardonnez-moi de vous interroger à mon tour, car il le faut absolument pour que je parvienne à éclaircir vos doutes et à dissiper vos inquiétudes : êtes-vous bien sûr que sa tendresse n'appartient pas secrètement à un homme qui a eu des raisons de ne point se faire connaître, ou dont vous avez peut-être vous-même rebuté les prétentions ?

— L'idée qui te frappe n'est pas tout à fait nouvelle à mon esprit, — répondit M. de Marsan d'un air soucieux ; — mais la circonstance que tu supposes ne s'est présentée qu'une fois, et si j'ai cru devoir

la dissimuler à Diana, c'était pour lui épargner un mouvement d'indignation et d'horreur qui aurait pu devenir fatal à son repos. Tu en jugeras par le nom seul de celui qui osait prétendre...

— Je n'ai pas besoin de savoir son nom, et je sens au bouillonnement de mon sang que je ne l'apprendrais pas sans danger pour l'un de nous deux ! Que diriez-vous cependant, mon noble ami, car le cœur des femmes est rempli d'énigmes impénétrables, que diriez-vous si l'indigne amant que vous avez rejeté avec tant de dédain était précisément celui qu'elle aurait choisi ?

— Ce que je dirais ! — s'écria M. de Marsan en se levant de sa chaise avec emportement, — je dirais : « Fille indigne « de moi, sois maudite à jamais, et que la « colère et les vengeances de Dieu s'atta- « chent à toi comme le vautour à sa proie ! « que le reste de tes jours s'écoule dans la « solitude et dans les remords ! que le pain « quotidien de tous les hommes se change « en gravier sous tes dents !... »

Il allait continuer. J'imposai ma main sur sa bouche, et je le pressai contre moi de l'autre bras.

« Que le ciel, mon ami, intercepte cette

horrible malédiction entre vous et Diana, et la fasse plutôt retomber sur ma tête, qui est dévouée dès l'enfance à toutes les épreuves et à toutes les misères ! Mais il paraît que ma supposition était complètement dénuée de vraisemblance, et je regrette de l'avoir hasardée, puisqu'elle pouvait développer en vous une si vive irritation... Il ne me reste qu'à savoir, — repris-je en souriant pour le distraire de plus en plus de son émotion, — quelle part vous m'avez donnée à supporter dans vos chagrins domestiques, et ce qui a pu vous résoudre à exiger d'un cœur faible, mais sans reproche, l'aveu humiliant que je vous ai fait. »

M. de Marsan se rassit.

« Je croyais avoir remarqué que tu aimais Diana, et tu conviens que je ne me trompais pas. Je pensais qu'elle devait t'aimer ; je le pense encore, peut-être parce que je le désire, et que mon propre bonheur est intéressé dans le tien. J'attribuais ses refus au sentiment que tu lui avais inspiré ; ton silence, je l'attribuais à une timidité délicate et défiante, et c'était ce vain obstacle que je me flattais de rompre d'un mot. Sois mon fils par le sang, t'aurais-je dit, comme tu l'es ou peu s'en faut, par

l'amitié que je te porte. Voilà tout ce que je voulais. Nos affaires ne me paraissent plus aussi avancées, mais je n'en désespère pas encore. Tu me parlais dans ta dernière lettre d'un projet arrêté de partir après-demain. Il n'y aura pas de mal si je me trompe sur les dispositions de Diana, car tes peines s'aggraveraient de la déception de nos espérances ; et, d'un autre côté, la société où tu vis d'habitude, au moins depuis que tu t'es éloigné de moi, n'est pas bonne par le temps qui court pour un jeune homme déjà suspect au pouvoir. Viens donc diner demain, avec moi, avec Diana. Tu lui feras cet aveu que j'autorise, et duquel dépend notre avenir à tous trois. Qui sait si nous ne devons pas nous réveiller le jour suivant sous un soleil plus favorable que celui qui m'éclaire depuis quelques mois ?

— Hélas ! — répondis-je pendant qu'il prenait mon bras pour regagner sa gondole, — je n'augure pas tout à fait aussi favorablement que vous de cette démarche ; mais, si elle ne sert qu'à me convaincre de mon infortune, j'espère au moins inspirer assez d'estime et de confiance à mademoiselle de Marsan pour obtenir d'elle le secret qui vous touche, et voir se

rétablir en vous quittant la tranquillité que vous avez perdue. Quant à ma propre destinée, il y a longtemps que je n'y fonde plus d'aussi douces espérances, et que d'autres épreuves m'ont accoutumé à la résignation. Mais, quel que soit mon sort, il ne changera rien à ma reconnaissance envers vous, et le titre de fils que vous m'avez donné, je le garde pour toujours. »

Je n'ai pas besoin de dire que cette nuit se passa dans d'étranges agitations ; mais l'espérance eut si peu de part à mes rêves, que j'achevais d'arrêter au point du jour tous les arrangements de mon départ pour le jour suivant, et que j'employai la matinée à les régler avec le calme impassible d'un homme dont les résolutions n'ont plus de vicissitudes à subir. J'arrivai enfin chez M. de Marsan, où tout avait un air de fête, car l'excellent vieillard ne voyait dans cette solennité d'adieux que les approches d'un heureux événement qui allait me fixer à Venise, et l'assurance de son contentement crédule éclatait dans ses regards de manière à m'enhardir à la fois et à me désespérer. Je cherchai ceux de Diana ; ils n'avaient pas changé d'expression, et je me connaissais aux symptômes de l'amour, car

j'avais été aimé. Il n'est pas nécessaire d'être bien des fois malheureux pour savoir lire dans le cœur d'une femme, et la plus habile ne m'aurait pas trompé sur ses impressions secrètes ; mais l'antipathie ingenue de Diana avait quelque chose de plus cruel, je ne sais quoi d'accablant et de froid qui me pesait sur le sein comme du plomb. On me plaça cependant auprès d'elle à table. Je frissonnai d'une émotion mêlée de crainte, et je ne la regardai plus.

Les convives étaient nombreux. La conversation fut longtemps ce qu'elle est à Venise, ce qu'elle est partout, un frivole échange de nouvelles sans importance. Le vin de Chypre l'anima.

« Qu'est-ce donc, — dit un des *signori*, — que cette nouvelle tentative qui a failli troubler hier la tranquillité de la ville ? On dit que la garnison et les sbires ont été sur pied toute la nuit.

— Eh quoi ! — répondit un autre, ne le savez-vous pas ? — Un complot d'aventuriers, pour la plupart étrangers, qui se proposaient d'égorger les Français et de changer le gouvernement.

— En vérité, — interrompit M. de Marsan, — il n'y a qu'à les laisser faire ·

leur sagesse est éprouvée, et les nations ne peuvent pas choisir de plus dignes législateurs ! Cette ivresse des peuples durera-t-elle encore longtemps ?

— Heureusement, — reprit le second, — cela est si misérable qu'une poignée de soldats a suffi pour les disperser, et le bruit de leur conspiration ne parviendra peut-être pas à la Judecque.

— Mais que veulent-ils encore, les malheureux ? Leur projet échoué ne pourrait-il pas servir de prétexte à quelque nouvelle persécution contre les serviteurs de la vieille dynastie française ?

— Nullement ! il ne s'agissait que de Venise et de sa république. Savez-vous que, s'ils avaient réussi, nous vivrions aujourd'hui sous le gracieux gouvernement de Mario Cinci, doge de Venise ?

— Mario Cinci ! — dirent tous les assistants.

— Mario Cinci ! — répéta M. de Marsan, le poing fermé sur le manche de son couteau.

— C'est le Dieu de la populace, — ajouta un vieillard, — et cela fait trembler pour l'avenir !

— Rassurez-vous, au nom du ciel ! les bandits s'étaient assurés de précautions

si prudentes, qu'on n'a pas pu en arrêter un seul; mais on sait par des rapports certains que Mario ne se trouvait point parmi eux; car il se commet rarement aux dangers qu'il fait courir à ces misérables, dont la vie n'est dans ses mains qu'un jouet de peu de valeur. Il se renferme, pendant qu'on agit sur lui, dans sa *Torre Maladetta* du Tagliamente, à la grande épouvante des voyageurs, pour s'y livrer sans doute à la fabrication de la fausse monnaie et des poisons, comme toute sa famille de parricides.

— Malédiction! — m'écriai-je en me levant, — tout cela est horriblement faux! Quiconque vous l'a dit est un calomniateur infâme plus coupable que l'assassin mercenaire qui vend à la haine des lâches son âme et son stylet! Le projet de ces horribles vêpres venitiennes dont vous parlez, c'est Mario Cinci qui l'a déjoué, ce sont ses ennemis qui l'avaient conçu. Il n'en a pas coûté de grands efforts aux soldats pour dissiper les conspirateurs, car personne n'ignore maintenant qu'ils ont parcouru un palais désert, et, comme ils sont Français, je vous jure que le bruit de leurs pas répété par un écho n'était pas capable de les épouvanter.

Le gouverneur de Venise, que j'ai visité ce matin pour le prévenir de mon départ, ne voit dans ce prétendu complot que ce qui était réellement, la basse spéculation de quelques espions, qui se flattaient d'attirer sur eux des faveurs et des récompenses, la prime du mensonge et l'aumône honteuse de la police, en supposant des crimes pour faire valoir des services. Ceci est la vérité, messieurs. — Quant à Mario Cinci, je ne sais quels torts de sa jeunesse ont pu attirer sur lui la réprobation universelle ; mais j'avoue que je ne crois pas aux folles haines de la multitude, et que je ne crois guère davantage aux aveugles colères de la fatalité. Tout ce que je connais de lui me l'a montré comme le plus généreux des hommes. L'injustice de l'opinion qui le poursuit le grandit encore à mes yeux, et je dois vous prévenir, messieurs, au moment de vous quitter pour toujours, que cette conversation ne se prolongerait pas sans porter mon cœur à des mouvements que je voudrais éviter. La cause de Mario Cinci est la mienne; et quel ami subirait sans transport et sans vengeance les injures faites à un ami absent? Vénitiens, je vous le demande!

— Ton ami? — dit M. de Marsan. — Connaissais-tu Mario?

— Je ne l'ai vu qu'une fois; sa voix n'a pas frappé mon oreille pendant cinq minutes, mais je suis plus prompt à me saisir d'une affection, et mes affections ne se démentent jamais.

— Je ne t'avais jamais vu cette exaltation, — continua-t-il en se rapprochant de moi; car la conversation générale avait fini, et les invités s'étaient distribués deux à deux dans la grande salle, sans témoigner l'envie de s'entretenir davantage. — Et cependant je ne peux te savoir mauvais gré, — aujouta M. de Marsan, — des erreurs d'un cœur follement affectueux, qui prend part sans réflexion à la querelle des absents. L'expérience t'apprendra trop tôt qu'il ne se faut pas fier à des apparences imposantes dans le jugement qu'on porte du premier venu, quand il aurait, comme Mario, la taille d'Antée, qui lutta contre Hercule, mais qui ne reprenait de force qu'en embrassant la boue dont il était sorti. L'imagination dupe le cœur. Je ne t'en parlerai donc pas, quoique cette explosion passionnée ait cruellement tourmenté le mien. Il est question d'autre chose entre nous, et l'intérêt si vif que

Diana te témoigne aujourd'hui semble m'annoncer que jamais l'occasion n'a été plus favorable et mes prévisions plus justes. Accompagne-la chez elle, et songe que j'attends mon arrêt du tien ! »

En effet, et je l'avouerai, je m'en étais à peine aperçu tant je me croyais désintéressé dans cette espérance. Diana, qui avait quitté sa place aussitôt que moi, venait de lier sa main à ma main, et, autant que j'en pouvais juger sans l'avoir revue, sa tête se penchait vers mon épaule, presque de manière à la toucher. Je me retournai vers elle, et je vis qu'elle était pâle. Je pressai cette main qui tremblait; je reconduisis Diana, et je la fis asseoir, plus disposé à la quitter qu'à la troubler d'une émotion inutile. J'allais m'éloigner quand elle me retint. Je m'assis. Nous gardâmes quelque temps le silence; mais ses doigts, que tant de fois j'aurais voulu presser au prix de ma vie, s'étaient unis plus étroitement aux miens; ils étaient humides et tièdes. Elle palpitait d'une émotion que je ne comprenais pas; je ne savais si c'était là un sujet de joie ou de désespoir, et cela dura plusieurs minutes, ces longues minutes que vous savez, et que durent les troubles et les inquié-

tudes de l'amour. Elle parla enfin.

« Maxime, — dit-elle, — combien je vous aime !

— Prenez garde ! — m'écriai-je, — les mots que vous avez prononcés là sont affreux pour moi, si vous n'en prévoyez pas les conséquences. Vous ne savez peut-être pas, Diana, que je viens vous demander votre main, parce que votre père me l'avait promise !... »

Elle se leva, marcha, passa devant moi les bras croisés, le front penché, le sein haletant. Elle s'arrêta ; elle appuya ses mains sur mes épaules, les croisa derrière mon cou, et me dit d'une voix qui s'éteignait sur ma joue : « Pauvre Maxime ! l'ami de Mario Cinci ne savait donc pas son secret quand il le défendait tout à l'heure ?... »

Je ne répondis point : un voile se déchirait devant mes yeux ; mais je ne devinais pas tout.

« Pourquoi, sans cela, — continua-t-elle, — aurais-je insulté à ta tendresse de bon et digne jeune homme ? Ah ! cela serait odieux si l'on n'avait pas aimé ! mais je l'aimais, vois-tu !... mais il était mon âme et ma vie ! il en disposait à jamais et ton amour me remplit de douleur en



s'égarant vers moi, qui ne pouvais le payer de retour. Le caractère et l'aspect que je me fis pour te rebuter doivent me rendre haïssable. Je m'en flattais amèrement, parce qu'il fallait pour ton bonheur que je fusse haïe de toi, et comprends ce qu'il m'en coûtait, à moi, Maxime, qui t'aimai du premier jour comme un frère, et qui t'aurais donné volontiers tout un cœur si j'en avais deux ! Me pardonneras-tu ? »

Je restai quelque temps sans parler et sans voir ; ensuite je la regardai.

Elle pleurait. Je baisai ses bras palpitants, et puis ses joues, ses yeux humectés de larmes, et je mêlai mes larmes aux siennes.

« Vous aimez Mario, Diana ! c'est un digne choix ! Que le ciel vous favorise !

— Je l'aime, dis-tu !... — reprit-elle avec force. — Mon existence est plus complète que tu ne le crois : je suis sa femme !...

— Sa femme ! Et votre père, mademoiselle, avez-vous pensé à lui ?... »

Elle abaissa ses paupières, comme si elle avait été honteuse de me laisser lire dans son âme.

« Mon père !... mon excellent père !...

Oh! qu'aux dépens de mes jours la nature prolonge les siens! qu'aux dépens de mon bonheur, elle les embellisse !... Mais, quand Mario prosterné devant lui cherchait à vaincre son cœur : — Votre femme! — dit mon père; — j'aimerais mieux qu'elle fut morte! — Il l'a dit. Mon père m'aura morte comme il l'a souhaité, et Mario m'emmènera vivante.

— Votre raison se trouble, Diana!... Que dites-vous?

— Ce que je dis, l'avenir l'expliquera; mais n'accusez pas ma volonté, elle ne m'appartient plus. Conservez-moi un souvenir, un souvenir rigoureux si vous le voulez, pourvu qu'un peu d'amitié, cher Maxime, en adoucisse la sévérité... Et, si ma vie vous intéresse encore, ne craignez pas que j'en dispose sans votre aveu. — Maintenant l'heure s'approche où il faut... Êtes-vous prête, Anna?... »

Sa femme de chambre entra et vint se placer à côté d'elle.

« Mon père vous attend, Maxime; allez lui dire que vous m'accompagnez à ma gondole. »

Il n'y avait qu'une porte à ouvrir. Il m'attendait, les yeux fixes et ardents d'impatience; je tombai à ses pieds.

« Au nom du bonheur de Diana et du vôtre, mon ami, revenez sur vos injustes préventions contre le noble Mario Cinci ! C'est l'époux que vous devez à Diana pour sauver sa vie...

— Mario Cinci ! — cria le vieillard en me repoussant avec dureté... — Qu'elle l'épouse et qu'elle meure !... Une parricide de plus dans la famille des Cinci !.. Béatrice et Diana !... »

Il marchait précipitamment et il m'entrainait sur ses pas, parce que mes mains s'étaient attachées à ses genoux.

Il s'arrêta en me disant : « V'a-t'en, traitre !... Et ensuite il me regarda en pitié. — Va-t'en, — dit-il plus doucement en passant ses deux mains sous mes bras pour m'aider à me relever, — va-t'en, pauvre enfant, et que je n'entende plus parler de tout ce que j'ai aimé, car le reste de mes vieux jours a besoin de solitude et de repos. »

Je me retrouvai près de Diana, je lui offris la main sans prononcer un mot, et elle ne m'interrogea pas, car j'avais laissé la porte entr'ouverte, dans le trouble de ma démarche, et il était impossible qu'elle n'eût pas entendu.

Quand je la quittai à sa gondole, j'ap-

prochai ses doigts de mes lèvres : elle les retira et se jeta dans mes bras. Un moment après, j'étais seul.

Je suivis longtemps du regard la gondole de Diana entre toutes les autres, et je la reconnaissais de loin, parce qu'elle était ce jour-là, contre l'usage, marquée d'un nœud flottant de rubans cramoisis.

Je me présentai inutilement le même soir chez M. de Marsan. Sa maison était interdite à tout le monde.

Au lever du soleil, par un jour triste et froid de janvier 1809, le petit bâtiment qui me conduisait à Trieste déboucha des lagunes dans la grande mer, qui était haute et houleuse, car la nuit avait été fort mauvaise. Notre patron héla quelques barques de mariniers, qui paraissaient occupés à relever sur la pointe d'un ilot une gondole échouée.

« Quelqu'un a-t-il péri ? — s'écria-t-on de notre bord...

— Selon toute apparence, — répondit le maitre ; — mais il est probable que les cadavres ont été emportés par la lame, puisqu'on ne les a pas trouvés sur les accores. Cette gondole sans chiffre et sans nom ne se distinguait d'ailleurs des autres que par ce chiffon de rubans. »

Je m'en saisis, je l'attachai à ma chemise, et je défaillis. Je fus longtemps à revenir à moi.

Le lendemain j'étais à Trieste.





II

LE TUNGEND-BUND

Ce que je redoute le plus dans mes frivoles compositions, c'est de passer pour avoir la prétention d'inventer, et la raison en est toute simple : ce n'est pas du tout mon talent, et je m'en aperçois aussi bien que personne quand je suis obligé de travailler d'imagination. Quant à mes souvenirs, il n'en est pas de même. Ils peuvent

être plus ou moins romanesques dans l'aspect, plus ou moins emphatiques dans l'expression, tenir de l'hyperbole par la parole et du drame par l'arrangement ; mais c'est la faute de mon organisation, et non pas celle de ma sincérité. Je ne saurais trop répéter qu'il faut s'en prendre au malheur de l'artiste, qui voit noir, qui voit jaune, qui voit vert, qui voit le ciel plomb, la mer ardoise, la verdure velours, et qui copie ce qu'il voit. Ce n'est pas « bien écrire » qui est le plus beau de tous les dons de la nature, comme l'a dit Pope ; c'est « bien voir », et je ne m'en suis jamais flatté. Du reste, il ne faut pas s'en rapporter au lecteur insouciant, quoique ingénieux et sensible, qui vous dit du coin de son feu : *voici du vrai, du vraisemblable, et du faux*, en parlant d'un événement éloigné ou d'une époque d'exception, qu'il aurait vue autrement lui-même à vingt-cinq ans, avec l'intérêt de sa vie et les passions de son âge. Au commencement de 1809, les hommes de ma façon n'étaient pas des spectateurs à moitié endormis sur des banquettes, qui regardent froidement la pièce en clignant de l'œil jusqu'à la chute du rideau. C'étaient, et le malheur en est à la néces-

sité des temps et des caractères, ou des acteurs très préoccupés de leur importance dramatique, ou des comédiens très habiles à calculer les chances de la recette. Les acteurs que j'aimais ont disparu ; les comédiens sont là : *Plaudite, cives !*

Jamais je n'ai été moins intéressé à cette explication qu'à la tête de ce chapitre dont mon pauvre barbet noir, l'honnête Puck, pourrait vous rendre aussi bon compte que moi, s'il avait joint à ses dignes facultés de chien celle d'exprimer la pensée, et surtout s'il n'était pas mort trois ans après sur mon oreiller, dans un petit bourg du Valais. Pauvre Puck, que j'ai appelé dix ans mon dernier ami avant de trouver un homme qui méritât de le remplacer dans mon cœur !... Je vous réponds que la plus grande preuve des justes vengeances de Dieu contre notre folle espèce, c'est la brièveté de la vie du chien. Il ne faut aimer que lorsqu'on est vieux : on a moins à regretter quand on s'en va.

Mais ce n'était pas cela que je voulais dire ; c'est que cet épisode n'est guère plus attrayant que ce que vous venez de lire jusqu'ici. Ce sont des faits assez vulgaires qui ne lient les deux extrêmes

de ma trilogie que par des rapports peu visibles, mais fort essentiels, et qui ne manqueraient pas d'un certain mérite d'artifice et de combinaison s'il y avait de l'artifice et de la combinaison dans ce que j'écris. Il n'y sera plus question de mon amour extravagant dont vous savez que l'issue n'a pas été heureuse. Les personnages avec lesquels vous aviez fait connaissance n'y reparaîtront pas, et vous en verrez d'autres que vous connaissez tout au plus de nom, mais dont le portrait n'est pas indigne de l'histoire, qui ne leur a jusqu'ici accordé que de courtes et froides notices peu satisfaisantes pour un esprit curieux. C'est dans cette galerie que je vous introduis, et je n'y ferai que l'office d'un cicerone exact; le rôle fort insignifiant auquel j'ai été réduit parmi eux ne me permet pas d'autre emploi.

La seule particularité de mon premier récit qu'il soit essentiel de vous rappeler maintenant, c'est que j'avais lieu de croire, en arrivant à Trieste, que Diana de Marsan était morte victime d'un naufrage ou d'un suicide. Un billet noué d'un ruban cramoisi comme celui de sa gondole, et que le patron me remit au débarquement, me tira de cette cruelle angoisse : il n'était

point signé, et je ne connaissais point l'écriture de Diana; mais il ne pouvait venir que d'elle. J'en rapporterai sans peine les propres expressions, car on doit imaginer que je ne l'ai pas perdu : « Ne « vous alarmez pas, Maxime, des bruits « qui pourront vous parvenir, un cœur « que vous avez pénétré de reconnaissance « et d'amitié palpite encore pour vous. « Un cœur! il fallait dire deux. On « vous engage à n'oublier ni le rendez- « vous, ni l'église, ni le signal, et je « sens que je suis intéressée aussi à « l'accomplissement de votre promesse « par un sincère désir de vous revoir. »

Tout s'expliquait ainsi. Le rendez-vous dont il m'était parlé, c'était certainement celui qui devait me réunir à Mario Cinci dans l'église de Codroïpo, à la chapelle de Sainte-Honorine. Mes inquiétudes s'évanouirent, et je ne songeai plus qu'à me reposer des agitations passées dans les douces émotions de l'étude, qui devenait déjà le premier de mes plaisirs.

Cela n'était pas facile à Trieste, où le parti allemand et le parti de la conquête divisaient tous les esprits et toutes les conversations; mais, par un hasard qui vaut la peine d'être remarqué, l'émigration

française n'y était pas suspecte. Les hommes de cette classe qu'un heureux choix avait fixés dans ces contrées charmantes s'y naturalisaient si facilement, qu'on oubliait de jour en jour leurs titres d'origine en les voyant se livrer à d'utiles et laborieuses industries. Un de nos plus brillants marquis y avait fondé une vaste maison de commerce dont la réputation est européenne. La meilleure auberge du pays était tenue par un chanoine, l'aimable et savant Maurice-Trophime Reyre, et il en était à peu près de même pour tout le reste. Les opinions s'étaient identifiées comme les mœurs, suivant les positions et les caractères ; mais les séductions de la gloire ont tant d'empire sur notre vanité nationale, que le parti de Bonaparte dominait un peu. Il faut l'avoir vu pour le croire. Ainsi, je le répète, il n'y avait point de prévention exclusive contre les Français, parce qu'il n'y avait point de simultanéité entre eux ; chacun comptait les siens.

J'arrivais déjà dans mes moments lucides à cet âge d'éclectisme qui est celui de la raison ; mais les moments lucides étaient rares dans ma vie de jeune homme, et le vieux levain de la ligue, comme avait dit

Henri IV, fermentait quelquefois dans mon cœur au seul nom de Napoléon : belle et savante inimitié qui nous a menés loin, le monde et moi ; — grâce pour le rapprochement ! — J'en étais d'ailleurs venu au point de regarder la part obscure que je prenais à cette opposition impuissante comme une condition imposée par la fatalité qui me dominait. Je ne croyais plus à la possibilité de cette république du genre humain, pour laquelle une poignée d'écoliers ingénieux, passionnés et absurdes, avaient fait une langue, des institutions et des lois ; mais j'étais retenu à leur cause par le souvenir même de leurs inutiles et malheureux sacrifices. Leur sang criait à mes oreilles et me reprochait de n'être pas mort avec eux, si je n'étais capable de servir leur mémoire et leurs projets, au moins par le concours des forces qu'ils m'avaient connues et auxquelles ils s'étaient si tendrement confiés. Je pensais souvent que nous avions eu tort ; mais aucune réflexion ne pouvait me détourner du devoir de les suivre et de finir comme eux.

Pour le peu de temps que j'avais à rester à Trieste, il fallait cependant me décider, parmi mes compatriotes, entre

deux sociétés bien distinctes, et que le peuple lui-même avait signalées, celles des *Nasoni* et celle des *Gobbi*. Ces appellations insultantes, déterminées probablement par quelque défaut physique des deux personnages les plus imposants de l'une et de l'autre opinion, séparaient d'une manière insurmontable nos voyageurs, nos réfugiés et jusqu'à nos proscrits, tant il est vrai que les hommes les plus faits pour se rapprocher trouvent partout d'excellentes raisons de se haïr. Comme je ne voulais haïr personne, je pris un parti non pas moyen, mais excentrique avec les deux opinions, et je me sauvai, sans qu'on y prît garde, à la plus simple auberge du quartier des juifs, qui n'était fréquentée ordinairement que par les petits marchands et les paysans des montagnes. Cette solitude très réelle que l'on trouve au milieu d'une multitude indifférente m'agréait fort. Il n'y a rien de moins importun que la foule quand on n'y est pas connu.

Mon premier objet avait été de commencer de là mes excursions, si belles en espérance, aux villages poétiques des Morlaques, aux tribus toutes primitives du Monténégro, aux ruines de Salone, d'Epi-

daure, de Trigurium et de Macaria. Mes engagements avec Mario ne me permettaient plus ce long voyage, et d'ailleurs la petite mais brillante armée du général Marmont se répandait déjà sur le pays intermédiaire, pour aller exécuter, sous les ordres de ce brave capitaine, cette fameuse jonction de Brug, qui est une des plus belles opérations militaires des temps modernes, et qui sembla fixer éternellement à Wagram les destinées du nouvel Empire. Je me bornai donc à parcourir des lieux plus rapprochés de ma station de banni, les restes d'Aquilée, les grands débris de Pola, les merveilles naturelles de Zirchnitz, les mines fantastiques d'Idria, et ces antiquités nominales qui n'ont que la tradition pour monument le bord de la Save, où restent imprimés, à ce qu'on dit, les pieds de Castor et de Pollux, l'endroit où Jason fit sceller la première pierre de sa jeune ville d'Emona, le rocher d'où parlait Japix, et le cirque de Diomède.

Je passais mes jours de résidence à errer dans le *Farnedo*, vaste bosquet qui tenait lieu de promenade à Trieste avant que son spirituel et habile intendant, Lucien Arnault, en eût ouvert de nou-

velles, plus régulières, plus élégantes, plus françaises, plus rapprochées de la ville et du port, mais qui ne me rappelleront jamais autant de douces rêveries et d'impressions délicieuses. Le *Farnedo*, c'est la forêt du naturaliste, du poète et de l'amant. La saison n'était pas favorable à en jouir au commencement de mon séjour; mais dès la fin elle commençait à s'embellir. Le printemps prêtait à peine au *Farnedo* ses premières grâces; mais c'était le printemps du *Farnedo*, qui a, tout en naissant, des femmes, des fleurs, des papillons; qui avait cette fois-là, pour qu'il ne manquât rien à son attrait romanesque, des brigands et des dangers. Je ne sais si j'y ai été plus heureux sous la protection de nos gouverneurs, de nos régiments et de nos canons.

La table d'hôte à laquelle je m'asseyais tous les soirs, au retour, offrait peu de ressources à la conversation, et j'en étais enchanté. Les convives étaient ordinairement de très dignes gens, fort préoccupés de leurs affaires, qui me laissaient jouir en paix du bonheur de n'en point avoir, et qui avaient d'ailleurs la complaisance, pour me mettre tout à fait à mon aise, de s'expliquer dans un des cinquante

dialectes de l'esclavon, ou dans un des cinquante patois, plus impénétrables à mon intelligence, du Frioul, du Tyrol et de la Bavière. Cependant le renonvellement journalier de ces rapports devait finir par établir entre quelques-uns de mes commensaux et moi une espèce d'intimité. Il s'en trouvait deux parmi eux qui parlaient d'ailleurs français avec une grande élégance et qui étaient plus versés que moi-même dans la technologie des sciences physiques, mon principal objet d'étude et d'affection. Nous fîmes bientôt connaissance.

Le premier était connu à Trieste sous le nom du docteur Fabricius, et c'est ainsi que je le désignerai à l'avenir, quoique j'aie entendu dire qu'il s'appelait autrement. Dans sa vie extérieure, il s'était fait une haute réputation médicale fondée sur des théories singulières, mais extrêmement contestées par les gens qui prétendaient s'entendre à cet art d'hypothèses dont il ne faisait pas fort grand cas.

Le second était un jeune Polonais, nommé Joseph Solbioski, et non Solbieski, comme disent les biographes. Joseph avait tout ce qu'il faut d'esprit et de cœur pour entrainer une âme moins attirable que la mienne, qui ne demandait qu'à aimer

quelqu'un. Je l'aimai tout de suite. Il était à peu près de mon âge; ce que j'aimais, il l'aimait aussi; ce que je savais, il le savait mieux. J'étais plus fort et plus grand; il était plus doux, plus sage et plus beau. On fait avec cela des sympathies indissolubles. Je ne le croyais pas eloigné de mes opinions; mais une opinion est si peu de chose auprès d'une affection!

Nous nous tenions tous les deux, de crainte de nous contrarier réciproquement, dans une réserve si étroite sur les questions politiques dont le monde était occupé, et j'attachais, de mon côté, si peu d'importance à m'assurer d'une harmonie de plus dans nos sentiments, tant il suffisait des autres pour nous unir inséparablement à jamais, que je n'essayais pas d'en savoir davantage. Comme celui-ci a obtenu depuis en Allemagne une réputation historique dont le bruit n'est probablement pas venu jusqu'à vous, vous me pardonnerez de vous le faire connaitre avec plus de détails au commencement d'un récit où il ne me quittera presque plus. Nous commencerons cependant par l'autre.

Le docteur Fabricius avait près de

soixante-dix ans; mais c'était un de ces septuagénaires, adolescents d'âme et d'imagination, qui imposent à l'esprit des jeunes par leur verve et leur vivacité. Ce qui frappait le plus dans sa singulière physionomie, c'est un type fort prononcé qui n'avait rien d'allemand, et dont le galbe mince, effilé, saillant, tenait plutôt quelque chose de l'Andalous ou du Maure. Sa maigreur brune et osseuse, qui laissait presque à nu le jeu actif et passionné de ses muscles; l'*acutesse* pénétrante de ses yeux ardents et mobiles, dont le disque était un charbon, et le regard une flèche; l'étrange propriété de ses cheveux encore noirs, qui se hérissaient comme spontanément au moindre pli de son front, tout cet ensemble extraordinaire lui donnait quelque chose de l'aspect de l'aigle. J'ai entendu peu d'hommes plus abondants en paroles; mais son abondance, pleine, soutenue, éloquente, même quand elle était diffuse, ne se répandait en épisodes et en figures que par excès de richesse, et s'y complaisait sans s'y perdre. Un homme ainsi organisé ne pouvait pas être entièrement étranger aux grandes pensées qui émouvaient alors l'Europe; mais il s'abstenait avec une sorte d'affectation de tous

les entretiens dans lesquels le mouvement naturel des esprits faisait rentrer ces idées en dépit de nous. La préoccupation qui le dominait semblait être un spiritualisme exalté, une théorie spéculative combinée des principes de Swedenborg, de Saint-Martin et peut-être de Weisshaupt; mais son enthousiasme très expansif pour les livres d'Arndt et de quelques autres philosophes *tungend-bundistes* révélait en lui un profond sentiment de la liberté.

Le docteur ne s'était arrêté à Trieste que pour y régler quelques affaires d'intérêt avec des régisseurs chargés de l'administration de ses biens dans un rayon assez étendu, car on le disait fort riche, ce qu'on n'aurait deviné d'ailleurs ni à la modestie de ses dépenses, ni à la simplicité de ses mœurs. Il n'y avait donc rien de surprenant à le voir souvent en rapport avec des voyageurs venus pour lui, et qui ne résidaient pas. Si je les avais devinés alors, j'aurais eu cependant assez de temps pour les observer, et j'en conserverais un souvenir assez présent pour les peindre; mais j'ai dit qu'il n'existait aucune espèce de contact politique entre nos nouveaux amis et moi. Ces étrangers qui se succédaient chaque jour, c'était Kolb, c'était

Marberg, les Pélopidas, les Thrasybules du Tyrol, c'étaient les braves frères Woodel, fusillés depuis à Wesel, le 18 septembre de la même année; c'était l'aubergiste André Hofer, que je remarquai davantage, parce que je l'avais entendu nommer souvent chez le marquis de Chasteler, à l'occasion des événements de 1808; et celui-là est si connu, que les impressions qu'il m'a laissées n'apprendraient rien à personne, si elles ne différaient un peu de celles que mes lecteurs ont pu prendre dans l'histoire. La celébrité des uns et des autres n'atteignit d'ailleurs à son apogée qu'un mois après le passage d'André Hofer à Trieste, c'est-à-dire à cette mémorable victoire des paysans, dont le Tyrol marque le glorieux anniversaire au 29 février.

J'avais bien formé quelques conjectures sur l'apparition du Samson de Passeyer dans notre méchante hôtellerie de l'*Ours,* mais sans y donner de suite. Il était tout naturel qu'André Hofer, qui, en vertu de sa profession, exerçait une agence d'affaires fort étendue, suivant l'usage du Tyrol, eût des intérêts à démêler avec un propriétaire opulent comme le docteur Fabricius. Quant à la part très active que

Joseph Solbioski prenait à leurs négociations secrètes, elle n'était pas plus difficile à expliquer, Joseph étant destiné à devenir le gendre du docteur à une époque assez rapprochée, car *on attendait la future*. J'ai compris depuis que cette expression, qui couvrait un sens mystique dans notre *zergo* des sociétés secrètes, pouvait bien m'avoir caché quelque double sens; mais je suis si peu curieux, et j'étais déjà si porté d'ailleurs à me déprendre de ces mystères, qu'il ne m'est pas arrivé une seule fois d'y saisir autre chose que sa valeur littérale.

Il n'y a guère d'hommes de ces derniers temps dont les Allemands se soient plus passionnément occupés que d'André Hofer et il n'y a certainement point d'homme qui ait plus dignement justifié leur enthousiasme : les vertus et la pitié d'André Hofer l'avaient fait surmonter le *Saint du Tyrol*, comme Cathelineau avait été surnommé, quinze ans auparavant, le *Saint de l'Anjou;* et nul homme n'a mieux répondu qu'André Hofer, parmi tous ceux que j'ai vus, à l'idée que je m'étais faite de Cathelineau. Il faut cependant que j'accorde d'abord un point important à la critique, c'est que cette opinion ne s'est

composée que depuis sur des impressions très légères et très fugitives; car je n'ai vu André Hofer que pendant deux jours, et je ne lui ai pas adressé la parole, par l'excellente raison qu'il savait infiniment peu l'italien et qu'il ne savait pas un mot de français. L'impression récente de son premier rôle historique m'intéressait cependant à le voir, et celui qu'il joua quelque temps après dans les événements de l'Allemagne força mon esprit à s'en refaire le type physique et moral avec autant de vivacité peut-être que si je n'avais pas perdu un moment de vue le modèle, de sorte que je crois le connaître aussi bien que ceux qui l'ont peint; mais, comme je ne me sens pas doué de l'aptitude assez rare qu'exige l'*appréhension* d'un personnage complet, je ne m'exposerai point au reproche que m'attirerait ma présomption, si j'essayais de reproduire encore une fois, après tant d'autres, cette forte et naïve figure. Je ne ferai donc que rectifier très humblement ce que l'on a dit de lui, d'après mes propres sensations et mes intimes souvenirs.

Il est presque convenu entre les Allemands de la génération actuelle qu'André Hofer avait la taille démesurée d'un demi-

dieu. C'est le propre des peuples poètes de figurer ainsi les héros, et d'Allemagne a encore toute la poésie d'un peuple primitif, comme elle en a toute la grandeur. Oh! c'est une sublime nation! — André Hofer était grand, mais sans excéder de beaucoup la taille ordinaire des montagnards. Seulement l'extrême développement de ses muscles et de ses os lui donnait, comme on l'a dit, quelque chose d'athlétique. Toute sa constitution physique était prise dans des proportions si fortes, qu'elle en pouvait paraitre immense. Il touchait alors tout au plus à l'âge culminant de la vigueur dans les hommes sobres, chastes et bien organisés, s'il n'avait en effet qu'une quarantaine d'années: mais il paraissait plus vieux, et ce n'était pas l'effet de cette lassitude que produit la continuité des émotions passionnées et des violentes contentions d'esprit; car il ne s'est peut-être jamais vu de physionomie plus calme et plus reposée que la sienne. On a écrit dans nos dictionnaires historiques et dans nos *Revues* qu'il était très courbé, ce qu'on y attribue à l'habitude des Tyroliens de porter péniblement de lourds fardeaux dans les montées ardues et rapides. André Hofer, dont

le père était assez riche, et qui avait augmenté lui-même sa fortune par d'honnêtes industries, ne devait avoir porté en sa vie qu'autant de fardeaux qu'il lui plaisait d'en charger sur ses vastes et robustes épaules. *Courbé* est, selon toute apparence, une petite faute de traduction. Il était *voûté* à la manière des paysans alpins, et laissait retomber, ainsi qu'eux, son énorme tête sur sa poitrine, sans égard à la noble perpendicularité qui caractérise notre espèce. On a remarqué que ce genre de conformation était propre aux races belliqueuses et aux grands hommes de guerre. Alexandre, Charlemagne, Henri IV, le maréchal de Saxe, Napoléon, Pichegru, étaient *voûtés*. Cathelineau, le ménechme moral d'André Hofer, était *voûté* comme lui.

André Hofer n'avait pas non plus, quand je le vis, cette longue barbe dont on le gratifie, et qu'il avait conservée par défi, pour contrarier au moins en quelque chose la volonté de sa femme, dont l'empire était d'ailleurs absolu sur lui, circonstance ingénue et touchante qu'on a eu tort d'oublier dans son histoire. S'il l'a reprise depuis, c'est à l'abri des rochers et au milieu des précipices qui lui servirent

quelque temps d'asile, jusqu'au jour où il en fut arraché, en 1810, pour aller mourir à la porte Cesena de Mantoue, une vingtaine de pas au-dessous du bastion.

Ce qui l'a distingué dans la guerre comme dans l'administration, c'est un profond sentiment moral, poussé, au dire des hommes d'État, jusqu'à la puérilité. C'est une philanthropie si douce, qu'il n'avait pas à se reprocher une goutte de sang répandu dans les batailles, où il se portait toujours le premier. Personne ne lui avait vu manier une arme offensive. Dans le monde, c'était une créature simple, bienveillante, riante, aussi affectueuse que peut l'être un géant qui caresse des nains, un vieillard qui se fait enfant avec les enfants. Pour la multitude, André Hofer n'était réellement qu'un bon homme, et il ne serait encore que cela pour moi s'il n'avait été André Hofer.

J'arrive à Joseph Solbioski, dont le nom me rappelle, ainsi que je l'ai dit, des sentiments plus personnels, et qu'un mois de rapports affectueux m'avait presque donné pour frère. Fils d'un des nobles et malheureux guerriers qui tombèrent dans les guerres de la liberté de Pologne, en

1794, sous les drapeaux de Kosciuszko, il avait été adopté, à dix ans, par le docteur Fabricius, et cette alliance, probablement fondée sur quelque sympathie politique entre les pères, suffit pour expliquer la forte direction qui avait été imprimée à ses études, sous les yeux d'un des hommes les plus éclairés de l'Allemagne. Solbioski s'exprimait avec une facilité souvent éloquente dans la plupart des langues de l'Europe, et possédait à un degré rare, même parmi les savants de profession, la doctrine et les nomenclatures des sciences physiques et philosophiques, auxquelles l'analyse et la méthode venaient de faire faire de si grandes conquêtes, dans ce pays d'invention et de perfectionnement qui a seul le droit de croire encore à la marche progressive de l'esprit humain. Il était certainement redevable de ces richesses d'instruction à l'heureuse tutelle sous laquelle le hasard l'avait placé, et il en rapportait religieusement les résultats à son père d'adoption ; car la tendresse de son âme ne cédait en rien à l'élévation de son esprit. Ce dévouement reconnaissant et pieux contient sans doute le principal secret de sa vie. Son amour pour une des filles du docteur, qui en avait trois, devait faire le reste ;

mais on sait déjà que je n'étais entré que par hasard dans ces confidences. Le temps seul m'a depuis appris que Joseph Solbioski avait été, dans la campagne de 1808, l'âme des généreuses entreprises d'André Hofer, dont l'intelligence droite et saine, mais peu développée, n'aurait pu suffire à la complication des affaires dans lesquelles l'engageait sa nouvelle fortune, quand il devint, par la force des événements, le chef militaire et politique, le commandant et le législateur du Tyrol; époque presque unique entre toutes les époques, où un homme du peuple, sans lettres et sans ambition, se trouva dépositaire de l'autorité sans l'avoir voulu, et en usa sans en abuser. On n'ignore pas que l'administration d'André Hofer fut comparée alors à celle de Sancho dans l'île de Barataria, et je doute qu'on puisse en faire un éloge plus magnifique et plus complet, car les peuples ne peuvent avoir de meilleur arbitre que le bon sens d'un homme naturel et moral. La pensée sourit sans doute à quelques-unes de ces lois de circonstance, improvisées par un pauvre aubergiste de village qui a été investi par la guerre, et au milieu d'une ceinture de bataillons ennemis, des droits du suprême

pouvoir; mais il se mêle des larmes d'attendrissement à ce sourire, quand on a lu comme nous le texte de ces proclamations paternelles inspirées par un si profond amour de l'humanité. Ce qu'il recommande à ses frères, à ses enfants, traqués dans leurs rochers comme des bêtes fauves, ce qu'il les supplie d'accorder à son amour, car il n'ordonne jamais qu'au nom de l'affection, c'est d'épargner l'effusion du sang étranger hors le cas légitime de leur défense personnelle; et puis, c'est de sanctifier leurs armes par la prière, par les bonnes œuvres et par les bonnes mœurs. Il y en a une, datée d'Inspruck, où il venait d'entrer vainqueur des Bavarois, à la tête de vingt mille paysans, dans laquelle ce géant de quarante ans, que la nature avait organisé comme un autre pour les passions, s'adresse à la piété des femmes, les rappelle à la pudeur antique, et les conjure de cacher leur sein et leurs bras, suivant le chaste usage de leurs mères. Cela est fort ridicule peut-être; mais cela serait sublime dans Plutarque, à la vie de Scipion, d'Aratus ou de Philopœmen.

Je n'ai pas perdu de vue Solbioski dans cette digression, puisqu'il était, à l'époque

où j'ai remonté, secrétaire d'André Hofer. Il y avait entre ces deux nobles créatures une sorte d'identité. C'était un corps et une âme. Qu'on juge par là de Joseph!... Au premier aspect, son teint frais et pur, son regard plein de douceur, son rire toujours affable, quoique souvent amer et mélancolique, ses cheveux longs, blonds et bouclés, n'annonçaient pas le héros des temps difficiles; et cependant l'effet singulier de ses cils, de ses sourcils et de ses moustaches brunes, lui permettait d'animer quelquefois sa physionomie d'une manière imposante. Il acquérait alors cet air de résolution et de fierté qui révèle un grand caractère; mais il aurait fallu plus d'expérience et de perspicacité que je ne me suis jamais piqué d'en avoir, pour deviner un conspirateur dans cet ange aux yeux bleus.

Nous ne parlions donc entre nous qu'amitié, amour, poésie, beautés de la nature réveillée, charmes de la campagne printanière, et tout ce qui enchante un cœur jeune que le malheur n'a pas encore entièrement desséché. Cela ne dura pas longtemps. Les affaires du docteur, qui paraissaient se compliquer tous les jours, le forçaient à s'absenter souvent. L'acqui-

sition d'un vieux château dans le voisinage du Tagliamente le retint éloigné près d'une semaine, et il s'en fallait d'autant que le terme de mon rendez-vous fût échu, quand il arriva pour repartir avec Joseph, car il était cette fois accompagné de sa fille, qui descendit avec lui chez un ami. Nos adieux furent tristes, et cependant je cherchais à les prolonger. Il m'en souvient, Joseph et moi, nous avions peine à nous quitter, quoiqu'il sourit avec une sorte de malice à l'idée de notre séparation éternelle, et nous marchions encore bien tard, les bras entrelacés, à la lueur des flambeaux qui éclairaient la place et le péristyle du théâtre, parce que c'était pour le peuple un jour d'ivresse joyeuse et de bruyante gaieté, ce jour du carnaval qui a conservé longtemps tout son attrait dans les États vénitiens. Je me doutais à peine de ce spectacle, moi, pauvre jeune homme que dix verrous tenaient reclus à Paris pendant ces fêtes éblouissantes des riches et des heureux de la cour impériale, que madame la duchesse d'Abrantès a décrites avec tant de naturel et de grâce; mais il devait avoir un aspect particulier à Trieste, où il faisait foisonner sous les colonnades et à travers les illuminations cette partie

casanière de la population qui est aussi un spectacle : les Grecs, les Albanais, les Turcs, dans leurs vêtements si variés et si pittoresques; les jolies filles juives qui percent d'œillades si ardentes et si acérées les anneaux coquets de leur noire chevelure; celles d'Istrie, qui s'enveloppent presque tout entières dans leurs longs voiles blancs, et le paysan du littoral lui-même, avec ses rubans flottants et sa toilette d'opéra, que la saison permettait ce jour-là, car la soirée était aussi tiède qu'une des plus belles du mois de mai. Je n'ai pas besoin de le dire à ceux qui se souviennent comme moi du carnaval de Trieste en 1809, si quelqu'un s'en souvient : c'était une féerie.

Une femme en domino s'était emparée de ma main, et c'était une femme, car j'avais touché la sienne. J'oserais dire qu'elle devait être fort jolie; on sait si bien cela! Joseph, qui s'était entretenu un moment avec nous, avait profité de ce moment de préoccupation pour s'éloigner, et je n'en étais véritablement pas fâché, car le dernier mot de cette dernière entrevue me coûtait beaucoup à lui dire. La conversation de cette inconnue absorba bientôt d'ailleurs toutes mes pensées. Un

mystère incompréhensible l'avait fait lire dans ma vie. Le *moi* qu'elle connaissait ne pouvait être connu que d'elle dans ce pays, où j'étais presque étranger à tout le monde, et mon cœur palpita de plus d'étonnement que de frayeur quand elle me dit *adieu* sous mon nom, qui ne pouvait être arrivé même à Venise que par la correspondance de mes amis les plus secrets. J'étais sûr que Diana ne l'avait jamais entendu prononcer, — à moins que ce ne fût par... — mais Diana était plus grande.

Elle s'échappait : je la retins. La fascination du masque, de la tournure, de la voix, s'était augmentée en un moment de tout ce qu'il y a de saisissant et d'extraordinaire dans une apparition, dans un rêve !

« Je vous suivrai partout, — m'écriai-je, — ou bien je vous retrouverai si vous essayez de me fuir ! »

Elle s'arrêta.

« Pourquoi pas ? — dit-elle en riant ; — mais ce serait un peu loin peut-être, et ce ne serait qu'un seul jour. Êtes-vous décidé à me rejoindre partout où je serai... le jour de Sainte-Honorine ?

— Attendez, attendez, madame ! le jour

de Sainte-Honorine? Oh! cela n'est pas possible! mon honneur y est engagé!

— Adieu donc, — reprit-elle en dégageant ses doigts des miens; — allez où votre honneur vous appelle!...

— J'irai! mais ne pourrais-je savoir au moins où je vous reverrais ce jour-là, s'il m'était permis de vous y chercher?

— Où vous me reverriez?... Je le veux bien. Dans la chapelle placée sous l'invocation de ma sainte patronne, à l'église de Codroïpo, quand le prêtre aura donné la bénédiction de la première messe. »

Lorsque je revins à moi, elle s'était cachée dans la foule. Ce rendez-vous, c'était celui que j'avais reçu de Mario Cinci.

Quelques jours s'écoulèrent en nouvelles et solitaires promenades; mais, le jour de Sainte-Honorine, j'étais déjà depuis longtemps arrêté devant la façade de l'église de Codroïpo, quand les portes s'ouvrirent.

Le soleil se levait à peine; la nef était encore humide et noire. Quelques lampes qui avaient veillé toute la nuit indiquaient seules la chapelle de la sainte; le sacristain achevait de l'illuminer.

Je n'étais pas dévot, mais j'étais pieux, et jamais une aventure de galanterie,



12

un caprice de volupté, ne m'aurait distrait dans un temple de la profonde émotion que m'inspire la maison de Dieu, surtout quand elle est vide, et que l'âme s'y trouve recueillie en présence de son Créateur et de son Maître. J'avais d'ailleurs interprété d'une autre manière qu'on est porté à le faire en Italie ce second ajournement. J'étais placé sous l'empire d'une association immense, qui pouvait compter des femmes au nombres de ses affidés les plus intelligents et les plus actifs, et ressaisir à propos un adepte tiède ou découragé par les illusions les mieux appropriées à son âge et à son caractère. Je dois dire à mon honneur que je n'en avais pas douté un moment.

J'entrai donc dans la chapelle sans y porter d'autre dessein que de prier et d'y offrir au ciel le sacrifice de mon aveugle dévouement pour je ne sais quelle parole qui m'avait lié par des sentiments généreux à cause de la vieille foi et des vieilles libertés. Mes yeux eurent bientôt parcouru l'étroite enceinte. J'étais seul ; le sacristain était sorti, le prêtre n'était pas venu, mais le tableau de l'autel resplendissait de son éclat de fête ; c'était une heure imposante, un lieu solennel, un

beau spectacle pour un chrétien ; et, toutes les fois que le malheur s'est appesanti sur moi, ou que la solitude m'a rendu à moi-même, je me suis retrouvé aussi sincèrement chrétien que dans les bras de ma mère, quand elle me passait avec orgueil une longue veste de toile d'argent, à compartiments de verroterie rouge et bleue, pour aller recevoir la première fois le bienfait de l'eucharistie, à la paroisse de Saint-Marcelin. — Cette effusion finie, je regardai le tableau : sainte Honorine condamnée à mourir de faim dans un cachot, pâle, échevelée, palpitante, offrant dans ses traits le mélange de la douleur humaine et d'une divine résignation, mais tendant vers moi des bras suppliants, comme pour implorer un secours. Ses yeux avaient des regards, ses lèvres des mouvements. Qu'elle était touchante et sublime !...

Ce qui me frappa davantage cependant, c'est une de ces ressemblances qu'on est si porté à trouver quand on aime, une ressemblance poignante et mortelle dans la situation où elle avait été saisie, le portrait de Diana ! Heureusement cette image merveilleuse n'était que le chef-d'œuvre de Pordenone.

J'avais froid. Je souffrais de cette émotion, vive comme la réalité. Je me levai ; je marchai sans projet dans la chapelle, dans l'église, où les rayons du jour commençaient à percer les vitraux et à trembloter sur les murailles. Personne ne se mouvait ni en dedans ni en dehors. Le seul bruit qui troublât le silence des voûtes, c'était celui de mes pas qui retentissaient sur les pavés. Je cherchai à gagner la porte ; je m'appuyai en grelottant sur un baptistère qui est placé à l'entrée. J'écoutai, je crus entendre, j'entendis des gémissements, sans savoir s'ils venaient de la chapelle ou du parvis ; mais je crus un instant que c'était encore la sainte qui pleurait d'angoisse et de faim. Impatient de m'affranchir de ce prestige qui troublait ma raison, je franchis les degrés d'un élan. Les pleurs, les gémissements, me poursuivirent dans la rue, déjà entièrement éclairée par le soleil ; je me retournai vers le portail, où j'avais été devancé par mon fidèle Puck, qu'un sentiment de compassion plus qu'humain appelait, caressant et consolant, partout où il entendait des plaintes. Je vous ai parlé de Puck.

Je vis alors une petite fille de treize à quatorze ans, fraiche et jolie comme une

rose, et dont les yeux devaient avoir un charme incomparable, quand ils n'étaient pas noyés par des larmes. Elle était assise au haut du grand escalier, près de la porte où je venais de passer, et, le menton appuyé sur sa main, le coude sur son genou, ses cheveux blonds abandonnés à l'air, la pauvre enfant sanglotait amèrement en regardant un petit éventaire déposé devant elle, et que recouvrait un linge plus blanc que la neige.

« Pauvre Onorina ! » disait-elle...

Au bruit que fit mon chien en s'élançant de son côté, elle changea d'attitude, et, la vue arrêtée sur moi, elle s'écria subitement.

« Achetez, monsieur, achetez ma belle lazagne ! étrennez, étrennez la petite marchande. »

Je remontai deux ou trois degrés, et je m'assis un peu au-dessus d'elle.

« Qu'avez-vous donc à pleurer, chère petite, puisque votre corbeille est pleine, et qu'il ne parait pas qu'il lui soit arrivé d'accident ?

— Achetez, monsieur, achetez ma belle lazagne ! Il n'y a pas de meilleure lazagne à Venise ! »

Et elle essuyait ses yeux du bout de ses

jolis doigts, pour paraitre plus engageante.

« Je vous demandais, mon enfant, la cause de votre chagrin, et ce qui pourrait le soulager. Répondez-moi avec confiance.

— Oh! du chagrin, monsieur, j'en ai beaucoup! — Achetez, monsieur, achetez ma belle lazagne! — Il faut vous dire que c'est aujourd'hui la fête de sainte Honorine, ma patronne, et que toutes les jeunes filles de Codroïpo, dans leurs plus beaux habits de fête, vont accompagner sa châsse à la procession... une châsse superbe, garnie de longs rubans, et chacune d'elles en tient un qui est assorti par sa couleur aux rubans de sa parure. Ah! cela est bien beau à voir! — Achetez, monsieur, achetez ma belle lazagne! — Ensuite il y en a quatre qui portent deux à deux de grands paniers pleins jusqu'au bord de violettes, de primevères et de toutes les fleurs de la saison, et qui s'arrêtent de loin en loin pour en jeter par poignées sur la châsse de sainte Honorine. — Et ce sont les plus sages, les plus jolies, et celles qu'on regarde le plus. J'étais une des quatre l'année passée, et je n'ai mis que ce jour-là ma belle robe de toile de Perse à bouquets. Achetez, monsieur, achetez ma bonne lazagne!

— Mais la cérémonie va commencer, Onorina ! Et pourquoi ne mettez-vous pas aujourd'hui votre belle robe de toile de Perse à bouquets ?

— Pourquoi, monsieur, pourquoi ? C'est pour cela que je pleure. Mon père s'est remarié, et ma belle-mère m'a dit ce matin, quand je lui ai demandé ma robe : « Il vous sied bien, petite effrontée, de « vouloir vous parer comme la châsse de « sainte Honorine avant d'avoir com- « mencé votre journée ! On vous donnera « la robe que vous demandez, si vous « avez vendu votre lazagne à l'heure de la procession. » Achetez, monsieur, achetez ma bonne lazagne ! »

Et elle recommença de pleurer.

« Calmez-vous, mon enfant, il y a des remèdes à tout, et vous avez encore le temps d'aller prendre votre place de l'année passée auprès d'un de ces grands paniers qui sont pleins jusqu'au bord de violettes, de primevères et de toutes les fleurs de la saison. Je vous jure que vous y serez.

— Ah ! vraiment, je n'en aurais pas été en peine, — reprit-elle, — du temps du seigneur Mario Cinci. Il venait tous les mois depuis longtemps s'approvisionner à

Codroïpo pour sa maison et pour ses pauvres, et depuis deux mois il y venait jusqu'à deux fois par semaine; il emportait toute ma lazagne, et ne s'en allait jamais sans me laisser quelque bague, quelque petit bijou, et sans me dire, en me frappant doucement la joue : « Sois sage, « Nina, sois sage, ma belle, et tu feras « un jour quelque bon mariage, car tu es « vraiment aussi gentille que ta pauvre « mère. »

— Eh bien, chère Onorina, vous avez maintenant deux raisons de vous consoler et de vous réjouir, puisque Mario Cinci va arriver.

— Comment arriverait-il, — s'écria-t-elle, — puisqu'il est mort ?...

— Mario est mort !

— Vous le connaissez et vous ne e savez pas! Il y a quinze jours, il était là où vous êtes, et, contre son ordinaire, il avait passé la nuit à Codroipo chez son ami le riche docteur Fabricius, pour faire ses dévotions le matin. Je lui vendis toute ma lazagne. — Achetez, monsieur, achetez ma bonne lazagne.

— Elle est achetée. — Continuez, Nina, je vous en prie, et je ne vous retiendrai plus. »

Ses yeux s'éclaircirent; ils rayonnèrent. Le contraste que faisait avec la nature de son récit cette innocente joie de jeune fille, si heureuse de mettre une robe de toile de Perse à bouquets, me serra vivement le cœur. Je déposai un sequin sur son éventaire, et je l'écoutai depuis sans la regarder.

« Vous me donnez beaucoup trop, monsieur, et je ne saurais comment changer...

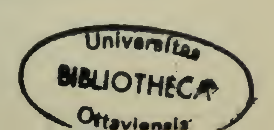
— Je vous donne trop peu, Onorina; mais continuez, continuez seulement!...

— La nuit avait été bien mauvaise; qu'importe! Rien ne pouvait arrêter le seigneur Mario quand il avait mis quelque chose dans son esprit. « Il faut que « je traverse le torrent quelque temps « qu'il fasse, — dit-il au docteur, — j'ai « des raisons pour cela; d'ailleurs, je « reviendrai bientôt, et, si j'étais retenu, « les renseignements que je vous ai don- « nés vous permettent de vous passer de « moi. » Hélas! il ne revint pas, et il ne reviendra jamais!

— Et encore, apprenez-moi du moins, Onorina, comment cela est arrivé...

— Je vous dirai, monsieur, ce que j'en ai entendu dire. Tous les jours

avaient été très doux jusqu'à cet orage; il faisait si beau dans le carnaval; les neiges s'étaient fondues aux montagnes; les rivières s'étaient grossies, de manière que le Tagliamente, augmenté par la pluie de la veille, était large et houleux comme un bras de mer. Le batelier ne voulut pas s'exposer à passer, mais le seigneur Mario se mit à la rame avec son Albanais, je ne sais si vous le connaissez, et ils allèrent longtemps, longtemps, bien loin, bien loin, sans malheur; mais ils ne furent pas plutôt arrivés au milieu du courant, où est l'endroit dangereux, que voilà la vague qui monte tout à coup à perte de vue, et qui passe sur le bateau qui disparait. Le seigneur Mario, qui nageait comme un poisson, ne s'en inquiétait guère ; mais l'Albanais, qui était un homme vieux de près de quarante ans, se débattait inutilement contre le flot. Les gens qui regardaient de la rive droite disent que c'était une chose terrible; car le seigneur Mario avait à peine fendu l'eau de quelques brasses, qu'il était forcé à retourner pour ressaisir son domestique et pour le ramener avec lui, parce qu'il était si bon et si courageux, le brave homme, qu'il aurait ha-



sardé cent fois sa vie pour celle d'un paysan ! — Il y avait une heure que cela durait, et toutes les barques s'étaient avancées aussi près que possible du courant sans y entrer pour leur porter du secours. Alors on vit distinctement l'Albanais s'arracher des bras de son maître, et plonger dans le gouffre à dessein de mourir seul. Oh ! le noble Mario était bien capable de gagner le rivage, s'il l'avait voulu, mais il plongeait toujours après l'Albanais, qui s'obstinait à se renoyer toujours, en lui criant des choses qu'on n'entendait pas. Il le ramenait sur le fleuve, il redescendait avec lui, remontait et reparaissait encore, — et enfin on ne les vit plus ni l'un ni l'autre, et jamais leurs cadavres ne se sont retrouvés. On assure dans le pays que cela avait été prédit par le prophète de Ravenne, ou par un autre. »

Je laissai pendre ma tête sur mes genoux, et je ne parlai pas, je ne pensai pas.

Onorina me tira doucement par le pan de mon habit : « Voilà l'heure de la procession qui sonne. — Achetez, monsieur, achetez ma belle lazagne ; il n'y a pas de meilleure lazagne à Venise !...



— Es-tu encore là, petite, et ne t'ai-je pas payée? Va mettre ta robe de toile de Perse et tes rubans avant qu'on ait pris ta place.

— Alors, — dit-elle, — prenez votre lazagne, monseigneur; car, si je reparaissais devant ma belle-mère avec la corbeille et l'argent, elle supposerait, tant elle est méchante, que j'ai gagné ma journée à quelque œuvre de péché. »

Et pendant ce temps-là elle introduisait dans la longue poche de ma redingote de voyage un sac copieux de lazagne.

« Que veux-tu que je fasse de ta lazagne? — lui dis-je en riant malgré moi; — je n'en ai pas besoin.

— Et les pauvres, — répondit-elle, — et les affamés?... Madame sainte Honorine mourut à défaut d'un sac de lazagne! »

Cette idée me frappa : le tableau du Pordenone se représenta devant mes yeux comme je venais de le voir. J'éprouvai un invincible désir de le revoir encore je me levai. Onorina n'y était plus.

La première messe était assez avancée; je m'agenouillai au fond de la chapelle. Après quelques instants de recueillement, je promenai mes yeux sur les fidèles :

une poignée de pauvres gens du peuple qui venaient là implorer l'intercession de la sainte et les grâces de Dieu, avant de reprendre leurs labeurs quotidiens; dignes et pieuses familles de l'indigent qui travaille, qui croit, qui prie et qui aime, et auquel le royaume des cieux est assuré, selon mon cœur comme selon l'Évangile. Une seule femme, qui se confondait avec la foule par sa ferveur et son humilité, s'en distinguait par une sorte d'élégance d'ajustement : une cape de soie noire à petites dentelles d'argent. Elle passa devant moi quand l'office fut fini, en soulevant négligemment un coin de son voile, et s'arrêta vers la porte après avoir laissé tomber dans chaque tronc une aumône qu'elle cachait de la main.

« Honorine ? — dis-je à basse voix en m'approchant d'elle pour l'accompagner, comme l'autorise la politesse italienne.

— Honorine Fabricius, — répondit-elle gaiement quand nous fûmes arrivés au parvis ; — et, pour mieux me recommander au tendre et touchant intérêt que vous portez à toutes les dames, la fiancée de votre ami Joseph Solbioski. Je vous laisse à deviner les occupations qui le retiennent ce matin aux environs de Co-

droïpo ; mais il vous attend demain matin aux bateaux du Tagliamente, une heure avant le jour, et ce signe singulier qu'il m'a chargée de vous remettre ne vous permettra aucun doute, suivant lui, sur l'autorité de ma mission. Promettez donc, et ne me suivez pas ! »

Le signe, c'était le fragment de la bûchette mystique que Mario avait rompue à la *vendita* ; il était lié, comme la lettre de Diana, d'un petit ruban cramoisi, à la livrée de sa gondole.

Je protestai de mon exactitude par une inclination respectueuse, et Honorine disparut sans peine au milieu de la multitude qui couvrait l'escalier et qui encombrait les rues ; car la procession arrivait avec toutes ses magnificences pour venir prendre la châsse. Je cherchai autour des paniers de fleurs la petite Onorina. Elle y était déjà, et superbement vêtue de sa belle robe de toile de Perse à bouquets, et si préoccupée, l'heureuse fille, de sa parure et de sa beauté, que je ne fus pas étonné du tout qu'elle ne prît pas garde à moi ; elle avait bien d'autres pensées !...

Je n'étais pas encore arrivé, la nuit suivante, à l'endroit du rendez-vous, que je m'entendis nommer dans l'obscurité par

une voix connue. Je m'arrêtai aussitôt et j'embrassai Solbioski.

« Tu ne verras personne ce matin de la famille du docteur, — me dit-il ; — elle est partie hier pour Saint-Veit, sur la rive où nous allons aborder, et monsieur Fabricius doit seul nous rejoindre demain au château de notre malheureux ami Mario, dont tu ne peux ignorer la destinée. Il a cru devoir faire l'acquisition de ces ruines, dont le séjour serait, dit-on, trop sévère pour des femmes. N'impute donc pas notre séparation à quelques insultantes précautions de la jalousie, quoique tu m'aies donné lieu d'en concevoir un peu. Dans peu de jours, mon Honorine recevra de toi un baiser de frère, et la mobilité de ton cœur me promet que tu oublieras facilement un amour contracté sous le masque. »

J'allais me justifier. Il m'embrassa de nouveau en riant. « Écoute des explications plus essentielles, — reprit-il, — et commence par me pardonner de ne t'avoir pas ouvert toute mon âme dans nos entretiens. Livré par le malheur de ma destinée à ces idées qui ont failli perdre irréparablement la tienne, je te voyais avec plaisir t'en distraire et t'en éloigner pour

des études pleines de charme auxquelles tu es appelé par tous les souvenirs de ton éducation et par tous les penchants de ton caractère. Mon père apprit cependant de Mario que tu lui appartenais par un serment ; il l'apprit dans une occasion solennelle. C'était la veille du tragique accident qui a ravi à la liberté son épée d'Italie. Ce dernier malheur nous aurait détournés plus que jamais de t'entraîner avec nous dans nos travaux et dans nos dangers, si quelques mots échappés à Mario ne nous portaient à croire que la *Torre Maladetta* cache quelques secrets qui ne sont connus que de toi. Les signaux qu'il t'envoyait, ce bâton rompu, ce ruban, ces couleurs, tout cela est un mystère qui nous reste celé si tu ne nous le découvres, et qui compromettrait peut-être la vie d'une multitude de nos frères, si les recherches auxquelles nous allons nous livrer n'étaient éclairées que par le hasard. C'est ce qui a décidé monsieur Fabricius à prendre possession du vieux castel des Cinci, où tu ne resteras d'ailleurs qu'autant qu'il le faut pour nous diriger, dans le cas où tu ne répugnerais pas à me suivre.

— Te suivre en enfer, s'il le faut, —

répondis-je ; — mais ce mystère est impénétrable à ma pensée comme à la tienne. Mario l'a emporté dans le torrent. Il ne me reste, comme à toi, qu'à le deviner. — Auparavant je te dirai tout ce que je sais. »

Et je lui dis tout ce que je savais.

« J'ai entendu parler de cet événement, — dit Solbioski après un moment de réflexion. — Une femme enlevée ! On n'a jamais enlevé femme à Venise depuis dix ans, qu'on ne soit venu la chercher à la *Torre Maladetta*, mais toujours sans succès. Mario devait ce tribut à sa réputation romanesque, et, je pense, un peu fantastique. On y a recherché Diana, qui n'y était point, et on a profité de cette occasion pour visiter les recoins les plus cachés d'une retraite si justement suspecte à nos ennemis. Il n'y a pas deux opinions aujourd'hui sur cette déplorable histoire. La commémoration même des couleurs de Diana dans le dernier message de Mario ne prouve rien. Ce n'était qu'un appel de plus à ton souvenir. Mademoiselle de Marsan périt en effet le jour de son départ de Venise, après avoir écrit le billet que tu en as reçu à Trieste, et je suis persuadé que son père en avait acquis de

tristes preuves, puisqu'il lui a survécu si peu de jours.

— Son père aussi ! — m'écriai-je, — le père de Diana aussi ! monsieur de Marsan serait mort !

— Eh bien, que fais-tu donc ? — reprit Solbioski en passant son bras autour de mon corps. — Tout doit mourir autour de nous, et avant nous les vieillards, si nous ne dérobons au temps une généreuse mort. Retourne à Codroïpo, mon frère, ou viens avec moi à la *Torre Maladetta*, et crois que nous serons bien malheureux s'il lui reste ce soir un secret pour nous. Il en est peut-être quelques-uns qui intéressent le sort de nos amis et celui du genre humain. »

Je lui répondis en m'élançant sur le bateau ; car nous étions parvenus, en causant, jusqu'à la grève roulante et penchée que l'aube blanchissait déjà.

« Bon courage ! — cria le batelier. — La passe sera forte ce soir, et monseigneur Mario ne serait pas mort s'il s'y était pris, comme ces nobles seigneurs, avant l'heure où le soleil échauffe et fond les glaçons. Ah ! que c'est une saison dangereuse pour le pauvre voyageur ! Mais il s'en souciait bien, lui qui se serait col-

leté avec le démon, si le démon avait osé se trouver en face de lui sur la terre ! Aussi le démon n'avait garde. Il l'attendait au piège où il l'a pris pour le malheur des pauvres gens de la contrée. — Voyez, voyez, comme le courant donne déjà ! Ces gros bouillons sont d'un mauvais présage à la soirée. En avant, batelier, en avant ! »

Et il chanta. Les vagues commençaient en effet à se rouler autour de la rame en flocons écumants. Les nuages se débrouillaient de plus en plus, et, quand nous fûmes sortis du courant pour rentrer dans les eaux mortes, le soleil luisait déjà gaiement à leur surface, en les marbrant devant nous de larges losanges d'un vert foncé, encadrés de filets tremblants d'un jaune d'or. Quelques oiseaux de mer, qui remontent jusque-là au temps des grandes eaux, les rasaient de leurs ailes, et le lieu du débarquement se déployait triste, sévère, profond, sous la lumière horizontale qui gagnait graduellement le rivage. Solbioski, accablé de veilles, s'était assoupi contre moi, et j'étais seul à jouir de ce spectacle, quand un nouvel incident le changea.

La barque tourna subitement sur sa

proue sur un point que je n'avais pas encore remarqué. L'horizon y était fermé par un roc immence en forme de cube, que surmontait un donjon très élevé, mais dont le sommet ruineux s'inclinait comme la tête d'un géant blessé à mort. Les vastes murailles qui l'avaient appuyé autrefois, degradées par le temps, par la foudre et par le canon, ne se soudaient plus que par quelques pierres à ses épaules inégales, et s'étendaient de part et d'autre comme des bras fatigués qui allaient reposer leurs larges mains sur les angles de la montagne. Ce qui me frappa le plus, c'est qu'un balcon arrondi, seul vestige de sa plate-forme qui fût resté suspendu sur l'abîme, paraissait avoir été adapté à ce séjour de terreur dans des années de paix et de joie. J'en étais assez près alors pour distinguer tous ces détails, et pour comprendre que ces bâtiments et leur base devaient s'isoler du monde entier, à toutes les crues du Tagliamente. Nous débarquions alors, et nous n'avions pas plus de vingt toises à parcourir avant de gagner les degrés taillés dans le roc qui conduisaient au château. Le batelier reprit brusquement le large, après nous avoir quittés.

Le sol se composait d'énormes galets

roulés, ovales ou ronds, qui noircissent là depuis des siècles sous l'action alternative de l'air et des eaux, mais dont un grand nombre sont relevés de taches hideuses par des lichens couleur de sang. Le pied a peine à s'y affermir, car il n'y a point de route tracée, et la crainte des invasions quelquefois subites du Tagliamente dans ce long défilé entre la rivière et la montagne en éloigne moins les paysans riverains que d'anciennes et formidables superstitions. Le domestique de Solbioski, chargé de notre mince bagage, ne s'y engageait qu'avec une sorte de terreur. Puck ne m'y précédait pas à son ordinaire ; il m'y suivait en hurlant.

Le silence de Solbioski me fit penser qu'il n'était pas tout à fait dégagé de ce sommeil du matin qui venait de le ressaisir, à la suite, sans doute, de bien des jours de fatigue et d'émotions.

« Où allons-nous, mon ami? — dis-je en le prenant par le bras pour assurer mutuellement notre marche.

— Me le demandes-tu? — dit-il en tournant sur moi un regard abattu, car il n'avait pas tardé à partager mon impression. — Nous allons à la *Torre Maladetta*, et la *Torre Maladetta*, la voilà ! »



II

LA TORRE MALADETTA

Depuis l'acquisition que le docteur avait faite de la *Torre Maladetta*, elle était occupée par un de ses régisseurs que j'avais vu à Trieste, homme petit de taille et de capacité, fort claudicant de la jambe droite et du jugement, singulièrement exagéré en doctrines politiques, — c'est le propre des sots, — extraordinairement méticuleux en exécution, mais plus retors dans les affaires d'intérêt qu'on n'aurait pu l'attendre de son intelligence. Je n'aurai guère d'occasion d'en parler, et il suffira de savoir qu'il s'appelait Bartolotti.

A notre arrivée, M. Bartolotti n'était point au château. La peur l'en avait délogé depuis trois jours.

« La peur! signora Barbarina, — dit Solbioski à la vieille et inamovible concierge, en apprenant cette nouvelle de sa bouche, — la peur, dites-vous! Et quelle peur peut-on éprouver à la *Torre Maladetta*, si ce n'est celle d'être un jour écrasé dans sa chute? Mais elle dure depuis si longtemps, menaçant de tomber toujours, et tant de générations sont couchées à ses pieds, qu'il faut espérer qu'elle restera debout aussi longtemps que nous.

— Ce n'est pas tout à fait cela, — répondit la vieille après nous avoir fait asseoir dans le vaste parloir du rez-de-chaussée : — il y a bien d'autres choses à dire sur cette noble habitation à laquelle je suis accoutumée depuis l'enfance; car mes pères ont toujours vécu ici, et le premier y était venu de Rome avec le premier Cinci. Maintenant m'y voilà restée seule, décrépite et penchée comme la tour, et sans laisser personne qui prenne le soin de jeter un pauvre drap de mort sur mes os! Le Tagliamente nous recouvrira, la tour et moi, et tout sera fini. Que le ciel

fasse paix à ceux qui ont, comme nous, une bonne conscience! Mais je ne me rappelle plus ce que je vous disais tout à l'heure. Ah! j'ai bien vu des événements dans la *Torre Maladetta*, si ce n'est de ces derniers temps, que je suis devenue infirme et cassée, et qu'il me reste à peine la force de marcher du parloir à la porte, et de revenir de la porte au parloir, tant je suis accablée d'âge et d'ennuis. Depuis quelques années, je n'étais plus rien au château; l'Albanais de monseigneur entrait toujours le premier, me prenant brutalement les clefs, car il était impérieux et téméraire comme son maitre, et me soutenant de la main pour hâter ma marche, il me renfermait ici à double tour, en me criant de sa grosse voix: — « Bonne nuit, « Barbarina! les femmes de votre âge ne « sont plus bonnes qu'à dormir! » — Je vous demande, messeigneurs, si c'est ainsi qu'on traite une vieille domestique, née de pur sang romain, qui nous a veillé au berceau, et qui nous a porté si souvent dans ses bras jusque sur les créneaux pour voir les étoiles de plus près. C'était l'idée qui tourmentait le sommeil de monseigneur quand il était petit, et sa mère, la pauvre signora, déjà bien malade au lit,

me criait : — « Que faites-vous donc, Barbarina, que vous ne portez pas Mario sur « les créneaux pour voir les étoiles ! Voulez-vous le laisser mourir de sa crampe « et de sa colère ? » Alors je l'enveloppais de son drap, et je le recouvrais de ma cape ou du manteau de son père, et je montais, je montais jusqu'au donjon ; mais il y a plus de vingt ans qu'on n'y monte plus. Et c'était un contentement quand il voyait les étoiles ! Il ne parlait pas encore, mais il avait des cris pour les nommer toutes. Hélas ! ce n'est pas de la terre qu'il les voit aujourd'hui, mon malheureux enfant !

— Voilà qui est bien, Barbarina ; mais ceci s'éloigne un peu de notre sujet. Nous jugions d'abord, par le commencement de votre récit, que vous aviez eu à vous plaindre des procédés de Mario ?

— Me plaindre de monseigneur Mario ! O mon Dieu ! ai-je dit cela ? Ce n'est pas sa faute s'il était devenu triste et sauvage ! Mais il ne me disait plus ses chagrins comme du temps qu'il était tout jeune. Il n'avait de confiance que dans son Albanais. Quand je lui en faisais reproche, il s'arrêtait devant moi et croisait les bras en riant, et cela me faisait plaisir de le voir

rire. « Brava, brava, Barbarina ! Je n'agi-
« rai plus sans vous consulter ; mais c'est
« à condition que vous ne vous laisserez
« manquer de rien, que vous vivrez ici
« comme une châtelaine, et que vous
« vous coucherez de bonne heure. Quant
« à vous enfermer chez vous, c'est une
« précaution qui regarde votre sûreté et
« la mienne. » Et là-dessus il me baisait le front en riant encore, et il me prenait sous les deux bras pour m'asseoir dans mon fauteuil.

— Arrivons donc, Barbarina, au sujet de la peur de monsieur Bartolotti !...

— Eh bien ! — répondit Barbarina, — ne croyez-vous pas qu'il y ait de quoi, quand on n'en a pas l'habitude ? Vraiment, pour moi, je n'y prends plus garde ! Mais ces bruits sourds qu'on entend sous les voûtes, comme si on voulait les renverser ; mais ces cris plaintifs qui partent de tous les côtés des ruines, tantôt ici, tantôt là ; mais ces deux dames noires qui déploient, en signe de désolation, des écharpes rouges et blanches sur le balcon de l'ancienne plate-forme, avec des gémissements à fendre le cœur ! Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, le nom de la signora Lucrezia et de la signora Béatrice Cinci ?

— Oui, oui ; nous connaissons cette histoire; mais elles sont mortes depuis plus de deux siècles.

— Mortes en effet, et c'est pour cela qu'elles reviennent où ne pourraient venir des vivants ; car aucun être vivant ne parviendrait maintenant, ni du dedans ni du dehors, au balcon de la plate-forme, s'il n'avait les ailes d'un oiseau. Je les avais bien entendues deux fois déjà dans ma trop longue vie, quand Felippino Cinci, le grand-père de Mario, fut tué à coups de stylet sur la place Saint-Marc, et puis quand son père André eut la tête coupée par arrêt de justice, en face l'arsenal ; mais jamais leurs gémissements n'avaient été plus douloureux, à ce qu'on assure, que depuis la mort de mon très digne seigneur, le noble Mario, et cela est bien naturel, puisqu'il est le dernier de leur race. Enfin, Dieu soit loué d'avoir épuisé sa colère ! Ces pauvres âmes n'auront plus rien à pleurer !

— Il me suffit, — dis-je à Barbarina ; — nous savons, ma chère dame, tout ce que nous voulions savoir. Un de ces enfants qui nous ont guidés ira chercher monsieur Bartolotti au village voisin, où il s'est réfugié. Ton domestique, — ajoutai-je

en me retournant vers Solbioski, — prendra soin de nous préparer des lits, s'il est possible, dans la chambre que cette bonne femme lui indiquera, et de s'assurer aux environs de provisions suffisantes avant l'invasion totale du Tagliamente. Nous enfin, nous profiterons du jour, si tu m'en crois, pour tout parcourir et pour tout voir. Ou je me trompe étrangement, ou ceci en vaut la peine. »

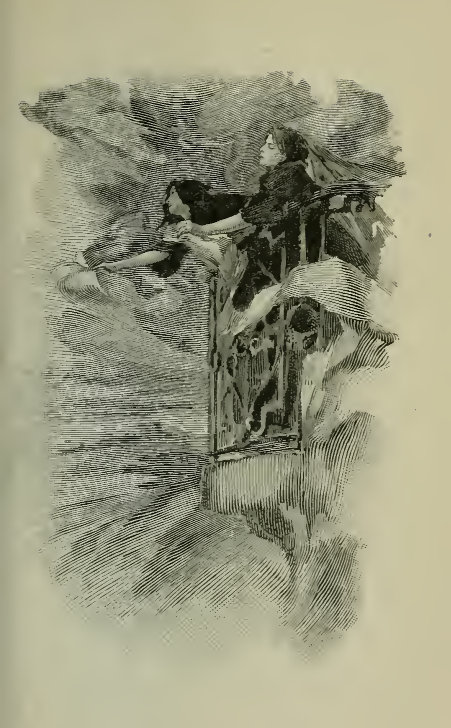
La distribution de l'intérieur ne nous offrit rien qui méritât d'être remarqué. De vieilles parois, de vieilles boiseries, des meubles caducs, des tapisseries en lambeaux, tout l'aspect délabré d'une vieille maison qui s'écroule faute de soins ou d'argent; pas un endroit où cacher un crime ou une bonne action! Puck, qui furetait avec plus d'habileté que moi, se coucha en bâillant.

Quand cette perquisition inutile fut terminée, nous redescendîmes sur le rocher.

« Maintenant fais le tour de cette enceinte, — dis-je à Solbioski, — pour reconnaitre les points les plus accessibles, car c'est de l'extérieur que doivent venir les auteurs mystérieux de ces épouvantes, si elles sont fondées sur quelque chose de

réel. Pendant ce temps-là, je visiterai soigneusement ces murailles, et je saurai s'il y a effectivement moyen d'y pénétrer. »

Leur approche était fort difficile à la base, à cause des nombreuses dégradations qu'elles avaient souffertes et des énormes amas de décombres qui s'y étaient accumulés; mais à l'endroit où leur déclivité ruineuse, augmentée de siècle en siècle, faisait pendre les deux pans latéraux vers le sol, on les gravissait presque aussi aisément qu'une échelle inégale et hasardeuse prolongée entre deux abimes. C'était un jeu pour mes habitudes de naturaliste, mon pied de montagnard, et mes yeux exercés à sonder les précipices les plus effrayants sans crainte de vertige. Ainsi je m'engageai dans cette route extraordinaire sans regarder derrière moi, et sans prendre garde au croulement, jusqu'au lieu d'où s'élevait le donjon, sur un entablement plus commode et mieux conservé que le reste. Je n'avais pas oublié que cette partie de la tour penchait beaucoup à la vue depuis le Tagliamente, et je profitai de cette inclinaison pour atteindre le sommet, en introduisant successivement mes mains et mes pieds dans tous les endroits où la



chute d'une pierre avait laissé un espace vide. Je fus bientôt debout sur le front chancelant de ce colosse que j'avais mesuré avec effroi le matin.

Le spectacle qu'on embrassait de cette hauteur était si large et si profond, que, malgré toute mon assurance, je sentis ma tête près de tourner. Je m'étais trouvé souvent sur des sommets plus élevés, mais solides au pied, et tout au plus perpendiculaires au regard. Celui-ci tremblait presque sous mon poids, et il surplombait d'une manière horrible la vallée du Tagliamente. Je m'assis sur un tas de pierres formé des débris du parapet, que le temps y avait amassés confusément, et je détournai les épais moellons un à un, dans l'intention d'affermir mes pas sur une surface plus unie. Quand j'en eus relevé un assez grand nombre à mes côtés, j'essayai de marcher pour découvrir de là dans tout son ensemble immense le tableau qui se développait devant moi. J'entendis résonner sous le fer de mes bottes une sorte de bruit métallique, et je me baissai avec empressement, afin de savoir d'où il pouvait provenir. J'écartai de la main quelques pierres qui m'embarrassaient encore : je me rassis pour continuer

à déblayer et pour dégager entièrement cette trappe dont je voyais déjà deux côtés. Il me semblait important de m'assurer si elle était retenue à l'intérieur, ou seulement arrêtée par sa propre pesanteur dans l'encadrement de dalles où l'ouverture qu'elle fermait avait été ménagée. Je comprenais cependant que l'inclinaison progressive de la tour, en la surchargeant d'un fardeau énorme sur le côté même où ses charnières devaient se fixer, en avait probablement rendu le jeu impossible ou très difficile, et le long temps depuis lequel son simple mécanisme était resté sans exercice, au moins selon toutes les apparences, avait nécessairement contribué aussi à la souder dans son champ. Je l'eus bientôt tout à fait découverte, mais je ne portais d'autre outil que le ciseau et le marteau du minéralogiste, qui ne quittaient jamais ma ceinture. J'introduisis mon ciseau dans la fente que je jugeai opposée aux ferrures, et je produisis sans trop d'efforts, à ma grande satisfaction, un déplacement de quelques lignes. Il n'en fallait pas davantage pour me convaincre que la trappe n'était fixée en dedans ni par gonds ni par verrous, et que ce moyen de nous introduire dans la tour

serait infaillible, s'il pouvait jamais nous devenir nécessaire. Ensuite je redescendis lentement, en assurant mes pieds avec précaution sur chacun des degrés accidentels de cette ruine, pour contempler d'espace en espace les modifications que le moindre changement apportait au tableau général, à mesure que je tournais le front du donjon ; suivant quelquefois du regard le long ruban du Tagliamente, qui bouillonnait toujours, bleu moiré de vagues blanches, rapide et sonore, mais encore éloigné des bases du rocher ; tantôt le reposant sur la tour brune, solitaire et carrée de Saint-Veit, sœur plébeienne de la noble tour de Saint-Marc ; tantôt l'égarant au loin sur les lagunes aux canaux d'un vert mat et vitreux, comme ceux dont dont les bimbelotiers ornent les paysages en relief qu'on donne aux enfants, à travers d'innombrables ilots tout rougissants de bourgeons printaniers.

Mon absence fut assez longue pour donner des inquiétudes, car Solbioski était revenu sur ses pas dans son voyage circulaire, en s'arrêtant à l'endroit où il lui devenait impossible de le continuer, et M. Bartolotti rentrait au château. Puck, qui avait retrouvé ma trace, gémis-

-ait lamentablement sur la dernière pierre des murailles inférieures, et regardait la tour en pleurant.

J'arrivai. J'échangeai rapidement quelques détails avec Solbioski. La découverte de la trappe du donjon le préoccupa sérieusement. Nous convînmes d'envoyer son domestique en observation sur le seul point pénétrable qu'il eût remarqué, pour nous mettre à l'abri d'une incursion inattendue, et nous nous rendîmes dans la salle commune au banquet fort modeste que nous avions fait préparer. La nuit commençait à tomber, mais la lune était superbe.

M. Bartolotti paraissait si inquiet, si gêné, si péniblement attentif sur la chaise longue où nous l'avions placé par honneur, que le commencement du repas se ressentit malgré nous de sa tristesse. Au bout de quelque temps, cependant, nous nous regardâmes, Solbioski et moi, comme pour nous demander si nous sympathisions aux dispositions mélancoliques de son esprit, et nous partîmes d'un éclat de rire. Cette boutade nous détourna des idées noires qu'inspirait assez naturellement ce triste séjour, et auxquelles semblait se conformer l'appareil d'une salle

incommensurable où nos trois lits étaient disposés de distance en distance comme des couches funèbres, imparfaitement éclairés par les deux minces flambeaux de la table où nous étions assis. Toutefois notre conversation retomba d'elle-même, comme c'est l'usage, sur les idées que nous avions le plus à cœur d'éviter, mais en se soutenant sur ce ton badin qui est la bravoure des esprits forts.

Solbioski se leva enfin, et me tendant son verre avec solennité pour le choquer contre le mien : « Je bois, — dit-il, — « à l'éternel repos de la famille des Cinci, « et de tous les morts qui ont jamais ha- « bité ces redoutables murailles ! Que le « ciel s'ouvre un jour à leurs mânes tra- « giques, et qu'en attendant la terre des « tombeaux leur soit légère ! »

J'allais répondre à sa provocation, car c'était le moment de nous coucher, et les fatigues de la journée nous en faisaient sentir le besoin, quand un choc violent ébranla les voûtes sous nos pieds. Nous restâmes un moment sans parler.

« Ce n'est rien, — reprit Solbioski ; — le Tagliamente monte sans doute, et vient frapper les fondements de la tour par une voie souterraine qu'il s'est faite.

— Cela est probable, » répondis-je en me dirigeant du côté de la fenêtre ; mais il était visible que le Tagliamente n'avait pas pris le moindre accroissement. Je le vis blanchir à la même distance qu'auparavant contre les mêmes rochers.

Pendant ce temps-là, le même bruit s'était renouvelé plusieurs fois, suivi de gémissements semblables à la plainte d'un agonisant. Puck, en arrêt, l'œil en feu, les oreilles dressées, l'accompagnait à chaque reprise d'aboiements douloureux. M. Bartolotti, pâle comme un spectre, se choquait les dents d'épouvante.

« Il y a certainement ici, et non loin de nous, — repris-je alors, — quelque chose d'extraordinaire qu'il nous importe de connaître. Cette pièce est de toutes parts enceinte par les murailles, mais sur quoi repose-t-elle ? Si je ne me trompe, le bruit vient d'en bas. »

Au même instant, je soulevai le vieux tapis qui couvrait le sol, et je ne découvris sur les quatre coins qu'un enduit de pouzzolane fermement cimenté, dont j'eus peine à faire voler quelques éclats en le frappant de mon ciseau à coups de marteau redoublés. Je le pénétrai enfin dans

toute son épaisseur, et je ne m'arrêtai qu'au roc nu.

« Le rocher! — m'écriai-je, — le rocher! Plus rien que le rocher! Oh! ce mystère est horrible! »

Solbioski se rapprocha de moi, me saisit fortement les bras et m'entraîna dans l'embrasure de la croisée.

« Ce mystère, — dit-il, — l'humanité nous fait un devoir de l'approfondir; mais nous n'en trouverons l'explication que dans la tour. J'ai remarqué ici tout ce qui peut nous être utile pour tirer parti de la découverte que tu as faite ce matin, et je t'attends à minuit pour cette expédition, au pied des ruines par lesquelles tu es parvenu au donjon. Songe seulement que nous ne pourrions mettre cet homme faible dans le secret de notre entreprise sans achever de le briser de terreur, et qu'il conviendrait mieux de le rassurer par une insouciance affectée!

« Nous sommes bien fous, — continua-il en venant se remettre à table, — de nous laisser émouvoir par de fausses apparences qui s'éclaircissent assez d'elles-mêmes. Le docteur Fabricius, qui fréquente depuis longtemps ce château, et qui en connaît les détours les plus ca-

chés, a jugé à propos d'exercer notre résolution par une épreuve d'un genre nouveau, comme c'est l'usage dans le *Tungend-Bund;* parce qu'il nous réserve probablement pour cette nuit les honneurs de la haute initiation à laquelle aucun de nous trois n'est encore parvenu, si monsieur Bartolotti n'est toutefois de la confidence; je serai assez porté à le croire un des acteurs essentiels de cette scène, au talent parfait avec lequel il vient de jouer les émotions de la peur, si difficile à contrefaire pour un brave tel que lui. Heureusement, des cœurs comme les nôtres ne se laissent pas vaincre à des prestiges de roman, et nous portons défi, de ce verre de Sebenico préparé pour un toast, à tous les périls qui peuvent alarmer une âme d'homme. »

Bartolotti, flatté et fier d'être flatté, comme le sont ordinairement les gens de peu de cœur et de peu d'esprit, avait repris en effet assez d'assurance pour présenter son verre sans trembler au flacon de Solbioski, et pour le laisser arroser d'un rouge-bord horizontal dont il ne tomba pas une goutte.

J'avouerai que l'hypothèse rencontrée si à propos par Solbioski n'était pas dé-

pourvue pour moi de toute vraisemblance, et qu'elle me faisait comprendre assez distinctement l'absence extraordinaire du docteur, au moment où la crue du Tagliamente pouvait rendre la *Torre Maladetta* inaccessible pendant plusieurs jours. Nous arrivâmes donc à rivaliser de bravades, comme si tous les synodes et toutes les *vendite* de l'Allemagne et de l'Italie nous avaient entendus, au point de couvrir tous les bruits qui se seraient élevés sous nos pieds, et nous nous jetâmes au lit plus ou moins tranquilles, mais avec cette différence que Solbioski et moi, qui ne destinions pas cette nuit au sommeil, nous ne quittâmes point nos vêtements.

Quand le silence se fut rétabli, j'écoutai plus attentivement que je n'avais encore fait. Le choc retentissant avait cessé de se faire entendre ; mais je saisissais de temps à autre une plainte lamentable comme le glas d'une cloche éloignée, et Puck, à demi endormi, traînait sur ce murmure le murmure douloureux d'un chien qui rêve.

Solbioski sortit enfin le premier, ainsi que nous en étions convenus, pour se munir du levier et des autres instruments qu'il jugeait nécessaires à notre investiga-

tion nocturne. Peu de temps après, je me glissai au dehors en retirant doucement la porte sur moi, pour que Puck ne se hasardât pas à me suivre dans une route interdite à son courage et à sa fidélité. Je gagnai la pente des murailles et je n'attendis qu'un moment. Joseph me rejoignit avec tout l'équipage nécessaire à de pareilles aventures, contenu dans un sac de chasseur. Nos ceintures étaient garnies chacune de deux pistolets, et la mienne d'un bon poignard, outre le ciseau et le marteau accoutumés. Je marchai devant, la lanterne sourde au poing. Joseph, moins aguerri à de tels chemins, s'appuyait derrière moi sur la forte barre de fer qui devait nous servir à soulever la trappe. L'accès du donjon, qui était, en apparence, la partie la plus périlleuse de notre voyage, offrait cependant peu de difficultés sous la lumière pleine et pure de cette nuit resplendissante.

Après quelques efforts, notre marche, enhardie par les premiers obstacles, se ralentit un peu. J'entendais moins distinctement les pas de Joseph à la suite des miens. Je me retournai et je vis qu'il reprenait haleine. J'ai dit que nous étions déjà fatigués par les courses du matin. Je

l'encourageai de la voix : il monta ; mais je m'arrêtai bientôt à mon tour. Nous ne gagnions pas trois ou quatre toises sur la hauteur, que l'espace ne s'approfondit en apparence, à droite et à gauche, dans une proportion qui n'avait plus de rapport avec nos progrès réels. Je n'étais pas accoutumé au vague de ces clartés de la nuit qui dérangent tous les calculs de la vue en changeant la forme, la couleur et la distance des objets de comparaison. Les fossés n'avaient plus de fond, et la tour dressée sur nos têtes n'avait plus de sommet. Les moindres renfoncements étaient redoutables à voir, les moindres inégalités périlleuses, et les débris que nous laissions çà et là derrière nous avaient l'air de se dresser à notre poursuite comme des têtes menaçantes. A mesure que l'horizon devenait plus large et plus clair, le penchant que nous gravissions semblait devenir plus sombre et plus étroit ; la région inférieure que nous venions de quitter, inondé du jour lunaire, paraissait infinie et vide comme le ciel ; et la voix furieuse du Tagliamente, toujours croissant, qui mordait ses rivages en criant, parvenait seule à nos oreilles de tous les bruits de la terre. C'était affreux comme une vision.

Nous fûmes heureux, je l'avouerai, de nous asseoir sur le petit ressaut du donjon, quoiqu'il n'eût pas plus de saillie qu'il n'en fallait pour nous appuyer commodément contre la tour, à cent cinquante pieds au-dessus du sol. Il était temps; la dernière pierre sur laquelle Joseph eût posé son pied s'ébranla, roula, en entraîna cent autres dans sa chute. Elles arrivèrent en bas avec un fracas de tonnerre.

« Voilà notre chemin détruit, — me dit-il en se pressant soudainement contre moi.

— Le voilà renouvelé, — repris-je, — et beaucoup plus aisé à parcourir au retour. Tu sais mieux que moi, mon frère, que toutes les constructions coniques ou pyramidales qui s'éboulent sous l'action du temps ou les efforts de l'homme ne font qu'étendre leur pente et qu'élargir leur base. Ce sont des accidents pareils qui nous ont permis de monter jusqu'ici.

— Tu as raison, — répondit Solbioski ; — mais la tour, cette horrible tour, comprends-tu un moyen de t'y élever ? »

J'étais à vingt pieds au-dessus de lui avant de lui avoir répondu, et il me suivait alternativement, de vide en vide ou

de degré en degré, selon que la tour présentait des intervalles ou des reliefs à la clarté de ma lanterne tournée sur la muraille, en glissant ses mains dans tous les endroits que mes pieds abandonnaient, ou en les appuyant sur toutes les saillies où ils s'étaient reposés. Parvenu près du sommet, je le débarrassai de son levier et du reste de ses ferrements, et je les jetai dans l'intérieur du donjon, où il arriva presque ausitôt que moi, quoiqu'il ne se fut pas exercé comme moi le matin aux difficultés de cette ascension extravagante.

La retraite n'était peut-être pas aisée, mais nous n'y pensâmes guère. Nous étions au-dessus de la *Torre Maladetta*, et nous nous embrassâmes en riant sur ce donjon, où il est permis de croire que personne n'avait jamais ri. Nous nous trouvions si bien au milieu de cet air élastique et frais qui jouait dans nos cheveux ! Il faisait si beau ! la nuit était si douce ! le serein si suave et si caressant ! et lui, mon Joseph, il ouvrait son cœur à un si bel avenir ! Ce fut une courte mais délicieuse causerie entre la terre et le firmament, comme celle de deux enfants du ciel, j'osai le penser, qui se seraient posés en volant sur la *Torre Maladetta*.

« Pardonne, — dit-il, — si je t'ai affligé de ma joie; Honorine est là, — continua-t-il en me montrant Saint-Veit, dont la tour se dessinait à l'horizon sous nos pieds, comme une frêle colonne de basalte noire, — et j'oubliais que si Diana était restée au nombre des vivants, elle ne t'appartiendrait pas.

— Viens, — lui répondis-je en l'embrassant encore. — et laissons-là mes faiblesses et mes douleurs. Quelqu'un souffre dans cette tour. »

Nous introduisimes facilement le levier sous la trappe à l'aide de mon ciseau. Bientôt, et qui pourrait exprimer notre joie? nous entendîmes les charnières gémir sur leur axe rouillé. La lourde porte se souleva et s'appuya presque verticalement contre les pierres dont je l'avais débarrassée dans mon premier voyage au donjon. Ma lanterne, plongée dans la crypte, au moyen d'une ficelle à laquelle je me hâtai de la suspendre, s'arrêta sur un terrain solide, à six pieds de profondeur.

Je descendis; je promenai la lumière sur tous les points, sous tous les côtés rentrants de l'entablement, et je finis par me trouver placé au-dessus d'un escalier

en hélice, beaucoup moins dégradé que l'extérieur.

« Attends, attends, — criai-je à Solbioski, — nous arriverons, ou je me trompe étrangement, à connaître ce que nous avons tant intérêt à savoir. »

Il aurait inutilement tenté de me suivre, car je dus disparaître en achevant de parler. La tige de la velute était si serrée dans son tambour, qu'on ne découvrait nulle part plus de deux degrés à la fois de sa profonde spirale, et qu'à force de tourner sur elle je sentis mon cœur défaillir et mes yeux se troubler. Je me laissai tomber, étourdi à demi, sur le dernier pas, à une espèce de parvis, qui surmontait un escalier plus large et parfaitement direct, où trois hommes auraient pu passer de front. Je fus frappé alors, en le suivant de l'œil jusqu'en bas, d'une lueur inattendue, que je regardai d'abord comme un reste d'éblouissement. Un peu remis, je fis passer ma lanterne derrière la longue colonne de la vis, et je regardai de nouveau. Ce n'était plus une illusion; c'était le ciel, le ciel avec le bleu velouté de la lune, si magnifique et si doux au milieu des ténèbres de cet affreux édifice!

« La lune et le ciel, — dis-je en re-

montant avec empressement, — la lune et le ciel ! une issue ! une issue ! la tour est ouverte !

— Une issue ! — répondit Joseph ; — oh ! pourrions-nous sortir d'ici sans redescendre ces murailles ! »

Au même instant il s'élança ; mais il était à peine à mes côtés, que la trappe de fer retomba sur nous, en ébranlant de l'épouvantable commotion de sa chute la ruine chancelante du donjon, qui en retentit dans toute sa hauteur.

« Qu'ai-je fait ! — dit-il. — nous voilà prisonniers, et pour jamais, dans la *Torre Maladetta ;* car tous les instruments qui pouvaient servir à notre salut, je les ai laissés en dehors !

— Mais ne t'ai-je pas annoncé, Joseph, que j'avais trouvé une issue, une issue facile et sûre que tu n'as pas remarquée ce matin ?

— J'ai vu, — reprit Solbioski d'un ton soucieux, — tout ce que l'homme peut découvrir de l'extérieur de cette tour, et si elle a quelque entrée ruineuse et inaccessible sur les rives du Tagliamente, oses-tu espérer que le Tagliamente ne soit pas débordé ?

— Viens, viens, — m'écriai-je en l'en-

trainant, — et ne t'abandonne pas à des inquiétudes inutiles ; en quelques moments nous serons sortis. Vois plutôt, regarde, regarde...

— Ah ! — dit Solbioski, — c'est le ciel ! c'est le côté de Saint-Veit ! et la plage était haute encore ! »

Nous descendimes une douzaine de degrés du nouvel escalier en nous tenant embrassés, en haletant d'espérance, car il n'y avait plus de crainte. Je voulais arriver plus vite encore ; je courais.

« Arrête ! — cria Joseph, et il me saisit de toute sa force ; — ne vois-tu pas, malheureux, que l'escalier est rompu ? »

Nous nous assimes alors. Je laissai filer avec précaution deux brasses de la ficelle qui soutenait ma lanterne,

« Bon, bon, — repartis-je, — rompu ! dis plutôt interrompu à dessein, car le mur de revêtement qui a remplacé les degrés parait d'une construction bien plus nouvelle que le reste du bâtiment. Mario s'en est sans doute avisé pour empêcher les communications du dehors avec l'intérieur de son château. C'est au reste une sotte précaution, car un enfant descendrait d'ici sans danger, et tu vois que les degrés ne cessent pas de se prolonger au-

delà de ce court intervalle. Ils descendent jusqu'à cette porte de lumière qui nous rend à la liberté

— Un enfant descendrait d'ici, — répondit Solbioski, — mais le mur est neuf, comme tu le disais tout à l'heure, et un homme n'y monterait pas. — Reviens, Maxime, reviens. Quatre bras vigoureux peuvent soulever cette trappe... nous ne l'avons pas essayé. Demain nous nous ferons suivre de Frédéric, que j'ai mal à propos éloigné, et qui est entreprenant et robuste. Nous nous assurerons mieux de nos précautions et de nos ressources ; nous indiquerons notre itinéraire à quelques voisins courageux que nous attirerons au château à force d'argent, si le débordement ne nous en a pas encore séparés, et nous n'exposerons pas notre vie à des périls sans remède, et peut-être sans utilité. »

Nous n'avions calculé ni l'un ni l'autre l'effet d'une action produite par les quatre bras vigoureux dont parlait Solbioski, à une toise de notre point d'appui commun. La trappe s'ébranlait sous nos efforts, mais il aurait fallu d'autres bras au bout des nôtres pour la soulever et pour la replacer d'aplomb auprès des pierres contre lesquelles nous l'avions d'abord appuyée.

Mon ciseau ne nous prêtait qu'un secours de peu de valeur, et nous n'avions pas tenté deux ou trois essais que, brisé près du manche, il tomba inutile à nos pieds. Je me gardai bien de hasarder à cette entreprise impuissante la pointe de mon poignard ; elle pouvait nous servir à quelque chose.

Nous redescendimes sans nous parler, et nous étions un moment après au bas de la muraille qui coupait si brusquement l'escalier. Je m'assurai qu'il serait impossible d'atteindre des mains à cette hauteur, si nous étions forcés à revenir ; mais la lune brillait toujours, et sa lumière, plus vive encore et plus étendue à mesure qu'elle approchait de son coucher, inondait tous les bas degrés au point qu'on les aurait comptés facilement. L'espace extérieur était sans bornes.

Il y avait là une vingtaine de pas que nous descendimes avec une insouciance presque joyeuse ; mais là aussi la route était fermée, et la hauteur de la coupure aurait été effrayante, si le poids des constructions supérieures ne lui eût donné un peu de penchant.

« Presque rien, mon ami, presque rien, je te le jure ! quinze ou dix-huit pieds

tout au plus, et nous allons être libres! et nous n'avons plus d'autre moyen de sortir vivants de la *Torre Maladetta;* car le retour est impossible. Vois le ciel! vois le jour qui va naitre! On n'entend pas même d'ici le bruit du Tagliamente, et c'est le côté de Saint-Veit! »

Je lui disais cela du pied de la muraille. Il tomba près de moi et courut à la lumière.

« O mon Dieu! — s'écria-t-il, — perdus, perdus à jamais! Ceci n'est pas une issue, ou c'est l'issue de la vie à la mort! c'est le balcon de la plate-forme détruite, ce balcon où apparaissaient Lucrèce et Béatrice, et dont Barbarina nous disait ce matin ou hier que nul être vivant ne peut y parvenir s'il n'a des ailes!... Et il faudrait, en effet, des ailes pour remonter cette tour ou pour en descendre! Maxime, nous sommes perdus! »

Je m'avançai, je me penchai sur le balcon; son élévation était immense, parce qu'elle dominait à pic sur le côté le plus profond de la grève. Pour comble de malheur, le Tagliamente ne s'était pas arrêté dans sa crue; il montait, montait toujours. Je m'assis sur les dalles et reposai ma tête dans mes mains.

Après un moment de réflexion, je revins à moi ; car si je cède au découragement avec facilité, je ne tarde pas non plus à trouver de bonnes raisons pour reprendre confiance dans ma destinée. Solbioski n'était pas sorti de son abattement.

« Notre position est fâcheuse, — repris-je ; — elle est périlleuse, si tu veux ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit désespérée.

— Et qui pourrait nous en tirer, malheureux que nous sommes ! As-tu des ailes ?

— Calme-toi, et ne me refuse pas un moment d'attention. Notre disparition presque fantastique de la salle où nous étions couchés portera sans doute au dernier degré les épouvantes de Bartolotti ; mais l'imagination de cet homme n'est pas de celles qui accordent un grand empire au merveilleux. J'ai observé que la nature de ses craintes était plus positive, et je suis sûr qu'il attribuera une cause naturelle à notre absence. Il n'agira pas, à la vérité, je n'y compte pas plus que toi, mais il parlera. Les portes ne tarderont pas à s'ouvrir, car le jour va se lever, et l'on ne sortira du château que pour venir à notre recherche. Puck m'a suivi hier,

le pauvre animal, autant qu'il a pu me suivre, jusque vers la base du donjon; il indiquera le chemin que nous avons tenu, et qu'un éboulement récent fera aisément reconnaître; car plus d'une de ses pierres noires et moussues, qui ont croulé sous nos pas présentera au soleil alors une de ses faces qui n'en avait jamais été frappée. Monsieur Fabricius sera probablement arrivé; il a un vif intérêt à nous rejoindre, et les progrès du torrent qui s'augmentent à vue d'œil le décideront sans doute à partir de bonne heure de Saint-Veit, avant d'être séparé de nous pour plusieurs jours. Tu connais son activité, sa résolution et son courage. D'autre part, le bon Frédéric, que tu avais placé en observation au-delà des parties basses que les eaux menacent d'envahir, n'attendra pas leur interruption pour nous rejoindre; il l'aura calculée avec sa pénétration ordinaire, et il ne sera pas resté en sentinelle perdue à un poste qui n'a plus besoin d'être gardé quand la *Torre Maladetta* va être enfermée par l'inondation. Il arrivera au sommet du donjon tout aussi aisément que nous; les degrés y sont marqués si visiblement, que je les ai retrouvés de nuit. La découverte de notre levier, de rotre sac et de nos

instruments abandonnés près d'une trappe mobile, achèvera de le diriger. Il ne lui manquera, pour nous délivrer d'ici, à lui tout seul, que deux ou trois brasses de corde qu'il se procurera sans peine au château, et nous reverrons à midi, de la grande salle de compagnie, le soleil qui commence à gravir l'horizon, car notre trajet a été plus long que je ne l'avais pensé. Rassure-toi donc, mon ami, et ne crains pas que la Providence nous abandonne.

— Ainsi tu comptes donc, — reprit Solbioski en hochant la tête, — sur l'arrivée de monsieur Fabricius, parce que le Tagliamente n'est pas débordé, et sur l'arrivée de Frédéric, parce que le Tagliamente déborde! »

Je sentis la portée de cette objection.

« Je compte, Joseph, sur l'une, ou sur l'autre.

« Et puis, — dis-je en reprenant brusquement ma lanterne, — rien ne prouve jusqu'ici que ce reste d'esplanade ne communique pas à quelque chose. — Ce n'était pas du haut de la tour qu'on amenait les dames à ce balcon merveilleux que l'art d'un architecte du moyen âge avait ouvert pour le plaisir des yeux, en face

d'une des plus belles pages de la nature pittoresque. Je garantis qu'avec un peu d'attention... — Et tiens plutôt, cette embrasure est étroite comme une meurtrière, mais elle est ouverte et praticable. »

Ouverte, en effet, pour le passage d'un homme de profil, et si étroite dans sa longueur, que je sentis mon cœur battre violemment à la pensée que le moindre tassement des ruines pouvait nous fermer à jamais l'entrée de ce trou, pendant que nous en cherchions la sortie. Nous y avions déjà fait plus de cinquante pas, quand tout à coup les pavés solitaires qui composaient un à un toute sa largeur descendirent en pente glissante et rapide, où j'avais peine à affermir mes pieds. La lanterne étendue du bras droit, je fixais un regard inquiet et oblique sur le court espace qu'elle éclairait à mon côté. Je m'arrêtai brusquement à une ouverture cylindrique où se terminait cette voie mystérieuse avec ses murailles latérales, qui achevaient de se refermer derrière dans un angle impénétrable. C'était une hélice du même genre que celle que nous avions parcourue, mais qui n'était propre qu'à recevoir le corps d'un homme. Il n'y avait pas lieu d'hésiter, et j'y engageai un

de mes pieds avec précaution ; il se fixa sur un degré solide, et nous nous plongeâmes dans cet abime en frémissant de rencontrer un obstacle, car le mouvement de retour aurait été difficile à exécuter.

Nous parvinmes enfin à une vaste salle assez régulièrement bâtie, dont nous nous empressâmes de toucher les parois. Les parties inférieures étaient prises dans le roc vif. Nous étions, à n'en pas douter, dans les souterrains du château, et à peu de toises, suivant nos conjectures, au-dessous des constructions habitables.

Cette pièce, d'un aspect imposant et sombre, n'offrait de remarquable d'ailleurs qu'un puits creusé dans son centre, et qui avait dû coûter d'incroyables travaux pour être prolongé jusqu'au niveau des eaux de la plaine. Un seau vide, mais humide encore, était appuyé sur le rebord ; la corde qui le soutenait à sa poulie n'était pas entièrement desséchée à l'endroit où elle se renouait à son anse de fer.

« Quelle preuve te faut-il de plus, — dis-je à Solbioski, — que ce lieu est habité ?

— Je n'en doutais pas à mon départ, — répondit-il tristement ; — mais ce n'est pas sans inquiétude que je m'attends à rencontrer ses habitants. »

Pendant que nous disions cela, j'avais détourné une vieille portière de drap noir, qui était suspendue à la muraille au moyen d'une tringle appuyée sur des crampons; elle fermait une salle plus spacieuse encore que celle par laquelle nous avions pénétré dans ces horribles cachots.

Là tout annonçait, en effet, la demeure d'une famille... ou le repaire d'une bande qui le négligeait depuis longtemps. Ses quatre côtés étaient garnis de fauteuils à l'antique d'une grande proportion; une cheminée assez difforme, dont le canal paraissait aboutir au-dessus des grèves du Tagliamente, à la base des murailles, était surmontée d'une glace de Venise, dont le reflet m'effraya, tant l'aspect de l'homme est redoutable pour l'homme isolé qui manque de l'appui des institutions et de la société. Une découverte plus rassurante pour moi fut celle des doubles girandoles de bronze qui garnissaient les deux montants, et qui étaient encore chargées de bougies intactes, mais noircies par l'humidité et par le temps. Cet appareil, si extraordinaire dans un tel endroit, me remplit d'une joie d'enfant qui s'augmenta de beaucoup lorsque j'eus regardé la lanterne sourde. Elle n'avait

qu'un moment à luire, et tant de troubles différents que nous venions d'éprouver nous avaient fait oublier le plus sérieux de nos dangers. Nos torches et nos briquets étaient restés dans le sac abandonné sur le donjon. La mèche, penchée sur un enduit de cire qui s'était amassé autour de la bobèche, ne jetait plus que de petites aigrettes blanches et bleues, qui dansaient sur elle comme si elles allaient la quitter, et ne la ressaisissaient que par une sorte de fantaisie. Je m'emparai de deux bougies, et avec quel soin je fis rouler sur sa brochette la vitre de cristal bombée qui célait notre trésor, pour que l'agitation de l'air n'achevât pas de nous le ravir! Avec quelle tremblante anxiété je rapprochai le coton de ce faible reste de flamme près de s'évanouir! Avec quelle volupté je le vis s'incendier d'une large lumière, et la communiquer de bougie en bougie! car j'allumai tout pour m'assurer que le jour au moins ne nous manquerait pas. Tout brillait, tout resplendissait autour de moi; mais les coins de la salle, où la clarté ne se faisait de moins en moins sentir que pour s'éteindre tout à fait dans les ténèbres, en paraissaient encore plus obscurs et plus formi-

dables. J'y plongeais la vue avec horreur, quand un cri déchirant partit derrière moi. Je me retournai et Solbioski tomba le front sur ma poitrine, en liant ses mains tremblantes à mon cou.

« Là, là. — me dit-il en me montrant du doigt tourné derrière lui la partie de la salle qui nous était opposée, — c'est là !

— Eh ! quoi encore, mon ami?... Tu ne m'as pas même dit ce que tu crois avoir vu.

— Un cadavre ! un cadavre ! le corps d'une femme assassinée ! »

Je pris une des lumières. — C'était un cadavre en effet, une femme en robe noire, étendue sur une couche basse, et dont les bras traînaient sur la pierre. Je les relevai, je la replaçai dans son lit sanglant, sans remarquer cependant sur elle d'autres blessures que celles de ses poings mutilés, qu'on aurait crus broyés à demi sous les dents d'une bête féroce. J'exprimai cette conjecture tout haut.

« Vois, Maxime, vois, — reprit Solbioski en déployant un des rideaux blancs qui tombaient sur elle, et en m'y montrant l'empreinte de cinq doigts teints de sang... — les bêtes féroces de la *Terre Maladetta* ont des mains !

— Joseph, — lui dis-je avec autant de calme que pouvait m'en permettre cette scène de terreur, et pardonnez-moi si j'en suis forcé d'en prolonger encore les angoisses, — Joseph, ce n'est point ici l'infortunée créature dont nous avons entendu les cris hier au soir, il n'y a guère plus de douze heures : tout l'aspect du cadavre annonce que la vie n'en est pas retirée depuis moins de trois jours. Il y avait d'ailleurs deux dames noire sur la plate-forme, et il n'y en a qu'une là. Selon toute apparence, nous avons une victime à sauver.

— Mais en quel endroit te promets-tu de la découvrir, puisque tout est parcouru ?

— Tout jusqu'ici. — Elle est derrière cette autre portière qui avoisine la cheminée, et que j'ai remarquée en éclairant cette pièce. »

Nous armâmes nos pistolets, nous détournâmes la portière; nous entrâmes dans une troisième salle.

Celle-ci différait beaucoup des précédentes par sa décoration. Le roc à hauteur d'appui et la muraille qui le surmontait y avaient été revêtus avec soin d'un stuc frais et brillant encore, dont

l'application ne pouvait être antérieure aux plus belles années de la jeunesse de Mario. D'espace en espace, de longs pans d'étoffes veloutées ou papiers peints variaient à la manière vénitienne la monotonie du fond. Cinq ou six petits tableaux de bons maitres, placés entre des porte-flambeaux en bronze agréablement ciselés, relevaient encore l'apparence de ce triste séjour, qu'on avait du moins cherché à rendre aimable. Quelques instruments de musique à l'usage des femmes et un complet mobilier de toilette, chargé de livres d'imagination et de poésie épars au milieu des rubans, des dentelles et des parfums, indiquaient assez sa destination. L'alcôve était garnie d'un lit élégant qu'on avait négligé de refaire, et dont le froissement annonçait qu'il devait avoir été récemment occupé.

La cheminée était large et haute, suivant l'usage ancien, mais travaillée avec art et assez richement ornée. Le pendule de l'horloge et l'aiguille du cadran étaient immobiles. Déjà, depuis quelques jours sans doute, on avait oublié, dans ce lieu de douleur, de mesurer le temps. Les quatre candélabres qui garnissaient les deux extrémités de la tablette ne portaient

point de lumières, mais, dans la moitié, les bougies avaient fini de mourir; dans l'autre, elles n'avaient pas été allumées. Cette précaution m'avertit de la nécessité de ménager celles qui restaient à ce souterrain, dans lequel nul rayon de jour ne pouvait jamais pénétrer, et où la nuit absolue devait être horrible. J'allumai deux bougies des candélabres, j'en conservai une dans ma main, et je me hâtai d'éteindre toutes celles que j'avais imprudemment enflammées en traversant la chambre de la morte. Je revins ensuite prendre part aux explorations inquiètes de Solbioski, dont aucune circonstance rassurante n'avait détourné les funestes pressentiments. Il était plongé en silence dans un fauteuil au coin du foyer, où les débris de quelques tisons, depuis longtemps refroidis peut-être, avaient noirci dans les cendres.

« Il n'y a plus rien, — me dit-il, — plus rien que le cabinet exhaussé où l'on parvient par ces degrés, et que j'ai visité d'un coup d'œil. C'est là probablement que cette malheureuse prisonnière rangeait ses provisions; mais elles sont si complètement épuisées, qu'il ne reste pas une indication qui puisse faire connaître

l'endroit où elle déposait son pain. Le bûcher seul est garni.

— Le bûcher, — répondis-je en courant à l'escalier. — Eh bien, du feu! du feu! Le froid, la fatigue, le sommeil, ont tellement abattu mes sens, que je ne saurais, sans un moment de repos, retrouver ma présence d'esprit et ma fermeté. Du feu, Joseph, un grand feu, et nous rêverons quelque moyen de salut, car la nuit m'a toujours porté conseil! »

J'avais déjà passé dans ses mains je ne sais combien de tronçons d'un pin résineux qui ne demandait qu'à pétiller, quand, en soulevant brusquement une bûche de plus, je frappai de son extrémité, par mégarde, le plafond de cette soupente; il rendit un son métallique dont le retentissement extraordinaire me surprit, et nous nous regardâmes, Solbioski et moi, comme pour nous consulter mutuellement.

« Oui, oui, — me dit-il en répondant à ma pensée, — tu ne t'es pas trompé. Nous avons déjà entendu ce bruit; c'est celui qui s'est renouvelé hier à plusieurs reprises sous la grande salle du château. »

Je m'élançai sur la pile de bois, et je

frappai de mon marteau à la même place : le bruit se répéta plus intense et plus facile à reconnaître.

« Ceci est évident ! — m'écriai-je. — Regarde, on n'a pas même pris la peine de déguiser aux yeux l'enchâssement de cette trappe, et c'est par là que cette malheureuse femme est descendue ; car il n'y a certainement point d'autre issue au pied de la tour. L'âge qu'elle annonce d'ailleurs, autant que j'ai pu en juger par le regard d'effroi que j'ai jeté sur elle, ne lui aurait pas permis d'escalader les murailles, et si nous ne savions de Barbarina elle-même que, depuis vingt ans, on n'est pas monté au donjon, l'état dans lequel j'ai trouvé les ruines que j'ai visitées le premier ne me laisserait pas la possibilité d'en douter. Seulement, il ne s'agit plus d'une trappe mobile comme celle à laquelle nous devons la funeste connaissance de ces mystères. Celle-ci est solidement fermée en dehors sous ce tapis qui couvre un revêtement de pouzzolane, au moyen duquel on est parvenu à la dissimuler habilement. C'est sur ce point qu'il faut agir, car c'est de là que doit arriver notre délivrance, et ne doute pas qu'on nous entendra !

— Qui nous entendra? — dit Joseph en me regardant douloureusement. — Bartolotti qui s'est enfui, Frédéric qui n'est pas revenu, monsieur Fabricius, à qui le Tagliamente a fermé le passage? Barbarina peut-être? Tu ne t'es pas avisé toi-même de soulever ce tapis dans toute son étendue, et tu veux qu'on s'en avise! »

Pourtant nous attaquâmes la trappe de manière à ébranler la tour jusqu'à son sommet, et rien ne nous répondit.

Nous redescendîmes; nous attisâmes un feu large et ardent; nous nous mîmes à disposer les matelas du lit aux deux côtés du foyer, et cela sans nous parler. Seulement, nous remontions de temps à autre pour renouveler nos efforts contre cette voûte sonore, mais inébranlable, où toutes nos percussions inutiles grondaient sur nous comme une menace et comme un arrêt de mort. Dans le silence que nous gardions après chaque tentative, je crus saisir un murmure de plainte ou une voix d'agonie. Je me baissai, car cela était parti de mes pieds; je vis quelque chose alors qui ressemblait à un second cadavre. J'y touchai en frissonnant; c'était une femme étendue sur la face à l'extré-



mité du bûcher, avec une pièce de bois dans ses mains. Je la soulevai, je l'emportai entre mes bras, et je la déposai sur une des couches que nous avions préparées, j'écartai les longs cheveux qui recouvraient son visage pour m'assurer qu'elle existait encore; mais ses yeux étaient fermés, et le peu de vie qui restait à ses lèvres convulsives était aussi affreux à voir que la mort... Et, quand Sobiolski eut rapproché de nous la lumière, je sentis que ma vie elle-même allait s'échapper : mes sens se troublèrent, mes jambes défaillirent, mon âme fut près de s'anéantir. Cette femme mourante ou morte, c'était Diana!

« Diana! Diana! » m'écriai-je en tombant à genoux auprès d'elle et en portant sa froide main à ma bouche

« Tout s'explique maintenant, — dit Solbioski : — Mario, justement soupçonné de l'enlèvement de mademoiselle de Marsan, n'avait trouvé d'autre moyen de la soustraire aux recherches que de la cacher jusqu'à nouvel ordre dans ces souterrains avec sa femme de compagnie. Comme des approvisionnements inaccoutumés auraient décélé son secret, il avait multiplié, pour y suppléer, ses petits

voyages à Codroïpo. Il est mort au retour, et ces deux infortunées sont mortes de faim dans cette prison, où nous allons mourir !...

— Morte ! — repris-je. — Diana n'est pas morte ! Elle vit ! elle ne mourra pas ! La chaleur de ce foyer commence à la ranimer !

— Tant pis ! — répondit amèrement Solbioski. — Hélas ! il vaudrait mieux qu'elle fût morte ; nous ne pouvons que prolonger sa triste agonie par des secours cruels. Avec quoi la nourriras-tu ?...

— Malédiction du ciel ! — dis-je en me relevant et en parcourant la salle à pas précipités dans un accès de frénésie et d'horreur. — La Providence est donc sourde comme le néant ! Point de salut pour Diana !

— Et point de salut pour nous ! » répéta Solbioski, dont la voix lugubre retentissait sur la mienne comme le répons mélancolique du trappiste : « Frère, il faut mourir ! »

Mes mains se crispaient, pendantes sur mon habit ; c'était ma redingote de voyage : une des poches repoussa ma main.

« Ah ! — criai-je avec ivresse, — elle

ne mourra pas!... J'ai bien dit qu'elle ne pouvait pas mourir! Grâces te soient rendues, Onorina! Pauvre Onorina, que le ciel te protège! Mon Dieu, pardonnez-moi! — Sainte Honorine, priez pour nous!...

— Que dis-tu, mon ami? Le désespoir trouble ta raison! Ta tête s'égare! calme-toi!...

— Sainte-Honorine, priez pour nous! Diana ne mourra pas! Voilà de l'eau, du feu, des vases, — et de la lazagne. »

Ce qui suivit immédiatement n'a pas besoin d'être raconté. Notre étonnement religieux et reconnaissant, nos élans d'amour pour la Providence un instant méconnue, qui nous envoyait ce bienfait miraculeux; notre empressement à secourir Diana, nos précautions pour la ramener à la vie par des transitions habilement ménagées et qui n'eussent rien de dangereux, tout cela se comprend bien mieux que cela ne pourrait jamais s'écrire. — Au bout d'une heure son pouls battait avec lenteur, mais avec régularité; le sang, ranimé dans ses veines, était remonté à ses lèvres pâles: sa bouche respirait, son cœur palpitait sous ma main, ses yeux s'ouvrirent; elle les promena vaguement

sur toute l'enceinte, les arrêta un moment sur moi sans montrer de surprise, et les referma en soupirant.

Je ne devinais que trop ce qu'elle avait cherché, et je tremblais de deviner ce qu'elle avait compris.

Nos soins se continuèrent autant qu'il le fallait pour nous rassurer sur son existence, et nous oubliâmes alors quelles faibles espérances nous restaient d'entretenir ce souffle fugitif que nous venions de ranimer. L'âme de l'homme se laisse relever dans les circonstances les plus extrêmes par de si trompeuses joies! Elle a si grand besoin de croire à un lendemain, de se ressaisir d'une illusion, et c'est cela qui fait vivre!

Diana, depuis sa résurrection, avait paru cependant incapable d'articuler une parole. Son regard fixe et morne, qui s'était à demi dégagé des ténèbres de la mort sans perdre cette expression, n'avait pas même reflèchi une pensée, une émotion intérieure. Une seule fois elle pressa ma main en détournant sa bouche des aliments dont elle ne sentait plus le besoin, ferma les yeux de nouveau, mais sans témoigner de douleur, et puis elle s'endormit.

Après avoir regarni le foyer et renouvélé les flambeaux, nous cédâmes aussi au sommeil; il dura longtemps.

Je m'éveillai le premier, et il le fallait, car tout allait s'éteindre. Diana reposait dans un calme profond et qui paraissait doux. Je m'en approchai autant que cela était nécessaire pour entendre sa respiration et sentir la tiédeur de son haleine. Je plaçai ensuite à sa portée, sur un petit meuble éclairé par deux lumières, ce qui restait de lazagne, et, muni de ma lanterne, je regagnai en silence l'escalier du balcon. Je ne pouvais m'imaginer qu'on n'eût fait aucune démarche pour nous retrouver, et je croyais seulement que les perquisitions ne fussent arrêtées à cette galerie étroite où il n'était effectivement pas naturel de chercher un passage.

Rien ne répondit à mes conjectures. Il n'y avait point de changement : on n'était pas venu.

Le soleil avait déjà passé la point du ciel qu'il occupe à midi. La journée de la veille, dont nous n'avions vu que l'aube, devait avoir été belle. La fonte de neiges continuait. Le Tagliamente inondait ses rivages; il remontait en vagues blanches et retombait en vapeur contre le pied du

rocher. La campagne qui nous séparait de Saint-Veit disparaissait tout entiere sous un lac immense au milieu duquel sa tour se dressait comme un mât immobile. Je pensai que M. Fabricius n'avait pas pu se mettre en chemin.

Solbioski ne s'informa pas des motifs de mon absence, je ne lui en parlai point. Il avait le temps d'apprendre que notre espoir le mieux fondé s'était évanoui.

« Malheur, malheur! — dit-il en s'asseyant sur sa couche. — La nuit t'a-t-elle porté conseil, comme tu l'espérais?

— Elle m'a conseillé, mon ami, de ne compter que sur nous. La trappe de ce cabinet ne peut s'ouvrir, et, si elle cédait sous nos efforts, elle nous laisserait une nouvelle difficulté à vaincre, car l'ouvrage de maçonnerie qui pèse sur elle cache dans sa construction quelque artifice que nous ne pouvons pénétrer. — Le chemin le plus court, c'est le plus long. — Il faut regravir cet escalier de désespoir, et pour cela il faut une échelle que nous aurons bientôt fabriquée. Il y a dans les dossiers de ces fauteuils que nous avons remarqués en entrant, il y a dans leurs traverses des montants et des échelons qui n'ont besoin que d'être ajustés assez

solidement pour nous porter tour à tour. Les instruments que Mario a recueillis en désordre dans les coins du bûcher, pour le service de son foyer, suffisent à ce travail, auquel suffiraient la pointe et le tranchant de mon poignard, le superflu de la ficelle qui soutient notre lanterne et peut-être nos bras seuls! Quant à la trappe, nous la soulèverons sans peine. J'ai observé qu'un des barreaux du balcon ne demandait qu'un effort pour être déchâssé de sa soudure, et un trait de cette petite scie à main qui est pendue à la cheminée réduira notre échelle à la proportion nécessaire pour nous élever jusqu'à la porte rebelle qui n'a résisté à nos efforts que parce que nous l'attaquions de trop bas. Du courage seulement, car il n'y a point de temps à perdre.

— En effet, — dit-il, — cette ressource est la dernière, l'unique ressource qui nous reste, si le Tagliamente est débordé... »

Ensuite il s'assit sur son lit, essuya son front, pâlit et me dit : « J'ai faim.

— Ces premières irritations du besoin restent longtemps sans se renouveler quand on les a vaincues la première fois; c'est une grâce d'état pour les prisonniers et les acteurs des guerres civiles. Pense

que dans quelques heures nous pouvons être délivrés. »

Et je me hâtai de distribuer entre nous les différentes parties de notre travail.

Oh! ce travail fut bien long! Nous étions également inexpérimentés à la besogne, et la rigueur de notre apprentissage s'augmentait de notre affaiblissement toujours croissant. Indépendamment des distractions nécessaires que nous donnaient de temps en temps les légers repas de Diana, dont j'avais divisé en très petites portions la lazagne presque épuisée, nous étions pris alternativement de langueurs et de defaillances qui faisaient tomber nos outils de nos mains. Nous en vînmes enfin à bout, s'il est permis de regarder comme un ouvrage terminé les objets informes et grossiers que nous avions si peu solidement ébauchés. Nous nous trouvâmes heureux cependant.

Après cela, nous disposâmes tout dans l'appartement pour le temps que devait, selon nous, durer notre absence, et nous gagnâmes le balcon avec des difficultés que multipliaient à chaque pas les embarras de notre équipage.

Qui le croirait? Les heures qui avaient

paru si longues à mon impatience étaient plus nombreuses encore que je ne l'aurais pensé. L'ouverture de la plate-forme était éclairée par le jour, par un jour nouveau, par le soleil du troisième midi. Je m'étonnai d'avoir tant souffert et d'avoir mesuré si mal la longueur de mes souffrances. La douleur marche vite.

Solbioski se hâta de courir au balcon. Je n'avais plus rien à y apprendre et je m'arrêtai derrière lui.

« Le Tagliamente est débordé, — dit-il en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Qu'importent le Tagliamente et ses débordements! — répondis-je. — Nous allons au donjon et non au rivage! »

Et alors je tentai d'ébranler le barreau que j'avais senti vaciller, que j'aurais probablement détaché la veille si je l'avais voulu. Il résista. Mon sang se figea dans mes veines; car, sans le secours d'un levier, tous les autres préparatifs de notre entreprise devenaient inutiles. Comme j'en cherchais un qui fût plus mal affermi, comme je le cherchais sans le trouver, et sans faire connaître à Solbioski le sujet de mon inquiétude, un corps long, dur et arrondi roula sous mes pieds; c'était un

barreau qui était tombé de lui-même aux secousses de l'orage ou à la suite des dégradations du temps. Je m'en emparai et je le traînai après moi de degré en degré, parce qu'il était lourd. Nous montâmes lentement à pas tardifs, à stations multipliées; car le courage nous manquait, même pour nous délivrer. Nous nous reposâmes un moment au-dessous des degres qui aboutissaient à l'escalier à vis, pour scier notre échelle à la hauteur de la trappe. Nous laissâmes le reste, qui en était la plus longue partie, sur le terre-plein de la dernière muraille, et nous arrivâmes au sommet.

Nous nous assîmes encore, nous nous embrassâmes; nous échangeâmes quelques paroles d'encouragement : nous en avions besoin.

Enfin, le dos tourné à une paroi d'où notre levier pouvait agir dans tous les sens avec facilité, nous nous affermîmes de commun sur les bâtons de notre courte échelette, que nous avions eu soin de choisir robustes et solides, parmi les mieux enclavés dans leurs mortaises. Nous courbâmes nos épaules sous la porte de fer qui nous séparait du ciel et de la vie et, introduisant peu à peu la pointe de

notre barre aiguë au point où les rebords de la trappe s'appuyaient mal hermétiquement sur son cadre, nous fîmes peser à son extrémité opposée l'effort de nos quatre mains réunies, avec le peu de vigueur que nous prêtait l'espérance ou le désespoir.

Les charnières crièrent comme la première fois; la trappe bâilla et s'ouvrit à laisser passer un homme; la pleine lumière du matin pénétra dans la tour par gerbes éblouissantes, avec l'air pur et vif de cette région élevée.

« Nous sommes sauvés! — m'écriai-je. — Un moment encore, et nous sommes sauvés! »

Au même instant, toutes les pierres qui entouraient la trappe, ébranlées par son mouvement, se précipitèrent sur elle avec un épouvantable fracas; elle retomba comme la foudre, et nous chassa violemment au loin sur les dalles.

« Nous ne sommes pas sauvés, — répondit Solbioski en m'entourant de ses bras; — je te l'avais bien dit : nous sommes perdus! »

Nous restâmes quelque temps en silence au bruit des ruines qui continuaient à s'amasser sur notre tête, car l'ébranlement

s'était communiqué aux parties les plus chancelantes du parapet du côté où il s'inclinait sur le front penchant du donjon, et les pierres qui le couronnaient tombaient et roulaient toujours.

Je pensai, sans le craindre, qu'il allait crouler tout entier et nous anéantir. — Mais le bruit cessa enfin, pendant que les profondeurs du bâtiment le répétaient encore dans leurs échos. La tour vibra un moment comme un peuplier dont le tonnerre a frappé la cime, ou comme un pendule chassé par le doigt qui rétrécit peu à peu l'arc de ses oscillations. Et puis tout fut muet et immobile.

Notre lanterne, heureusement close, n'avait pas été éteinte par la commotion. Je la repris avec une apparence de sécurité sur laquelle j'avais peine à me faire illusion à moi-même, et saisissant la main de Solbioski :

« Viens, — lui dis-je, — rien n'est désespéré encore. Cette catastrophe se sera fait ressentir jusque dans la cour du château, où des fragments des murailles seront tombés du sommet. Leur direction naturelle est de ce côté. L'accident qui nous accable fera deviner nos efforts, notre position, nos dangers. Sois assuré

qu'au moment où je te parle a trappe inférieure est ouverte. Viens, au nom du ciel qui ne nous abandonnera pas! »

Solbioski arrêta sur moi un regard où se confondaient une incrédulité douloureuse et une triste dérision.

Je détournai les yeux, et je l'entraînai sur mes pas dans l'escalier tournant.

Nous descendîmes sans nous parler. Notre échelle s'ajusta facilement à la première muraille, malgré la diminution que nous lui avions fait subir pour en soustraire l'échelette que nous venions de laisser au sommet. A la seconde coupure de l'escalier direct, elle se trouva beaucoup trop courte. C'était un inconvénient facile à prévoir, si nous avions prévu que nous devions revenir. Je n'y avais pas pensé. Nous eûmes peine à y atteindre, en nous suspendant à nos mains affaiblies et tremblantes, après de longues et timides précautions. Enfin nous arrivâmes, comme à un lieu de refuge, au balcon inaccessible du Tagliamente.

Il était nuit. La lune, épaissement voilée, ne jetait qu'une faible clarté sur le torrent, mais il se rapprochait visiblement de son lit; le vent de *Bora* qui soufflait avait refroidi la température, et

tari pour quelques jours l'urne des débordements. Les nuées rapides et sifflantes fouettaient autour de nous un givre piquant. J'osai m'en réjouir avec toute l'expansion qui me restait pour exprimer un sentiment d'espérance.

« Il fait froid, — dis-je ; — les neiges ne fondront plus ; le Tagliamente s'éloigne ; la grève est libre. Si le docteur Fabricius n'est pas arrivé aujourd'hui à la *Torre Maladetta*, il y arrivera certainement demain.

— Et qu'importe à notre salut qu'il y arrive demain ? » dit Solbioski en s'évanouissant dans mes bras.

Je fis d'abord des efforts impuissants pour le rappeler à la vie, qui paraissait l'avoir tout à fait quitté. Enfin il se ranima de lui-même un instant, et un instant après défaillit de nouveau. Peu à peu ces deux états devinrent alternatifs et mesurés par des périodes presque égales. Je compris que le même symptôme menaçait de m'atteindre à mon tour, et qu'il était temps d'arriver à l'appartement encore si éloigné de Diana. J'en calculai la distance avec épouvante. La lumière était d'ailleurs près de sa fin, car je n'avais pas imaginé le matin qu'il fût

nécessaire de me précautionner pour le retour dont je n'aurais pas même compris la possibilité. Des études physiologiques, faites d'ailleurs avec assez de soin sous des maitres illustres, ne m'avaient laissé, chose étrange, aucune notion positive sur le temps pendant lequel l'homme peut se passer d'aliments. Je m'étonnais de vivre encore.

Hélas ! il m'est facile de vous épargner les détails de cet interminable trajet ; mais j'essayerais inutilement de vous soustraire à la douleur de les deviner. Vous vous rappelez ce corridor étranglé qui paraissait plutôt avoir été pratiqué pour des couleuvres que pour des hommes. Vous vous rappelez ce puits étroit et profond, antre spiral qui ne promettait qu'un tombeau. C'est là que vous suivrez sans moi de la pensée deux mourants qui se trainent à lentes reprises à travers des espaces presque impénétrables à l'agilité, à la force et à la patience. Combien cela dura, qui pourrait le dire? Combien de fois, accablés d'une fatigue sans but et sans espérance, nous répétâmes-nous : « C'est assez. Il est aussi bon de mourir ici! » — Combien de fois, ranimés par je ne sais quelle vigueur de l'âme que donne

l'amour de la vie, redoublâmes-nous d'efforts pour atteindre inutilement le seuil d'un autre sépulcre! Nous étions parvenus, tantôt marchant, tantôt rampant, à la chambre de la morte, quand notre lumière jeta subitement un éclat plus vif, s'éteignit.

« Sommes-nous arrivés? — me dit Solbioski en se couchant sur le rocher. — Pourquoi ne vois-je plus rien.

— Nous ne sommes pas arrivés, — répondis-je, — et nous n'avons plus de feu; mais la seconde portière sera facile à trouver, si je ne me trompe, en suivant de la main le tour des murailles. Attends-moi, mon frère, attends-moi. »

Je me glissai alors en chancelant le long des froides parois, me reposant de temps à autre sur mes genoux pour reprendre haleine.

Un meuble en saillie me détourna. Incapable de le suivre dans toute sa longueur sans être appuyé, j'étendis mes mains pour retrouver le mur, qui ne pouvait pas être éloigné; je le cherchais sans y atteindre. Une idée horrible traversa mon esprit; le pied me manqua, et je tombai sur le cadavre.

« Est-ce là? — cria Solbioski; — as-tu

laissé retomber la portière? Pourquoi ne vois-je pas?

— Ce n'est pas encore ici, — répondis-je en grelottant de terreur; — attends-moi, Joseph, attends-moi. »

Je repris mon affreuse route dans cette épouvantable obscurité, dont aucune des nuits de la terre ne peut donner l'idée. Après bien du temps, la portière céda sous mes doigts; je la tirai brusquement. Tous les feux étaient éteints.

« Pourquoi as-tu fermé la portière sur moi? — dit Solbioski. — Tu es arrivé et je ne vois pas. Hélas! m'abandonnes-tu?

Je ne prononçai pas une parole. Une minute de délai pouvait achever de nous perdre. Je me dirigeai vers le foyer en me soutenant à droite et à gauche sur les couches où nous avions reposé le second jour; je le fouillai de mes mains.

« O bonheur! — m'écriai-je avec une sorte d'extase; — encore, encore cela!...

— La trappe est-elle ouverte? — reprit Solbioski. — La trappe est ouverte! Maxime, ne m'abandonne pas!

— Une étincelle, mon ami, une étincelle et des charbons! »

Et la chambre s'éclaira.

Je crus retourner à la vie; je conduisis

ou plutôt je traînai sur son lit mon pauvre Joseph, dont l'agonie était plus hâtive que la mienne.

J'allai ensuite à Diana ; ses yeux étaient ouverts et fixes comme à l'ordinaire, mais plus brillants, plus ardents, plus météoriques ; son teint était enflammé, son pouls battait avec désordre et précipitation.

A-t-elle tout mangé ? — dit Solbioski en se soulevant péniblement sur ses mains.

— Oui, — lui répondis-je, — tout mangé ! mais la fièvre préserve de la faim : le peuple dit qu'elle nourrit. »

Il se laissa retomber.

Je voulais tenter un dernier moyen de frapper l'attention des habitants du château, — s'il lui en restait encore. Mais je craignais qu'il ne produisît sur Diana, réveillée à l'improviste, une émotion mortelle, et je lui fis part à haute voix, de manière à être entendu distinctement de Solbioski, de toutes les particularités de notre situation, en lui laissant à deviner le nom des amis absents dont nous attendions notre délivrance, pour qu'elle pût se consoler au moins dans la pensée que Mario vivait encore. Elle me

regardait fixement et immobile à ma voix, comme si elle m'avait écouté avec une attention réfléchie. Je le pensai d'abord. Quand j'eus fini de parler, elle ne me répondit pas du moindre signe ; elle se retourna du côté opposé et parut s'endormir.

Je dégageai de la ceinture de Solbioski les deux pistolets dont il était armé. Je remontai sous la trappe sonore du cabinet, et je fis double feu. Après un moment d'interruption, je renouvelai l'explosion des deux miens, et je prêtai l'oreille aux bruits extérieurs. Il me sembla que j'entendais un murmure confus, comme un bruit de trépignements et de voix ; mais depuis deux ou trois jours ces bruissements sans cause offusquaient si souvent mon ouïe et mon cerveau, que je n'étais plus capable de distinguer de la réalité les illusions de mes sens malades.

Je voulais cependant profiter de cette chance d'être entendu, — c'était la dernière. — Je soulevai un tronçon de pin pour en frapper la trappe encore une fois ; je l'exhaussai de quelques pieds au-dessus du sol, et je le laissai retomber. Je me baissai pour le reprendre et le soulever encore, et je ne le soulevai plus.

Je descendis alors à pas incertains vers la cheminée pour ranimer le foyer et renouveler notre luminaire funèbre. J'y employai tout ce qui restait à ma portée de bois et de bougies ; je savais qu'il ne nous en fallait pas désormais davantage. Une heure, des heures peut-être se passèrent à ce travail, et j'en mis une encore à me glisser dans le suaire qu'aucune main ne devait recoudre sur moi. — C'était fini pour jamais.

Solbioski se retourna de mon côté, et me dit d'une voix qui s'éteignait :

« Quel jour est-il? »

Je pensais que ce devait être le commencement du cinquième, mais je ne répondis pas.

Le temps se partagea dès lors entre d'incroyables souffrances et des langueurs anéantissantes où je croyais que ma vie allait m'échapper. Il y avait des moments de prestige où tous les objets prenaient un aspect fantastique et capricieux, comme la décoration d'un spectacle ou les apparitions du sommeil. Les ombres des murailles éloignées se mouvaient, se détachaient, se mêlaient avec des formes étranges et gigantesques, s'embrassaient, se liaient les unes aux autres et tournaient

autour de moi, pressées, confuses et hurlantes. Les flammes des bougies bondissaient si haut sur les flambeaux, que j'avais peine à les suivre. Des voix connues s'introduisaient dans mon oreille comme un souffle, ou retentissaient au-dessus de ma tête avec un rire moqueur et insultant. Si je fermais les yeux pour me dérober à ces fascinations, la dernière perception qu'une liaison inexplicable d'idées avait portée à mon esprit se prolongeait d'une manière indéfinie dans ma pensée. C'était un champ borné, un refrain monotone, un vers grec ou latin à l'assourdissante mélopée, la reprise d'un virelai ou d'une redondille, dont l'obstination importune semblait s'attacher à moi pour l'éternité, comme cette terrible mouche hippobosque qui revient toujours avec une précision infaillible à l'endroit d'où on l'a chassée.

Quelquefois je passais d'un évanouissement délirant au sommeil, et la scene changeait alors d'une manière étrange. Il y avait dans mes rêves de l'air, du soleil, des femmes et des fleurs. Je me trouvais tout à coup dans des assemblées joyeuses, où l'on ne s'occupait que de plaisirs et de festins. Des tables splen-

dides se chargeaient de mets délicats, que j'essayais d'atteindre, et qui se convertissaient dans ma bouche en sable insipide ou amer. Onorina revenait partout avec son petit éventaire comblé de lazagne appétissante. « Achetez, monsieur, — disait-elle, — achetez ma bonne lazagne et mon fin vermicelle de Padoue! cela peut servir dans l'occasion, et il n'y en a pas de meilleurs à Codroïpo. » Mais, quand je voulais me précipiter sur sa lazagne, mes mains ne pouvaient s'étendre pour la saisir, ni mes dents spongieuses s'affermir pour la broyer...

Puis je sortais en sursaut de mes songes au bruit d'une plainte déchirante qui se trainait encore longtemps sur mon réveil.

« Qu'est-ce donc que cela? — criai-je une fois de toute la force qui me restait.

— Rien, — répondit Solbioski. — C'est probablement mademoiselle de Marsan qui meurt.

— Mon Dieu, — repris-je, — prenez pitié de moi! Sainte Honorine, priez pour nous! »

Ce temps-là ne peut pas se calculer; car quelquefois aussi mon sommeil était morne et long. Je me rappelle qu'il arriva

un moment où, en ouvrant les yeux, je n'aperçus plus de clarté. C'était cette nuit finale, cette nuit éternelle, que j'avais prévue avec tant d'horreur, et retardée avec tant de soin, le jour précédent, ou la veille, ou un autre jour encore auparavant. C'étaient mes dernières ténèbres. — J'entrepris de me lever — Je ne pus pas!

« Voilà qui est bien, — dis-je à part moi. — Tout est fini. Ceci est la mort! »

Et je me rajustai pour mourir; mais, en essayant d'étendre mon bras pour y reposer ma tête, je l'appuyai sur un bras froid.

« Qui est là? » murmurai-je en frissonnant, comme si la rencontre d'un assassin avait pu m'effrayer. Un assassin, hélas! un assassin! Il n'y en avait point de si cruel qui n'eût rompu son pain avec moi!

« C'est moi, — répondit Solbioski, dont la force plus promptement abattue que la mienne s'était plus longtemps conservée. — Ne tremble pas! n'aie pas peur! Je ne veux pas te faire de mal. Je n'ai besoin que de ton poignard.

— Que peut-on faire ici d'un poignard?

Croirais-tu qu'il y eût des hommes cachés dans les souterrains de la tour?

— Non. Il n'y a que des cadavres; mais il y en a un dont l'obstination à vivre me fatigue, et dont j'ai le droit de me débarrasser. Donne, donne ton poignard, et bois mon sang; on dit que cela soutient la vie. Qui sait? Le Tagliamente est peut-être redescendu entre ses rivages. Monsieur Fabricius est peut-être revenu. »

Je jetai mon poignard aussi loin que j'en fus capable. J'étais bien sûr que nous n'irions pas l'y chercher. Cette pensée, je l'avais eue.

« Mon frère, — dis-je, en pleurant, — tu es couché sur le roc; viens, viens jusqu'à moi. Joseph, ne me quitte pas! Mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Je ne sais si je l'attirai à moi ou si je me rapprochai de lui, mais nous finîmes par nous toucher.

« Honorine! — s'écria-t-il, — pauvre Honorine! la jeune fiancée qui prépare ses rubans et ses bouquets! Honorine, qui était si bonne et si belle! Et toi, Maxime, que j'aimais et que je ne verrai plus! Oh! si le jour seulement nous avait encore éclairés une fois! Mais il y a trop

loin d'ici, et le balcon est trop élevé... Jamais! jamais! »

J'étais frappé d'un vertige accablant. Quand Joseph ne parla plus, je cherchai à me pencher vers lui pour m'assurer qu'il respirait encore. Il se détourna de moi avec un affreux gémissement. J'entendais des bruits vagues; je les perdais comme s'ils n'avaient pas été. J'essayais de les ressaisir. Enfin ma pensée m'échappa tout à fait. Je retombai dans le vague de mes rêves. Je revis ces festins que j'avais quittés, et la petite Onorina criant sa lazagne, et sainte Honorine me tendant des bras consolateurs du fond du tableau fantastique du Pordenone.

Cependant les bruits revenaient toujours. C'était le pic, c'était la sape, c'était le Tagliamente qui passait, en gémissant, sur la tour; c'était la mine qui la faisait sauter; c'était Onorina tout en larmes, au seuil de l'église, qui ne cessait de répéter: « Achetez, monsieur, achetez ma bonne lazagne! Il n'y en a pas de meilleure à Codroïpo! » — Je dormais.

Lorsque je revenais à moi, je disais à Solbioski : « Dors-tu? » et il ne me répondait point.

Ma stupeur devint peu à peu plus

profonde. Je perdis le souvenir des temps et des lieux, et de moi-même. Je me demandais vaguement : « Où suis-je ? » et ma mémoire était un abime où je ne pouvais me retrouver.

Je finis par ne plus penser. L'ouie seule m'apportait encore des sensations incomplètes et confuses, des cris, des lamentations, un fracas de cataractes et de tempêtes. J'essayais d'y répondre par des lamentations et par des cris pour me mettre à l'unisson de cette nature souffrante qui allait mourir, et la voix me manquait.

L'horloge de l'éternité ne suffirait pas à mesurer de pareilles heures. Quand elles furent passées, je me retrouvai quelque part, dans un endroit où le jour venait du ciel. C'était peut-être un matin. Je refermai les yeux aussitôt que je les eus ouverts, parce que le soleil les blessa. Ma bouche était moins ardente, mes organes moins languissants. Quelques sucs savoureux récréaient mon palais, et je les goûtais encore. Je sentais au moins mes souffrances. Je m'imaginai que je vivais.

« Ceci vaut mieux, — dis-je en moi-même. — Il faudrait rester et mourir comme cela. »

Je regardai de nouveau, parce qu'un nouveau breuvage doux et substantiel avait encore ranimé ma vie. C'était là un spectacle bien étrange! Une salle si vaste et où je ne m'étais jamais éveillé, qui n'était pas de la maison de mon père, qui n'était pas de mon auberge, qui n'était pas de ma caserne, qui n'était pas de ma prison! Le sol surtout m'étonnait. Il était profondément remué et couvert de laves éparses. Il y avait seulement au milieu une large ouverture carrée qui semblait communiquer à un caveau.

« La *Torre Maladetta!* — criai-je, — la *Torre Maladetta!* la trappe est ouverte! Diana, Joseph, Anna, venez à moi, venez! j'ai trouvé un chemin! Oh! ne tardez pas à venir, il y en a déjà tant de morts!

— Personne n'est mort qu'Anna, — me répondit le docteur Fabricius, qui était appuyé sur le chevet de mon lit. — Il était trop tard.

— Fabricius! mon ami, mon père! — dis-je en saisissant sa main. — Et Diana! et Joseph!

— Ils sont vivants! Mais te voilà mieux maintenant, — continua-t-il, — et je puis m'expliquer avec toi. Il le faut, car le temps nous presse. Tu connaîtras

plus tard les obstacles qui ont retardé ta délivrance. Aujourd'hui ce récit nous ferait perdre des instants trop précieux. Les espérances du monde se sont anéanties en peu de jours. Des succès brillants ont enivré les partisans et les armées de Napoléon. La cause de l'indépendance des peuples n'est pas perdue : elle ne le sera jamais sans doute; mais il n'est peut-être pas réservé à ma vieillesse de jouir de son triomphe. Ma tête et celle de Joseph sont menacées, mises à prix. A la première lueur de salut que j'ai reconnue pour lui, je me suis hâté de le faire transporter dans un lieu sûr, d'où il regagnera notre Allemagne. Elle n'appartient pas encore tout entière au tyran. La *Torre Maladetta* ne peut manquer d'être incessamment investie; je ne devais pas la quitter tant que je ne t'avais pas rappelé à la vie. Le moment de nous séparer aussi est venu. Te sens-tu la force de partir!

— Joseph! mon cher Joseph! il m'avait dit que nous ne nous reverrions jamais!... Diana, mon ami, où est-elle?

— Diana vivra. Le temps, plus puissant que mes secours, la fera probablement sortir de l'état de mutisme et d'aliénation

où elle est restée plongée jusqu'ici. Aucun mot ne s'est échappé de sa bouche, aucune émotion ne s'est peinte sur son visage, même quand la nouvelle femme de chambre que je lui ai donnée lui a a présenté ce matin la robe de deuil qu'elle doit porter comme veuve et comme orpheline. Je comptais sur cette secousse : je m'y étais confié en désespoir de tous les remèdes. Seulement, sur la proposition que je lui ai faite de se retirer jusqu'à nouvel ordre à l'*Annunziata* de Venise, où elle a des compatriotes, et, je crois, des parentes, elle a paru me répondre par un signe de consentement; et, depuis, son agitation inquiète et empressée a manifesté souvent le besoin qu'elle éprouve de quitter cette tour, qui doit lui rappeler de si affreux souvenirs. — J'arrive à ce qui te concerne personnellement. Le désir que Mario témoignait de te revoir ici s'explique facilement par un récit que Solbioski tenait de toi-même, et qu'il m'a communiqué hier. Le spectacle de ce qu'il appelait son bonheur, l'infortuné jeune homme, était le moindre prix dont il pût reconnaitre ta généreuse amitié. Un autre motif était venu se joindre à celui-là, si j'en juge par cette lettre de Chasteler, qui

le charge de te faire savoir que ton mandat d'arrêt est levé en France, et que l'avis a dû en parvenir aux autorités vénitiennes. Aucun fait nouveau n'a pu te compromettre dès lors, et rien ne s'oppose à ce que tu retournes enfin dans les bras de ton père. Ta sûreté l'exige comme ton bonheur; car, si tu étais surpris dans la *Terre Maladetta*, où des circonstances si cruelles ont dissimulé ton séjour, tu ne saurais échapper à la proscription qui frappe ses derniers habitants. Je sais ce que tu veux me dire, mais cette preuve aveugle d'un dévouement inutile ne ferait qu'embarrasser notre malheur d'un malheureux de plus. Tu as d'ailleurs une mission plus sacrée à remplir aujourd'hui. L'état de Diana ne permet pas qu'elle soit abandonnée à elle-même pour gagner sa dernière retraite; et où pourrais-je, au milieu des tristes soucis que m'inspire ma propre famille, lui trouver un ami plus fidèle et plus sûr que toi? Cherche donc à reprendre des forces dans un repas plus abondant et plus solide, et dispose-toi à partir ce soir avec elle quand le soleil sera couché, pour que rien n'indique à la vigilance de nos espions l'endroit d'où tu seras sorti. Tu trouveras

un bâtiment tout préparé à Porto-Gruaro, et Diana est attendue au couvent.

« Maintenant, — continua-t-il en me pressant dans ses bras, — va, mon fils, et souffre que je m'occupe de mes pressantes dispositions sans attendrir notre séparation par de plus longs adieux. Tout vieux que je sois, je ne renonce pas à te voir encore; mais, quoi qu'il arrive, conserve ton cœur à tes amis et ta vie à la liberté. »

Aussitôt que la nuit fut entièrement tombée, — et elle était obscure, car la lune ne brillait plus, — un domestique du docteur vint m'avertir que la voiture était prête, et me dirigea vers l'endroit où je devais la prendre. J'y montai, et je m'assis en face de deux femmes que je ne vis point. Deux heures après, nous étions à Porto-Gruaro; quelques minutes encore, et nous voguions sur les lagunes. J'avais offert ma main à Diana pour monter sur le bateau, et sa main, fortement liée à la mienne, ne l'avait point abandonnée. Elle ne parlait pas, mais elle soupirait, rêvait et se rapprochait quelquefois de moi en tressaillant, comme si elle avait été saisie d'une peur subite. Cette scène est vague à ma mémoire, et cependant je ne me la

rappelle jamais sans frissonner. Elle avait quelque chose du trajet de deux ombres sur la barque des enfers, mais de deux ombres qu'un arrêt anticipé condamne à deux destinées différentes, et qui vont se séparer pour l'éternité. Je m'étais endormi toutefois enfin au bruit monotone de la rame, qui battait les flots en cadence, et au chant mélancolique des bateliers.

Je ne m'éveillai qu'au mouvement des vagues qui annonçait la pleine mer. Le soleil était plus beau que je ne l'eusse vu jamais, le soleil que j'avais cru ne jamais revoir. L'azur du golfe se déroulait sous lui comme un autre ciel, et Venise, avec ses hauts frontons, ses tours, ses dômes et ses clochers, rayonnait à son aspect comme si elle avait été son palais. La plaine immense des eaux était comme un grand parvis de lapis au-devant de la cité miraculeuse. Je croyais sommeiller encore, car j'avais presque oublié de vivre et de jouir de ma vie. La main de Diana reposait toujours dans la mienne; je me retournai vers elle pour savoir si elle partageait mon enchantement, et si elle renaissait ainsi que moi à cette brillante résurrection de la nature. Son regard sans mouvement n'exprimait que le dé-

sespoir silencieux que j'y avais lu dans la *Torre Maladetta*. Je me rappelai que. parmi ces faites pompeux qui s'éclairaient tour à tour en passant du rose le plus tendre au vermillon le plus vif, et de cette nuance à celle du feu, illuminés comme pour un jour de joie, elle pouvait reconnaitre celui de la demeure de son père. Je me rappelai que, moins de trois mois auparavant, le même bâtiment peut-être avait sillé sur les mêmes flots, en la transportant éperdue d'amour sur le cœur de Cinci. Tout cela se représenta vivement à ma pensée ; je contins ma folle expansion ; je cessai d'être heureux et ravi, je retombai avec une angoisse inexprimable dans les tristesses du monde réel.

Ma main s'était relâchée, car je ne comprenais pas qu'elle eût été si longtemps entrelacée à ses doigts. Je ne sais si Diana m'entendit. Pourquoi pas ? Il y a tant de choses dans ce langage ! Mais elle me retint. Je la regardai, et je crus voir passer un sourire douloureux sur ses lèvres comme un éclair sur un nuage.

Nous débarquâmes au milieu du peuple agissant et tumultueux des gens de mer.

« Hélas ! — dit un *Nicolotto*, qui était debout sur le rivage en attendant un far-

deau, — c'est la galiotte du brave Cinci, celle qu'il a donnée de ses deniers aux pauvres mariniers de Gruaro. Mais le brave Cinci n'y est plus !

— Tais-toi, — lui dis-je de manière à couvrir sa voix, et en glissant un sequin dans sa main. — Prends les paquets qu'on va te donner et porte-les à l'*Annunziata*, mais ne parle pas, sur ta tête ! »

Heureusement, la vague attention de Diana était distraite alors par les soins empressés de deux converses qui l'attendaient depuis le point du jour, et qui n'avaient tari, les dignes filles, de glorifications sur sa piété et sur la sainteté do leur couvent que depuis qu'elles avaient cru comprendre que Diana était folle et qu'elle était muette.

Elles marchèrent devant nous en faisant rouler sous leurs doigts agiles les grains polis du rosaire jusqu'au seuil de la sainte maison. La porte s'ouvrit, et on nous introduisit cérémonieusement dans le parloir.

L'abbesse était Française. Elle avait été belle, parmi toutes les belles et jeunes femmes de l'émigration, et son nom, qui n'est plus écrit que sur une tombe, pauvre Claire !... suffirait seul à sa gloire mon-

daine, si de telles vertus avaient encore quelque chose de commun avec le monde. Elle me prit les mains avec abandon, avec tendresse, quoiqu'il y eût d'autres sœurs présentes, parce que nous nous étions connus enfants.

« Je sais, cher Maxime, — dit-elle, — tout ce dont notre sœur bien-aimée vous est redevable. Vous aurez un jour votre récompense, mon fils, si vous la cherchez dans le ciel. — Adieu ! »

Pendant ce temps-là, Diana m'avait regardé avec plus d'attention, comme si elle apprenait seulement à me reconnaitre, et puis elle s'était replongée dans sa pensée. Je m'éloignai lentement.

« Maxime ! Maxime ! — s'écria-t-elle enfin d'une voix nette et forte, — adieu, Maxime ! adieu pour jamais !

Au même instant, deux portes se fermèrent : celle qui la cloitrait dans cette maison d'asile et de paix, et celle qui me rejetait pour y périr au milieu des troubles et des anxiétés de la vie.

Je marchais sous un soleil ardent, sans but et presque sans pensée. Mon front brûlait. Des idées confuses s'entrechoquaient dans mon esprit ; mes jambes mal affermies se dérobaient sous moi.

Quand j'arrivai à mon hôtel ordinaire, je tombai d'accablement et de douleur, et je perdis connaissance.

Je passai les trois mois suivants dans les alternatives de délire et d'inertie morale d'une fièvre ataxique. Je n'ai su que depuis et par le rapprochement des dates combien cela devait avoir duré. Je ne me rappelle rien.

Je me trouvai enfin en état de partir de Venise le 16 juillet. Mes forces étaient loin d'être rétablies; mais j'avais hâte de me soustraire aux cruelles impressions que tous les objets dont j'étais entouré renouvelaient incessamment dans mon âme. Je sortis à dix heures, quoique l'embarcation ne dût être prête qu'à midi.

Je m'assis, selon mon ancien usage, au devant du café Florian, dans la galerie de la tour, et je demandai du chocolat.

Il y avait foule à mes côtés; on lisait des journaux avec empressement, et toute l'insouciance que pouvait m'inspirer le profond affaiblissement de mes facultes ne m'empêcha pas de prêter à ce qui se passait une vague attention. Depuis plus de cent jours, à cette époque mémorable où tous les jours fournissaient une page à l'histoire, j'étais aussi étranger aux évé-

nements de la terre que si la trappe de la *Torre Maladetta* ne se fût pas rouverte sur moi. Je savais tout au plus, par quelques paroles du docteur Fabricius, que les espérances de la liberté étaient à peu près perdues pour l'Allemagne comme pour la France, et je m'en souvenais par hasard.

Je jetai donc un regard sur la feuille : c'était le *Courrier de Trieste* de l'abbé Coletti.

On se rapprochait à l'envi pour entendre les dernières lignes du *Bulletin*. J'écoutai.

« La victoire remportée le 6 courant à
« Wagram par les armes de l'Empereur,
« — dit le lecteur italien avec son accen-
« tuation pittoresque et sa déclamation
« mimique, — a détruit pour toujours l'es-
« poir des ennemis de la France et du
« genre humain.

« Jamais la magnanimité de S. M. I. et R.
« ne s'est manifestée avec plus d'éclat
« que dans cette occasion ; elle a couvert
« de son indulgence les égarements des
« peuples. Les lois ne frapperont que les
« factieux.

« Le château où se rassemblaient les
« conspirateurs, et qui appartenait à Cinci
« dit Marius, et surnommé le *Doge de*

« *Venise*, a été rasé. On a trouvé dans « les souterrains une multitude de ca« davres.

« Un infâme agent d'intrigues nommé « Fabricius, mais dans lequel on croit « reconnaître l'illuminé Hooschmann, « complice d'Arndt, de Palm et de Chas« teler, est parvenu à s'échapper jusqu'ici. « On est à sa poursuite.

« La tête du lâche et hypocrite André « Hofer est mise à prix. Ce monstre, cou« vert de crimes, ne se dérobera pas au « châtiment qui lui est dû.

« Son secrétaire, Joseph Solbioski, aven« turier bohémien, se disant Polonais, a « déjà été saisi. Solbieski est un bandit « rusé, féroce, et d'une force peu com« mune : il en sera fait prompte jus« tice. »

« Solbioski, — dis-je en moi-même, — Solbioski féroce et rusé ! et les misérables ne savent pas même son nom ! »

Je me mordais les poings de rage et de désespoir. Oh ! pourquoi n'étais-je pas mort à la *Torre Maladetta !*

« Attendez, attendez, messieurs, — dit le lecteur en souriant ; — Il y a un petit *post-scriptum* du rédacteur :

« Ce matin, 13 juillet, à dix heures et

« demie précises, au bout de la pointe
« Saint-André, le traitre Joseph Solbioski
« a été fusillé en présence d'une popu-
« lation innombrable ; ce misérable a
« montré quelque courage. »



Inès de Las Sierras



I

« Et toi, — dit Anastase, — ne nous feras-tu pas aussi un conte de revenants ?...

— Il ne tiendrait qu'à moi, — répondis-je ; — car j'ai été témoin de la plus étrange apparition dont il ait jamais été parlé depuis Samuel ; mais ce n'est pas un conte, vraiment ! c'est une histoire véritable.

— Bon ! — murmura le substitut en pinçant ses lèvres ; — y a-t-il quelqu'un aujourd'hui qui croie aux apparitions ?

— Vous y auriez peut-être cru aussi fermement que moi, — repris-je, — si vous aviez été à ma place. »

Eudoxie rapprocha son fauteuil du mien, et je commençai :

C'était dans les derniers jours de 1812. J'étais alors capitaine de dragons en garnison à Gironne, département du Ter. Mon colonel trouva bon de m'envoyer en remonte à Barcelone, où se tenait, le lendemain de Noel, un marché de chevaux fort renommé dans toute la Catalogne, et de m'adjoindre pour cette opération deux lieutenants du régiment, nommés Sergy et Boutraix, qui étaient mes amis particuliers. Vous permettrez, s'il vous plait, que je vous entretienne un moment de l'un et de l'autre, parce que les détails dans lesquels j'entrerai sur leur caractère ne sont pas entièrement inutiles au reste de mon récit.

Sergy était un de ces jeunes officiers que nous donnaient les écoles, et qui avaient à vaincre quelques préventions, et même quelques antipathies, pour être bien vus de leurs camarades. Il en avait triom-

phé en peu de temps. Sa figure était charmante, ses manières distinguées, son esprit vif et brillant, sa bravoure à toute épreuve. Il n'était point d'exercice dans lequel il n'excellât, point d'art dont il n'eût le goût et le sentiment, quoique son organisation délicate et nerveuse le rendît plus sensible au charme de la musique. Un instrument qui chantait sous des doigts habiles, et surtout une belle voix, le remplissait d'un enthousiasme qui se manifestait quelquefois par des cris et par des larmes. Quand c'était une voix de femme, et que cette femme était jolie, ses transports allaient jusqu'au délire. Ils m'avaient souvent inquiété sur sa raison. Vous jugerez aisément que le cœur de Sergy devait être fort accessible à l'amour, et presque jamais, en effet, on ne l'aurait trouvé libre de l'une de ces passions violentes dont la vie d'un homme paraît dépendre; mais l'heureuse exaltation de sa sensibilité le défendait elle-même contre ses excès. Ce qu'il fallait à cette âme ardente, c'était une âme ardente comme elle, avec laquelle elle pût s'associer et se confondre; et bien qu'il crût la voir partout, il ne l'avait jusque-là rencontrée nulle part. Il résultait de là

que l'idole de la veille, dépouillée du prestige qui l'avait divinisée, n'était plus qu'une femme le lendemain, et que le plus passionné des amants en était aussi le plus mobile. Pendant ces jours de désabusement, où il retombait de toute la hauteur de ses illusions dans l'humiliante conviction de la réalité, il avait coutume de dire que l'objet inconnu de ses vœux et de ses espérances n'habitait pas la terre; mais il le cherchait encore, sauf à se tromper encore comme il avait fait mille fois. La dernière erreur de Sergy avait été produite par une petite chanteuse assez médiocre, attachée à la troupe de Bascara qui venait de quitter Gironne. Deux jours entiers, la virtuose avait occupé les plus hautes régions de l'Olympe. Deux jours avaient suffi à l'en faire descendre au rang des plus simples mortelles. Sergy ne s'en souvenait plus.

Avec cette irritabilité de sentiment, il était impossible que Sergy n'eût pas beaucoup de penchant pour le merveilleux. Il n'y avait pas de région où ses idées s'égarassent plus volontiers. Spiritualiste par raisonnement ou par éducation, il l'était bien davantage par imagination ou par instinct. Sa foi dans la maitresse imagi-

naire que le monde des esprits lui avait réservée n'était donc pas un simple jeu de la fantaisie : c'était le sujet favori de ses rêveries, le roman secret de sa pensée, une espèce d'énigme gracieuse et consolante qui le dédommageait du fâcheux retour de ses essais inutiles. Loin de me revolter contre cette chimère, quand le hasard la ramenait dans la conversation, je m'en étais servi plus d'une fois avec succès pour combattre ses désespoirs amoureux, qui se renouvelaient tous les mois. En général, c'est une chose assez bien entendue pour le bonheur, que de se réfugier dans une vie idéale, quand on sait au juste ce que vaut celle-ci.

Boutraix faisait avec Sergy le contraste le plus parfait. C'était un grand et gros garçon, plein, comme lui, de loyauté, d'honneur, de bravoure, de dévouement à ses camarades; mais sa figure était fort commune, et son esprit ressemblait à sa figure : il ne connaissait que par ouï-dire l'amour moral, cet amour de tête et de cœur qui trouble ou embellit la vie, et il le regardait comme une invention des romanciers et des poètes qui n'a jamais existé que dans les livres. Quant à l'amour qu'il savait comprendre, il en fai-

sait quelque usage dans l'occasion, mais sans lui donner plus de soins et de temps qu'il n'en mérite. Ses loisirs les plus doux étaient pour la table, où il était le premier assis, et qu'il quittait toujours le dernier, à moins que le vin ne manquât. Après un beau fait de guerre, le vin était la seule chose de ce monde qui lui inspirât quelque enthousiasme. Il en parlait avec une sorte d'éloquence, il en buvait beaucoup sans en boire jusqu'à l'ivresse. Par une faveur particulière de son tempérament, il n'était jamais tombé dans cet état grossier qui rapproche l'homme de la brute ; mais il faut convenir qu'il s'endormait à propos.

La vie intellectuelle se réduisait, pour Boutraix, à un très petit nombre d'idées sur lesquelles il s'était fait des principes invariables, ou qu'il était parvenu à exprimer par des formules absolues, fort commodes pour le dispenser de discuter. La difficulté de prouver quelque chose par une suite de bons raisonnements l'avait déterminé à tout nier. A toutes les inductions tirées de la foi ou du sentiment, il répondait par deux mots sacramentels, accompagnés d'un haussement d'épaules : *fanatisme* et *préjugé*. Si on

s'obstinait, il penchait sa tête sur le dos de sa chaise, et poussait un sifflement aigu dont la tenue durait autant que l'objection, et lui épargnait l'embarras de l'entendre. Quoiqu'il n'eût jamais lu deux pages de suite, il croyait avoir lu Voltaire, et même Piron, qu'il regardait comme un philosophe : ces deux beaux esprits étaient ses autorités suprêmes ; et l'*ultima ratio* de toutes les controverses auxquelles il daignait prendre part se résumait dans cette phrase triomphante : « Voyez d'ailleurs ce qu'ont dit Voltaire et Piron ! » L'altercation finissait ordinairement là, et il en remportait l'honneur, ce qui lui avait valu dans son escadron la réputation d'un excellent logicien. Avec tout cela, Boutraix était un bon camarade, et l'homme de l'armée, sans contredit, qui se connaissait le mieux en chevaux.

Comme nous nous proposions de nous remonter nous-mêmes, nous étions convenus de nous servir, pour notre voyage à Barcelone, de la voie des *arrieros*, ou voituriers, qui abondent à Gironne ; et la facilité d'en trouver nous avait inspiré une confiance qui faillit être trompée. La solennité du 24 au soir et le marché du surlendemain attiraient, de tous les points

de la Catalogne, une quantité innombrable de voyageurs, et nous avions précisément attendu à ce jour-là pour nous procurer le véhicule nécessaire. A onze heures du matin, nous cherchions encore un *arriero*, et il ne nous en restait exactement qu'un seul en espérance, quand nous le rencontrâmes à sa porte en disposition de partir.

« Malédiction sur ta carriole, et sur tes mules ! — s'écria Boutraix, excédé de colère, en s'asseyant sur une borne. — Que tous les diables d'enfer, s'il y en a, se déchainent sur ton passage, et que Lucifer lui-même te donne le couvert ! Nous ne partirons donc pas ! »

L'*arriero* se signa et recula d'un pas.

« Dieu vous soit en sainte garde, maître Estevan, — repris-je en souriant. — Avez-vous des voyageurs ?

— Je ne peux pas dire positivement que j'aie des voyageurs, — répondit le voiturier, — puisque je n'en ai qu'un, le seigneur Bascara, régisseur et *gracioso* de la comédie, qui va rejoindre sa troupe à Barcelone, et qui était resté en arrière pour accompagner les bagages, c'est-à-dire cette malle bourrée de nippes et de chiffons, qui ne ferait pas la charge d'un âne.

— Voilà qui est pour le mieux, maitre Estevan ! Votre voiture est à quatre places, et le seigneur Bascara nous permettra volontiers de payer les trois quarts du voyage, qu'il sera libre d'ailleurs de porter tout entier en compte à son directeur. Nous lui garderons le secret. Prenez la peine de lui demander s'il veut bien nous autoriser à l'accompagner. »

Bascara n'hésita qu'autant qu'il le fallait pour trouver moyen de donner à son consentement l'apparence d'un procédé obligeant. A midi nous étions partis de Gironne.

La matinée avait été aussi belle qu'on pût la désirer pour la saison ; mais à peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de la ville, que les blanches vapeurs qui flottaient, depuis le lever du soleil, au sommet des colliness, en draperies molles et légères, se développèrent avec une rapidité surprenante, embrassèrent tout l'horizon, et nous pressèrent de toutes parts comme une muraille. Bientôt elles se résolurent en pluie mêlée de neige, et d'une extrême finesse, mais si intense et si pressée, qu'on aurait cru que l'atmosphère était convertie en eau, ou que nos mules nous avaient entrainés dans les bas-

fonds d'un fleuve heureusement perméable à la respiration. L'élément équivoque que nous parcourions avait perdu sa transparence, au point de nous dérober les lisières et les points les plus rapprochés du chemin; notre conducteur lui-même ne s'assurait de le suivre qu'en le sondant à tout moment du regard et du pied, avant d'y engager son équipage, et ces essais, souvent répétés, retardaient de plus en plus notre marche. Les gués les plus commodes avaient d'ailleurs assez grossi en quelques heures pour devenir périlleux, et Bascara n'en traversait pas un sans se recommander à saint Nicolas, ou à saint Ignace, patrons des navigateurs.

« J'ai réellement peur, — dit Sergy en souriant, — que le ciel n'ait pris au mot la terrible imprécation dont Boutraix a ce matin accueilli le malheureux *arriero*. Tous les diables de l'enfer semblent s'être déchaînés sur notre passage. comme il l'avait souhaité, et il ne nous manque plus que de souper avec le démon en personne, pour voir son présage accompli. Il est fâcheux, vous en conviendrez, de subir les conséquences de cette colère impie!

— Bon, bon, — répondait Boutraix en

se réveillant à demi. — Préjugé! superstition! fanatisme! »

Et il se rendormait aussitôt.

La route devint un peu plus sûre quand nous fûmes parvenus aux grèves rocheuses et solides de la mer; mais la pluie, ou plutôt le déluge au travers duquel nous nagions si péniblement, n'avait point diminué. Il ne sembla tarir que trois heures après le coucher du soleil, et nous étions encore fort loin de Barcelone. Nous arrivâmes à Mattaro, où nous résolûmes de coucher, dans l'impossibilité de faire mieux, car notre attelage était excédé de fatigue; il eut cependant à peine tourné pour s'introduire dans la vaste allée de l'auberge, que l'*arriero* vint ouvrir notre portière, et nous annonça d'un air triste que la cour était déjà encombrée de voitures qu'on ne pouvait héberger.

« C'est une fatalité, — ajouta-t-il, — qui nous poursuit dans ce voyage de malheur! Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo.

— Voyons, — dis-je en m'élançant de la chaise, — s'il faut nous résoudre à bivouaquer dans une des cités les plus hospitalières de l'Espagne; ce serait une rude extrémité après un voyage aussi pénible.

— Seigneur officier, — repondit un muletier qui fumait son *cigarro*, indolemment adossé contre le montant de la porte, — vous ne manquerez pas de compagnons dans votre disgrâce, car il y a plus de deux heures qu'on refuse tout le monde dans les auberges et dans les maisons particulières, où les premiers venus ont trouvé à s'abriter. Il n'y a de logement vacant qu'au château de Ghismondo. »

Je connaissais depuis longtemps cette manière de parler, familière au peuple en pareille occasion ; mais jamais son retour fastidieux n'avait importuné plus désagréablement mon oreille.

Je me fis jour toutefois jusqu'auprès de l'hôtesse, à travers une tumultueuse cohue de voyageurs, d'*arrieros*, de mules et de palefreniers, et je parvins à tourner sur moi son attention, et frappant rudement je ne sais quel instrument d'airain du pommeau de mon épée :

« Une écurie, une chambre, une table bien servie, — m'écriai-je de ce ton impérieux qui nous réussissait d'ordinaire, — et tout cela sur-le-champ ! c'est pour le service de l'empereur !

— Eh ! seigneur capitaine, — répli-

qua-t-elle avec assurance, — l'empereur lui-même ne trouverait pas dans toute mon hôtellerie une place où se tenir assis! Des vivres et du vin, tant qu'il vous plaira, et si vous êtes d'humeur à souper au grand air, car il n'est, grâce à Dieu, pas difficile de s'en pourvoir, dans une ville telle que celle-ci; mais il n'est pas en ma puissance d'élargir la maison pour vous recevoir. Sur ma foi de chrétienne, il n'y a de logement vacant qu'au château...

— La peste soit des proverbes et du pays de Sancho! — interrompis-je brusquement. — Passe encore si ce château maudit existait réellement quelque part, car j'aimerais mieux y passer la nuit que dans la rue.

— N'est-ce que cela? — reprit-elle en me regardant fixement. — C'est qu'en vérité vous m'y faites penser! le château de Ghismondo n'est pas à plus de trois quarts de lieue d'ici, et on y trouve, en effet, des logements ouverts en tout temps. Il est vrai qu'on profite peu de cet avantage, mais vous n'êtes pas hommes, vous autres Français, à céder un bon gîte au démon. Voyez si cela vous convient, et votre voiture va être chargée

de tout ce qui est nécessaire pour vous faire passer la nuit joyeusement, si vous ne recevez quelque fâcheuse visite.

— Nous sommes trop bien armés pour en redouter aucune, — répondis-je ; — et quant au démon lui-même, j'en ai entendu parler comme d'un convive assez agréable. Avisez donc à nos provisions, ma bonne mère ! Des rations pour cinq, dont chacun mange comme quatre, du fourrage pour nos mules, et un peu trop de vin, s'il vous plaît, car Boutraix est avec nous...

— Le lieutenant Boutraix ! — s'écria-t-elle en rapprochant ses mains étendues, ce qui est, comme tout le monde le sait, une exclamation en gestes : — *Mozo*, deux paniers de douze, et vrai *rancio* !... »

Dix minutes après, l'intérieur du coche était transformé en office de bonne maison, et si plantureusement garni, qu'on n'y aurait pas introduit le plus exigu de nos voyageurs : mais, ainsi que je l'ai dit, le temps, qui n'avait pas cessé d'être menaçant, paraissait du moins apaisé pour un moment. Nous n'hésitâmes pas à faire le chemin à pied.

« Où allons-nous, seigneur capitaine ? — dit l'*arriero* surpris de ces préparatifs.

— Où irons-nous, mon pauvre Estevan, si ce n'était à l'endroit que vous-même aviez indiqué? Au château de Ghismondo, probablement.

— Au château de Ghismondo! Que la bienheureuse Vierge ait pitié de nous! Mes mules elles mêmes n'oseraient entreprendre ce voyage!

— Elles le feront cependant, — repartis-je en lui glissant dans la main une pincée de piécettes, — et elles seront dédommagées de cette dernière fatigue par une réfection copieuse. Pour vous, mon cher camarade, il y a là dedans trois bouteilles de vieux vin de Palamos dont vous me direz des nouvelles. Seulement, ne perdons point de temps, car nous sommes presque à jeun les uns et les autres, et d'ailleurs, le ciel commence furieusement à se brouiller.

— Au château de Ghismondo! — répéta lamentablement Bascara. — Savez-vous, mes seigneurs, ce que c'est que le château de Ghismondo? Personne n'y a jamais pénétré impunément, sans avoir fait un pacte préalable avec l'esprit de malice, et je n'y mettrais pas le pied pour la charge des galions. Non, vraiment, je n'irai pas!...

— Vous irez, sur mon honneur, aimable Bascara. — reprit Boutraix en le ceignant d'un bras vigoureux. — Siérait-il à un généreux Castillan, qui exerce avec gloire une profession libérale, de reculer devant le plus inepte des préjugés populaires? Ah! si Voltaire et Piron avaient été traduits en espagnol, comme ils devraient l'être dans toutes les langues du monde, je ne serais pas en peine de vous prouver que le diable dont on vous fait peur est un épouvantail de vieilles femmes, inventé au profit des moines par quelque méchant buveur d'eau de théologien; mais je vous ferai toucher cela au doigt quand nous aurons soupé, car j'ai l'estomac trop vide et la bouche trop sèche pour soutenir avec avantage, à l'heure qu'il est. une discussion philosophique. Marchez donc, brave Bascara, et soyez assuré de trouver toujours le lieutenant Boutraix entre le diable et vous, s'il était assez téméraire de vous menacer de la moindre offense. Mordiou! il ferait beau voir!

Nous nous étions engagés, en parlant ainsi, dans le chemin raboteux et haché de la colline, au bruit des *hélas!* sanglotants de Bascara, qui marquait chacun de

ses pas d'une des effusions des psaumes ou d'une des invocations des litanies. Je dois convenir que les mules elles-mêmes, ralenties par la fatigue et par la faim, ne se rapprochaient du but de notre équipée nocturne que d'une allure maussade et rechignée, s'arrêtant de temps en temps, comme si elles avaient attendu un contre-ordre salutaire, et retournant piteusement une tête abattue vers chaque toise de la route qu'elles achevaient de parcourir.

« Qu'est-ce donc, — dit Sergy, — que ce château de fatale renommée qui inspire à ces bonnes gens une terreur si sincère et si profonde? Un rendez-vous de revenants, peut-être?

— Et peut-être, — lui répondis-je tout bas, — un repaire de voleurs; car le peuple n'a jamais conçu de superstition de ce genre qui ne fût fondée sur quelque motif légitime de crainte. Mais, à nous trois, nous avons trois épées, trois paires d'excellents pistolets, des munitions pour recharger; et, outre son couteau de chasse, l'*arriero* est certainement muni, suivant l'usage, d'un bon ganivet de Valence.

— Qui ne sait ce que c'est que le château de Ghismondo? — murmura Este-

van d'une voix déjà émue. — Si ces illustres seigneurs sont curieux de l'apprendre, je suis en état de les satisfaire, car feu mon père y est entré. C'était un brave celui-là! Dieu lui pardonne d'avoir un peu trop aimé à boire!

— Il n'y a pas de mal, — interrompit Boutraix. — Que diable vit donc ton père au château de Ghismondo?

— Raconte-nous cette histoire, — reprit Sergy, qui aurait donné la partie de plaisir la plus raffinée pour un conte fantastique.

— Aussi bien, après cela, — répliqua le muletier, — leurs seigneuries seront libres de retourner, si elles le jugent à propos. »

Et il poursuivit :

« Ce malheureux Ghismondo, — dit-il, et, se reprenant aussitôt comme s'il craignait d'avoir été entendu par quelque témoin invisible, — malheureux en effet, — continua-t-il, — pour avoir attiré sur lui l'inexorable colère de Dieu, car je ne lui veux d'ailleurs aucun mal!... Ghismondo était à vingt-cinq ans le chef de l'illustre famille de Las Sierras, si renommée en nos chroniques. Il y a de cela trois cents ans, ou à peu près; mais l'an-

née au juste est mentionnée dans les livres. C'était un beau et brave cavalier, libéral, gracieux, longtemps bien venu de tous, mais trop enclin à de trop méchantes compagnies, et qui ne sut pas se conserver dans la crainte et dans le respect du Seigneur, si bien qu'il se fit un mauvais bruit dans ses déportements, et qu'il se ruina presque entièrement par ses prodigalités. C'est alors qu'il fut obligé de chercher un asile dans le château où vous avez résolu fort imprudemment, révérence gardée, de passer la nuit prochaine, et qui était le seul débris de son riche patrimoine. Content d'échapper dans cette retraite à la poursuite de ses créanciers et à celle de ses ennemis qui ne laissaient pas d'être fort nombreux, parce que ses passions et ses débauches avaient porté le trouble dans beaucoup de familles, il acheva de la fortifier, et il s'y confina pour le reste de ses jours, avec un écuyer d'aussi mauvaise vie que lui, et un jeune page dans lequel la corruption de l'âme avait devancé les années; leur maison se composa seulement d'une poignée d'hommes d'armes qui avaient pris part à leurs excès, et dont l'unique ressource était de s'associer à leur for-

tune. Une des premières expéditions de Ghismondo eut pour objet de se procurer une compagne, et semblable à l'infâme oiseau qui souille son nid, ce fut dans sa propre famille qu'il choisit sa propre victime. Quelques-uns disent cependant qu'Inès de Las Sierras, c'était le nom de sa nièce, souscrivit en secret à son enlèvement. Qui pourra jamais expliquer les mystères du cœur des femmes ?

« Je vous ai dit que ce fut là une de ses premières expéditions, parce que l'histoire lui en attribue beaucoup d'autres. Les revenus attachés à ce rocher, qui semble avoir été frappé, de tout temps, de la malédiction céleste, n'auraient pas suffi à ses dépenses, s'il n'y avait suppléé par des impôts levés sur des passants, et que l'on qualifie de vols de grand chemin, quand la perception n'est pas exécutée par de grands seigneurs. Les noms de Ghismondo et de son château devinrent en peu de temps redoutables.

— N'est-ce que cela ? — dit Boutraix. — Ce que tu viens de dire est partout. C'était un des résultats nécessaires de la feodalité, une des suites de la barbarie, dans ces siècles d'ignorance et d'esclavage.

— Ce qui me reste à vous raconter est un peu moins commun, — reprit l'*arriero*. — La douce Inès, qui avait reçu une éducation chrétienne, fut tout à coup, à pareil jour qu'aujourd'hui, éclairée d'un brillant rayon de la grâce. A l'instant où l'heure de minuit vient rappeler aux fidèles la naissance du Sauveur, elle pénétra, contre son usage, dans la salle des banquets, où les trois brigands, assis devant le foyer, s'étourdissaient sur leurs crimes dans les excès d'une orgie. Ils étaient à moitié ivres. Animée par la foi, elle leur peignit en vives paroles la méchanceté de leurs actions, et les châtiments éternels qui en seraient la suite; elle pleura, elle pria, elle s'agenouilla devant Ghismondo, et, sa blanche main étendue sur ce cœur qui naguère encore avait battu pour son amour, elle essaya d'y rappeler quelques sentiments humains. C'était, mes seigneurs, une entreprise au-dessus de ses forces, et Ghismondo, excité par ses barbares compagnons, lui répondit d'un coup de poignard qui lui perça le sein.

— Le monstre! — s'écria Sergy, aussi ému que s'il avait entendu le récit d'une histoire véritable.

— Cet incident horrible, — continua Estevan, — ne rabattit rien de la licence et de la joie accoutumées. Les trois convives continuèrent à boire et à chanter des chansons impies, en présence de la jeune fille morte; et il était trois heures du matin, quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maitres, pénétrèrent au lieu du festin pour relever quatre corps étendus dans des flots de sang et de vin. Ils emportèrent sans sourciller les trois ivrognes dans leurs lits, et le cadavre dans son linceul.

« Mais la vengeance céleste, — poursuivit Estevan après une pause assez solennelle, — mais l'infaillible justice de Dieu n'avait pas perdu ses droits. A peine le sommeil eut commencé à dissiper les vapeurs qui obscurcissaient la raison de Ghismondo, qu'il vit Inès entrer dans sa chambre à pas mesurés, non pas belle, frémissante d'amour et de volupté, et vêtue comme autrefois d'un tissu léger qui allait tomber; mais pâle, ensanglantée, trainant le long habit des morts, et déployant vers lui une main flamboyante qu'elle vint imposer lourdement sur son cœur, à l'endroit même qu'elle avait inutilement pressé quelques heures aupa-

ravant. Lié par une puissance irrésistible, Ghismondo tenta en vain de se soustraire à l'effroyable apparition. Ses efforts et sa douleur ne purent se manifester que par quelques gémissements sourds et confus. L'implacable main restait clouée à sa place, et le cœur de Ghismondo brûlait, et il brûla ainsi jusqu'au lever du soleil, où disparut le fantôme. Ses complices reçurent la même visite et subirent le même supplice.

« Le lendemain, et tous les lendemains qui le suivirent pendant une année presque éternelle, les trois maudits se trouvèrent au jour en s'interrogeant du regard sur le songe qu'ils avaient fait, car ils n'osaient se parler; mais la communauté du péril et du gain les appelait bientôt à de nouveaux crimes; la licence de la nuit les appelait à de nouvelles orgies qu'ils prolongeaient davantage; et l'heure du sommeil leur était redoutable; et l'heure du sommeil arrivée, la main vengeresse les brûlait toujours.

« Revint enfin l'anniversaire du 24 décembre (c'est aujourd'hui, mes seigneurs!), et le repas du soir les réunissait comme d'ordinaire à la clarté d'un foyer ardent, quand l'heure de la rédemption sonnait à

Mattaro pour convoquer les chrétiens à ses solennités. Tout à coup une voix s'élève daus la galerie du château : « Me « voilà », criait Inès, c'était elle. Ils la virent entrer, rejeter son drap funèbre, et s'asseoir parmi eux dans ses plus riches atours. Saisis d'étonnement et de terreur, ils la virent manger du pain et boire du vin des vivants ; on dit même qu'elle chanta et qu'elle dansa, suivant la coutume du passé, mais tout à coup sa main flamboya comme dans les mystères de leurs songes, et toucha au cœur le chevalier, l'écuyer et le page. Alors tout fut fini pour cette vie passagère, car leur cœur calciné avait fini de se réduire en cendres, et il ne renvoya plus de sang à leurs veines. Il était trois heures du matin quand les hommes d'armes, avertis par le silence de leurs maitres, pénétrèrent, suivant l'usage, au lieu du festin ; et cette fois-là, ils remportèrent quatre cadavres. Le lendemain, personne ne se réveilla. »

Sergy avait paru profondément préoccupé pendant tout le récit, parce que les idées qu'il faisait naitre se rapportaient à la matière ordinaire de ses rêveries ; Boutraix poussait de temps à autre un soupir expressif, mais qui n'exprimait guère que

l'impatience et l'ennui ; le comédien Bascara murmurait entre ses dents quelques paroles inintelligibles qui semblaient broder sourdement une basse monotone et mélancolique sur ce roman lugubre de l'*arriero*, et un mouvement souvent renouvelé de sa main me fit soupçonner qu'il défilait les grains d'un rosaire. Quant à moi, j'admirais ces lambeaux poétiques de la tradition qui venaient se coudre naturellement au récit d'un homme simple, et lui prêter des couleurs que l'imagination éclairée par le goût ne dédaignerait pas toujours.

« Ce n'est pas tout, — reprit Estevan, — et je vous prie de m'écouter un moment encore avant de persister dans votre dangereux projet. Depuis la mort de Ghismondo et des siens, son détestable repaire, devenu odieux à tous les hommes, est resté en partage au démon La route même par laquelle on y arrive a été abandonnée, comme vous pouvez vous en apercevoir. On sait seulement, à n'en pas douter, que tous les ans, le 24 décembre à minuit (mes seigneurs, c'est aujourd'hui, et ce sera tout à l'heure), les croisées du vieil édifice s'illuminent subitement. Ceux qui ont osé pénétrer

dans ces terribles secrets savent qu'alors le chevalier, l'écuyer et le page reviennent du sein des morts prendre place à l'orgie sanglante. C'est l'arrêt qu'ils ont à subir jusqu'à la consommation des siècles. Un peu plus tard entre Inès, dans son linceul qu'elle dépouille pour étaler sa toilette accoutumée, Inès, qui boit et mange, qui chante et danse avec eux. Quand ils se sont bercés quelque temps dans le délire de leur folle joie, imaginant, à chaque fois, qu'elle ne doit jamais cesser, la jeune fille leur montre sa blessure encore ouverte, les touche au cœur de sa main enflammée, et retourne aux feux du purgatoire après les avoir rendus à ceux de l'enfer! »

Ces derniers mots firent partir Boutraix d'un éclat de rire convulsif qui lui ôta un instant la respiration.

« Que le diable t'emporte! — s'écria-t-il en frappant l'*arriero* sur l'épaule d'un coup de poing rudement amical; — j'ai failli être ému de ces sornettes que tu racontes d'ailleurs assez bien; et je me sentais troublé comme un sot, quand l'enfer et le purgatoire m'ont rendu à moi-même. Préjugés, mon Catalan! préjugés d'enfant qu'on épouvante avec des

masques! Vieilles fables de la superstition qui n'ont plus de crédit qu'en Espagne! Tu verras tantôt, si la peur du diable m'empêche de trouver le vin bon — et, par parenthèse, cela me rappelle que j'ai soif. Presse donc tes mules, s'il te plait; car, pour voir le souper plus promptement servi, je porterais un toast à Satan lui-même.

— C'étaient les propros paroles de mon père dans une partie de débauche qu'il fit à Mattaro avec des soldats comme lui, — dit l'*arriero*. — Comme on demandait encore du vin au maitre de la posada :

« Il n'y en a plus qu'au château de « Ghismondo, — répondit-il.

« — J'en aurai donc, — répliqua mon père, qui était alors impie comme un gavache; — et, par le saint corps de Dieu! « j'en aurai, quand Satan devrait le ver- « ser. J'irai. — Tu n'iras pas! Oh! que « tu n'iras pas!... — J'irai, » — répliqua-t-il avec un blasphème plus exécrable encore; — et il s'obstina si bien qu'il y alla.

— A propos de ton père, — dit Sergy, — tu avais oublié la question de Boutraix. Que vit-il de si effrayant au château de Ghismondo?

— Ce que je vous ai dit, mes nobles seigneurs. Après avoir parcouru une longue galerie de tableaux fort anciens, il s'arrêta au seuil de la salle des banquets; et, comme la porte était ouverte, il y jeta un regard assez assuré. Les damnés étaient à table, et Inès leur montrait sa plaie sanglante. Ensuite elle dansa, et chacun de ses pas la rapprochait de l'endroit où il était placé. Son cœur se brisa tout à coup à l'idée qu'elle venait le prendre. Il tomba de son haut comme un corps mort, et ne revint à lui que le lendemain sur le seuil de l'église paroissiale.

— Où il s'était endormi la veille, — reprit Boutraix, — parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin. Rêve d'ivrogne, mon pauvre Estevan! Que la terre lui soit aussi légère qu'il l'a trouvée souvent mobile et chancelante sous ses pas! Mais cet infernal château, n'y arriverons-nous jamais?

— Nous y sommes, — répondit l'*arriero* en arrêtant ses mules.

— Il était temps, — dit Sergy; — voilà la tourmente qui commence, et (chose étrange dans cette saison!) j'ai entendu gronder le tonnerre deux ou trois fois.

— On l'entend toujours à pareille

époque, auprès du château de Ghismondo, » répliqua l'*arriero*.

Il n'avait pas fini de parler qu'un éclair éblouissant déchira le ciel, et nous montra les blanches murailles du vieux castel, avec ses tourelles groupées comme un troupeau de spectres, sur une immense plate-forme d'un roc uni et glissant.

La porte principale paraissait avoir été fermée longtemps ; mais les gonds supérieurs avaient fini par céder à l'action de l'air et des années, avec les pierres qui les soutenaient ; et ses deux battants, retombés l'un sur l'autre, tout rongés par l'humidité et tout mutilés par le vent, surplombaient, prêts à crouler, au-dessus du parvis. Nous n'eûmes pas de peine à les abattre. Dans l'intervalle qu'ils avaient laissé en se séparant vers leur base, et ou le corps d'un homme aurait eu peine a s'introduire, s'étaient amassés quelques débris du cintre et de la voûte qu'il fallut écarter devant nous. Les feuilles robustes d'aloès, qui s'étaient fait jour dans leurs interstices, tombèrent ensuite sous nos épées, et la voiture entra dans la vaste allée dont les dalles n'avaient pas gémi sous le passage d'une roue depuis le règne de Ferdinand le Catholique. Nous

nous hâtâmes alors d'allumer quelques-unes des torches dont nous nous étions munis à Mattaro, et dont la flamme, nourrie par un courant impétueux, résista heureusement aux battements d'ailes des oiseaux nocturnes qui s'enfuyaient de toutes les fentes du vieux bâtiment en poussant des cris lamentables. Cette scène, qui, avait, en vérité, quelque chose d'extraordinaire et de sinistre, me rappela involontairement la descente de don Quichotte dans la caverne de Montésinos; et l'observation que j'en fis en riant aurait peut-être arraché un sourire à l'*arriero* et à Bascara lui-même s'ils avaient pu sourire encore; mais leur consternation augmentait à chaque pas.

La grande cour s'ouvrit enfin devant nous. Sur sa gauche s'étendait un large auvent qui servait de toit à une espèce de hangar, destiné autrefois à protéger, contre l'intempérie des saisons, les chevaux du châtelain, comme l'attestaient des anneaux de fer placés, de distance en distance, à la muraille. Nous nous réjouîmes à l'idée d'y remiser commodément notre équipage; et cette pensée parut égayer jusqu'au souci d'Estevan, qui s'occupait, avant toutes chosos, du bien-être

et du repos de ses mules. Deux torches. fortement fixées à des crampons qui paraissaient préparés pour elles, jetèrent sur cet abri une lumière réjouissante; et le fourrage, dont nous avions chargé le derrière de la voiture, splendidement étalé devant l'attelage harassé de jeûne et de travail, lui rendit un air de gaieté qui faisait plaisir à voir.

« C'est au mieux, mes seigneurs, — dit Estevan un peu rassuré; — je comprends que mes mules puissent passer ici la nuit; et il y a un proverbe qui dit : « Que « le muletier est bien partout où peuvent « loger ses mules. » S'il vous plaît de me laisser quelques vivres pour souper à côté d'elles, je crois pouvoir vous en répondre jusqu'à demain : car je crains moins les démons de l'écurie que ceux du salon. Ce sont d'assez bons diables que l'accoutumance nous a rendus familiers, à nous autres *arrieros*, et dont la malignité se borne à mêler les crins des chevaux, ou à les étriller à rebrousse-poil. Quant à nous. pauvres gens que nous sommes, ils se contentent de nous pincer assez serré pour que la marque en reste pendant une semaine, sous la forme d'une tache jaune que toute l'eau du Ter ne laverait pas;

de nous donner des crampes qui retournent le mollet sur l'os de la jambe, ou de se coucher pesamment sur notre estomac en riant comme des fous. Je me sens homme à braver tout cela, moyennant la grâce de Dieu et les trois bouteilles de vin de Palamos que le seigneur capitaine m'a promises.

— Les voilà, — lui dis-je en l'aidant à détacher la voiture, — et, de plus, deux pains et un quartier de brebis rôtie. Maintenant que la cavalerie et le train sont logés, nous allons pourvoir là-haut à l'étape des fantassins. »

Nous enflammâmes quatre torches, et nous nous engageâmes dans le grand escalier, à travers les débris dont il était obstrué partout. Bascara entre Sergy et Boutraix, qui l'encourageaient de leur parole et de leur exemple, et faisant céder la peur à la vanité, si puissante sur une âme espagnole. J'avouerai que cette incursion sans périls avait cependant quelque chose d'aventureux et de fantastique dont mon imagination était secrètement flattée, et je puis ajouter qu'elle présentait des difficultés propres à exciter notre ardeur. Une partie des murailles avait croulé çà et là et dressé devant nous en vingt

endroits différents autant de barricades accidentelles qu'il fallait tourner ou franchir. Des planches, des solives, des poutres tout entières, tombées des parties supérieures de la charpente, se croisaient et s'impliquaient en tous sens sur les degrés rompus dont les éclats anguleux se hérissaient sous nos pieds. Les vieilles croisées qui avaient donné du jour au vestibule et aux degrés étaient depuis longtemps tombées, arrachées par les orages, et nous n'en reconnaissions les vestiges qu'au bruit des vitres déjà brisées que la semelle de nos bottes faisait craquer. Un vent impétueux, chargé de neige, s'introduisait avec d'horribles sifflements à travers l'espace qu'elles avaient abandonné en s'abattant d'une pièce, un ou deux siècles auparavant; et la végétation sauvage dont la tempête y avait jeté les semences, ajoutait encore aux embarras de ce passage et à l'horreur de cet aspect. Je pensai, sans le dire, que le cœur d'un soldat serait porté d'un élan plus facile et plus naturel à l'attaque d'une redoute ou à l'assaut d'une forteresse. Nous arrivâmes enfin au palier du premier etage, et nous reprimes haleine un moment.

A notre gauche s'ouvrait un corridor long, étroit et obscur, dont nos torches, pressées à l'entrée, ne purent éclaircir les ténèbres. Devant nous était la porte des appartements, ou plutôt elle n'y était plus. Cette nouvelle invasion ne nous donna que la peine d'entrer, la torche au poing, dans une salle carrée qui avait dû recevoir les hommes d'armes. Nous en jugeâmes du moins ainsi à deux rangs de banquettes délabrées qui la garnissaient sur toutes ses faces, et à quelques trophées d'armes communes, à demi rongées par la rouille, qui pendaient encore à ses parois. Nous la traversâmes en faisant rouler sous nos pieds quatre ou cinq tronçons de lance et autant de canons d'escopette. Elle aboutissait en retour d'équerre à une galerie beaucoup plus étendue en longueur, mais d'une largeur médiocre, dont le côté droit était percé de croisées vides comme celles de l'escalier, et auxquelles battaient à peine encore les restes d'un chambranle pourri. Le plancher de cette partie du bâtiment avait été tellement dégradé par les influences de l'atmosphère et par la chute de la pluie, qu'il abandonnait toutes ses mortaises, et qu'il ne prolongeait plus

vers le mur extérieur qu'une frange mince et déchirée. De cette direction, on le sentait fléchir et se relever avec une élasticité suspecte, et le pied s'y engageait comme dans une poussière compacte qui ne demande qu'à céder. D'espace en espace, les parties les moins solides commençaient à s'écailler en compartiments bizarres et béants, que la marche d'un curieux plus téméraire que moi n'aurait pas sondés impunément. J'entrainai brusquement mes camarades vers la muraille de gauche, où le passage paraissait moins hasardeux. Elle était garnie de tableaux.

« Aussi vrai qu'il n'y a pas de Dieu, ce sont des tableaux, — dit Boutraix. — L'ivrogne qui a engendré ce malotru d'*arriero* serait-il venu jusqu'ici?

— Eh non! — lui répondit Sergy avec un rire un peu amer. — Il s'endormit sur le parvis de l'église de Mattaro, parce que le vin qu'il avait bu l'empêcha d'aller plus loin.

— Je ne te demande pas ton avis, — reprit Boutraix en braquant son lorgnon sur les cadres disloqués et poudreux qui tapissaient le mur en lignes inégales sous une multitude d'angles capricieux, mais sans qu'il s'en trouvât un seul qui ne

s'éloignât pas plus ou moins de la perpendiculaire. — Ce sont des tableaux en effet, et des portraits, si je ne me trompe. Toute la famille de Las Sierras a posé dans ce coupe-gorge. »

De pareils vestiges de l'art des siècles reculés auraient pu fixer notre attention dans une autre circonstance; mais nous étions trop pressés d'assurer à notre petite caravane un gîte sûr et commode pour employer beaucoup de temps à l'examen de ces toiles frustes qui avaient presque disparu sous l'enduit humide et noir des années. Cependant, parvenu aux derniers portraits, Sergy en rapprocha son flambeau avec émotion, et, me saisissant vivement par le bras :

« Regarde, regarde, — s'écria-t-il, — ce chevalier au sombre regard, dont le front est ombragé par un panache rouge : ce doit être Ghismondo lui-même ! Vois comme le peintre a merveilleusement exprimé dans ces traits jeunes encore les lassitudes de la volupté et les soucis du crime. C'est une chose triste à voir !...

— Le portrait suivant t'en dédommagera, — répondis-je en souriant à son hypothèse. — C'est celui d'une femme, et s'il en était mieux conservé ou plus rap-

proché de nos yeux, tu t'extasierais à la vue des charmes d'Inès de Las Sierras, car on pourrait supposer aussi, que c'est elle. Ce qu'on en distingue est déjà de nature à produire une vive impression. Que d'élégance dans cette taille élancée ! quel attrait piquant dans cette attitude ! que ce bras et cette main, si parfaitement modelés, promettent de beautés dans l'ensemble qui nous échappe ! C'est ainsi que devait être Inès !

— Et c'est ainsi qu'elle était, — reprit Sergy en m'entrainant vers lui, — car, sous ce point de vue, je viens de rencontrer ses yeux. Oh ! jamais une expression plus passionnée n'a parlé à l'âme ! jamais la vie n'est descendue plus vivante du pinceau ! Et si tu veux suivre cette indication sous les écailles de la toile jusqu'au doux contour où la joue s'arrondit autour de cette bouche charmante, si tu saisis comme moi le mouvement de cette lèvre un peu dédaigneuse, mais où l'on sent respirer toute l'ivresse de l'amour...

— Je me ferai une idée imparfaite, — continuai-je froidement, — de ce que pouvait être une jolie femme de la cour de Charles-Quint.

— De la cour de Charles-Quint, — dit Sergy en baissant la tête. — Cela est vrai.

— Attendez, attendez, — dit Boutraix, à qui sa haute taille permettait d'atteindre de la main jusqu'au cartouche gothique dont la baguette inférieure du cadre était décorée, et qui venait d'y passer son mouchoir à plusieurs reprises. — Il y a ici un nom écrit en allemand ou en hébreu, si ce n'est en syriaque ou en bas-breton ; mais le diable emporte qui le déchiffre. J'aimerais autant expliquer l'Alcoran. »

Sergy poussa un cri d'enthousiasme.

« *Inès de Las Sierras !* Inès de Las Sierras ! — répéta-t-il en pressant mes mains avec une sorte de frénésie. — Lis plutôt !

— *Ines de Las Sierras !* — répliquai-je : — c'est cela ; et ces trois montagnes de sinople sur un champ d'or devaient être les armoires parlantes de sa famille. Il parait que cette infortunée a réellement existé et qu'elle habitait ce château. Mais il est bientôt temps d'y chercher un asile pour nous-mêmes. N'êtes-vous pas disposés à pénétrer plus avant ?

— A moi ! messieurs, à moi ! — cria Boutraix, qui nous avait précédés de quelques pas. — Voici un salon de compagnie qui ne nous fera pas regretter les

rues humides de Mattaro ; un logement digne d'un prince ou d'un intendant militaire ! Le seigneur Ghismondo aimait ses aises, et il n'y a rien à dire sur la distribution de l'appartement. Oh ! le superbe corps de caserne ! »

Cette pièce immense était en effet mieux conservée que le reste. Le fond seulement recevait la lumière de deux croisées très étroites, que la faveur de leur disposition avait préservées des dégradations communes à tout le bâtiment. Ses tentures en cuir imprimé et ses grands fauteuils à l'antique avaient je ne sais quel air de magnificence que leur vieillesse rendait encore plus imposant. La cheminée aux proportions colossales, qui ouvrait ses vastes flancs sur la muraille de gauche, semblait avoir été bâtie pour des veillées de géants, et les bois de démolition épars dans l'escalier nous auraient fourni un feu réjouissant pendant des centaines de nuits pareilles à celle qui allait s'écouler. Une table ronde, qui n'en était éloignée que de quelques pieds, nous rappela involontairement les festins impies de Ghismondo, et je conviendrai volontiers que je ne la regardai pas sans un peu de saisissement.

Il nous fallut plusieurs voyages, soit pour nous approvisionner du bois nécessaire, soit pour transporter nos vivres, et ensuite nos paquets, dont l'inondation pluviale de la journée pouvait avoir sérieusement compromis l'économie. Tout se trouva heureusement sain et sauf, et les nippes mêmes de la troupe de Bascara, étendues devant le foyer incendié sur les dossiers des fauteuils, brillèrent à nos yeux de ce lustre factice et de cette fraicheur surannée que leur prête l'éclat imposteur des quinquets. Il est vrai que la salle à manger de Ghismondo, éclairée alors par dix torches ardentes habilement assujetties à dix vieux candélabres, était certainement mieux illuminée que ne le fut jamais, de mémoire d'homme, le théâtre d'une petite ville de Catalogne. La partie la plus éloignée seulement, celle qui se rapprochait de la galerie des tableaux, et par laquelle nous étions entrés, n'avait pas perdu toutes ses ténèbres. On eût dit qu'elles s'y étaient amassées comme à dessein pour établir entre nous et le vulgaire profane une mystérieuse barrière. C'était la nuit visible du poète.

« Je ne doute pas, — dis-je en m'occu-

pant avec mes compagnons des préparatifs du repas, — que ceci ne fournisse un nouveau prétexte à la crédulité des habitants de la plaine. Il est l'heure où Ghismondo revient s'asseoir tous les ans à son banquet infernal, et la lumière que ces croisées doivent répandre au dehors n'annonce rien de moins qu'une fête de démons. C'est peut-être sur une circonstance pareille qu'est fondée la vieille légende d'Estevan.

— Ajoute à cela, — dit Boutraix, — que la fantaisie de représenter cette scène au naturel peut être venue à des aventuriers de bonne humeur, et qu'il n'est pas impossible que le père de l'*arriero* ait réellement assisté à une comédie de ce genre. Nous sommes servis à ravir pour la recommencer, — continua-t-il en soulevant pièce à pièce les hardes de la troupe voyageuse. — Voilà un habit de chevalier qui semble taillé pour le capitaine ; je rappellerai trait pour trait, avec celui-ci, l'intrépide écuyer du damné qui était, selon toute apparence, un garçon de fort bonne mine ; et ce costume coquet, qui relèvera la physionomie un peu langoureuse du beau Sergy, lui donnera facilement l'air du plus séduisant des pages.

Convenez que l'invention est heureuse, et qu'elle nous promet une nuit de gaieté folle! »

Pendant que Boutraix parlait, il s'était travesti de pied en cap, et nous l'avions imité en riant, car il n'y a rien de plus contagieux qu'une extravagance entre de jeunes cervelles. Cependant nous avions eu la précaution de conserver nos épées et nos pistolets, qui, à la date près de leur fabrication, ne contrastaient pas d'une manière trop criante avec notre déguisement. Les héros mêmes de la galerie de Ghismondo, s'ils étaient descendus subitement de leurs toiles gothiques, ne se seraient pas trouvés très dépaysés dans leur castel héréditaire.

« Et la belle Inès! — s'écria Boutraix. — Vous n'y avez pas pensé? Le seigneur Bascara, que la nature a revêtu de dons extérieurs dont les Grâces seraient jalouses, voudrait-il bien se charger de ce rôle pour cette fois seulement, à la demande générale du public?

— Messieurs, — répondit Bascara, — je me prête volontiers aux plaisanteries qui n'intéressent pas le salut de mon âme, et c'est ma profession; mais celle-ci est d'un genre qui ne me permet pas d'y

prendre part. Vous verrez peut-être, à votre grand dommage, qu'on ne brave pas impunément les puissances de l'enfer. Réjouissez-vous comme bon vous semblera puisque la grâce ne vous a pas touchés; mais je vous atteste que je renonce hautement à ces joies de Satan, et que je ne demande qu'à y échapper pour me rendre moine dans quelque bonne maison du Seigneur. Accordez-moi seulement, comme à votre frère en Jésus-Christ, dont le nom soit toujours loué, la permission de passer la nuit sur ce fauteuil, avec quelque réfection pour soutenir mon corps, et la liberté de prier.

— Tiens, — lui dit Boutraix, — cette magnifique oraison jaculatoire mérite une oie tout entière et deux flacons du meilleur. Garde ton siège, mon ami; mange, bois, prie et dors. Tu ne seras jamais qu'un fou! — D'ailleurs, — ajouta-t-il en se rasseyant et en remplissant son verre, — Inès ne vient qu'au dessert, et j'espère bien qu'elle viendra.

— Dieu nous en préserve! » dit Bascara.

Je pris la place opposée au feu, l'écuyer à ma droite, à ma gauche le page. En face de moi, la place d'Inès resta vacante.

Je promenai un regard autour de la table, et, soit préoccupation, soit faiblesse d'esprit, je trouvai aussi que ce divertissement avait quelque chose de sérieux qui me serrait le cœur. Sergy, plus avide que moi d'impressions romanesques, paraissait plus ému encore. Boutraix buvait.

« D'où vient, — dit Sergy, — que ces idées solennelles dont la philosophie se fait un jeu ne perdent jamais entièrement leur empire sur les esprits les plus fermes et les plus éclairés ? La nature de l'homme aurait-elle un besoin secret de se relever jusqu'au merveilleux pour entrer en possession de quelque privilège qui lui a été ravi autrefois, et qui formait la plus noble partie de son essence ?

— Sur mon honneur, — répondit Boutraix, — je ne croirais pas à cette supposition, quand même tu l'aurais énoncée en termes assez clairs pour me la faire comprendre. L'effet dont tu parles résulte tout bonnement d'une vieille habitude des organes du cerveau, qui ont retenu, comme une espèce de cire molle durcie par le temps, les sottes impressions que nos mères et nos nourrices leur ont inculquées dans notre enfance, et c'est ce qui est admirablement expliqué par Vol-

taire dans un livre superbe que je t'engage à lire quand tu seras de loisir. Penser autrement, c'est se ravaler au niveau de ce bonhomme qui grommelle depuis un quart d'heure le *Benedicite* sur sa ration, avant d'oser se hasarder à y mettre la dent. »

Sergy insista. Boutraix défendit son terrain pied à pied, en se retranchant, comme à l'ordinaire, derrière ses arguments irrésistibles, *préjugé*, *superstition* et *fanatisme*. Je ne l'avais jamais vu si tenace et si méprisant dans un combat métaphysique ; mais la conversation ne se maintint pas longtemps à la hauteur de ces sublimes régions de l'intelligence, car le vin était capiteux, et nous en buvions copieusement en gens qui n'ont rien de mieux à faire. Il était minuit à nos montres, et près d'une bouteille de plus, quand nous nous écriâmes tous ensemble avec un transport de joie, comme si cette conviction nous avait affranchis d'une inquiétude cachée :

« Minuit ! messieurs, minuit ! et Inès de Las Sierras n'est pas venue ! »

L'unanimité avec laquelle nous nous étions rencontrés dans une observation si puérile nous arracha un éclat de rire.

« Tête et mort ! — dit Boutraix en se

soulevant sur deux jambes avinées, dont il cherchait à dissimuler l'oscillation sous un air de nonchalance et d'abandon ; — quoique cette belle ait fait défaut à notre réunion joyeuse, la galanterie chevaleresque dont nous faisons profession nous défend de l'oublier. Je porte ce rougebord à la santé de notre demoiselle Inès de Las Sierras et à sa prochaine délivrance !

— A Inès de Las Sierras ! — cria Sergy.

— A Inès de Las Sierras ! — répétai-je en rapprochant mon verre à demi vide de leurs verres déjà pleins.

— Me voilà ! — cria une voix qui partait de la galerie des tableaux.

— Hein ? — dit Boutraix en se rasseyant. — La plaisanterie n'est pas mauvaise ; mais qui l'a faite ? »

Je jetai les yeux derrière moi. Bascara s'était cramponné tout pâle aux barreaux de mon fauteuil.

« Ce faquin de voiturier, — répondis-je, — que le vin de Palamos a mis en gaieté.

— Me voilà ! me voilà ! — reprit la voix. — Salut et bonne humeur aux hôtes du château de Ghismondo !

— C'est une voix de femme, et de jeune femme, » dit Sergy en se levant avec une noble et gracieuse assurance.

Au même instant, nous discernâmes dans la partie la moins éclairée de la salle un blanc fantôme qui courait vers nous d'une incroyable rapidité, et qui, parvenu à notre portée, laissa tomber son linceul. Il passa entre nous, car nous étions debout, la main sur la garde de nos épées, et s'assit à la place d'Inès.

« Me voilà ! » dit le fantôme en poussant un long soupir et en rejetant de droite et de gauche de longs cheveux noirs, négligemment retenus par quelques nœuds de ruban ponceau. Jamais beauté plus accomplie n'avait frappé mes regards.

« C'est une femme en effet, — repris-je à demi-voix ; — et puisqu'il est bien convenu entre nous que rien ne peut se passer ici qui ne soit parfaitement naturel, nous n'avons de conseils à prendre que de la politesse française. La suite expliquera ce mystère, s'il peut s'expliquer. »

Nous reprîmes nos places, et nous servîmes l'inconnue, qui paraissait pressée par la faim. Elle mangea et but sans parler. Quelques minutes après, elle nous

avait oubliés tout à fait, et chacun des personnages de cette scène bizarre sembla s'être isolé en lui-même, immobile et muet, comme s'il avait été frappé de la baguette pétrifiante d'une fée. Bascara était tombé à mes côtés, et je l'aurais cru mort de terreur, si je n'avais pas été rassuré par le mouvement de ses mains palpitantes, qui se croisaient convulsivement en signe de prière. Boutraix ne laissait pas échapper un souffle; une profonde expression d'anéantissement avait remplacé son audace bachique, et le brillant vermillon de l'ivresse, qui éclatait une minute auparavant sur son front assuré, s'était changé en mortelle pâleur. Le sentiment qui dominait Sergy n'enchaînait pas sa pensée avec moins de puissance, mais il était du moins plus doux, à en juger par ses regards. Ses yeux, fixés sur l'apparition avec tout le feu de l'amour, paraissaient s'efforcer de la retenir, comme ceux d'un homme endormi qui craint de perdre au réveil le charme irréparable d'un beau songe; et il faut avouer que cette illusion valait la peine d'être conservée avec soin, car la nature entière n'offrait peut-être point alors de beauté vivante qui méritât d'être mise à



sa place. Je vous prie de croire que je n'exagère pas.

L'inconnue n'avait pas plus de vingt ans; mais les passions, le malheur — ou la mort — avaient imprimé a ses traits ce caractère étrange d'immuable perfection et d'éternelle régularité que le ciseau des anciens a consacré dans le type des dieux. Il ne restait rien dans cette physionomie qui appartint à la terre, rien qui pût y craindre l'offense d'une comparaison. Ce fut là le froid jugement de ma raison, bien prémunie dès ce temps-là contre les folles surprises de l'amour, et il me dispense d'une peinture à laquelle chacun de vous sera libre de pourvoir au gré de son imagination. Si vous parvenez à vous figurer quelque chose qui approche de la réalité, vous irez mille fois plus loin que tous les artifices de la parole, de la plume et du pinceau. Seulement, et il le faut bien pour la garantie de mon impartialité, laissez courir, sur ce front vaste et poli, un trait oblique, extrêmement léger, qui vient mourir a un pouce au-dessus du sourcil; et dans le regard divin dont ces longs yeux bleus répandent l'ineffable lumière, entre des cils noirs comme le jais, exprimez, si vous le pouvez, quelque

chose de vague et d'indécis, comme le trouble d'un doute inquiet qui cherche à s'expliquer à lui-même. Ce seront les imperfections de mon modèle, et je vous réponds que Sergy ne les a pas aperçues.

Ce qui me frappa le plus pourtant, quand je fus capable de m'occuper de quelques détails, c'était le vêtement de notre mystérieuse étrangère. Je ne doutais pas de l'avoir vu quelque part, peu de temps auparavant, et je ne tardai à me rappeler que c'était dans le portrait d'Inès. Il paraissait emprunté, comme le nôtre, au magasin d'un costumier assez habile en *mise en scène*, mais il avait moins de fraîcheur. Sa robe de damas vert encore riche, mais molle et hâlée, que rattachaient çà et là des rubans flétris, devaient avoir appartenu à la garde-robe d'une femme morte depuis plus d'un siècle, et je pensai en frémissant que le toucher y trouverait peut-être la froide humidité de la tombe; mais je rejetai aussitôt cette idée indigne d'un esprit raisonnable, et j'étais parfaitement rendu au libre exercice de mes facultés, quand, avec un accent enchanteur, la nouvelle venue rompit enfin le silence :

« Eh quoi! nobles chevaliers, — dit-

elle en laissant errer sur ses lèvres un sourire de reproche, — aurais-je eu le malheur de troubler les plaisirs de cette agréable soirée ? Vous ne pensiez, à mon arrivée, qu'à vous livrer au bonheur d'être ensemble, et, quand je suis venue, vos rires joyeux éclataient à réveiller tous les oiseaux de nuit qui ont fait leurs nids dans les lambris du château. Depuis quand la présence d'une femme toute jeune, et à laquelle la ville et la cour ont trouvé quelques faibles agréments, alarme-t-elle la gaieté? Le monde aurait-il changé à ce point depuis que j'en suis sortie ?

— Pardonnez, madame, — répondit Sergy ; — tant d'attraits étaient faits pour nous surprendre, et l'admiration est muette comme l'effroi.

— Je sais gré à mon ami de cette explication, — repris-je aussitôt. — Les sentiments que votre vue inspire ne peuvent pas s'exprimer par des paroles. Quant à votre visite elle-même, elle a dû exciter en nous un étonnement passager dont nous avons été quelque temps à nous remettre. Vous savez que rien ne pouvait nous l'annoncer dans ces ruines qui ont depuis si longtemps perdu leurs habitants,

et ce lieu sauvage, cette heure avancée de la nuit, ce désordre inaccoutumé des éléments ne nous permettaient pas de l'espérer. Vous serez sans doute bienvenue, madame, partout, où vous daignerez paraître; mais nous attendions avec respect, pour vous rendre les honneurs que nous vous devons, qu'il vous plût de nous apprendre à qui nous avons l'honneur de parler.

— Mon nom? — reprit-elle vivement; — ne le savez-vous pas? Dieu m'est témoin que je ne suis venue qu'à votre appel!...

— A notre appel! — dit Boutraix en balbutiant et couvrant son visage de ses mains.

— En vérité, — continua-t-elle en souriant, — et je connais trop les bienséances pour en agir autrement. Je suis Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras! — cria Boutraix, plus consterné que s'il avait vu la foudre tomber auprès de lui. — O justice éternelle! »

Je la regardai fixement. Je cherchai en vain dans sa figure quelque chose qui trahît la feinte et le mensonge.

« Madame, — lui dis-je en affectant un

peu plus de calme que je n'en avais réellement, — les déguisements sous lesquels vous nous avez trouvés, et qui sont peut-être assez malséants pour ce saint jour, cachent d'ailleurs des hommes inaccessibles à la crainte. Quel que soit votre nom, et quel que soit le motif pour lequel il vous plaira de le déguiser, vous pouvez attendre de nous une hospitalité discrète et respectueuse ; nous nous prêterons même volontiers à reconnaître en vous Inès de Las Sierras, si ce jeu d'esprit autorisé par la circonstance, amuse votre imagination, et tant de beauté vous donne le droit de la représenter avec plus d'éclat qu'elle n'en eut jamais ; c'est le plus sûr de tous les prestiges ; mais nous vous prions d'être bien persuadée que cet aveu, qui ne coûte rien à notre courtoisie, n'aurait pu être arraché à notre crédulité.

— Je suis loin de lui demander un pareil effort. — répondit Inès avec dignité ; — mais qui pourrait me contester le titre que je prends dans la propre maison de mes pères ? Oh ! — continua-t-elle en s'animant par degrés, — j'ai payé assez cher ma première faute pour croire la vengeance de Dieu satisfaite par cette expia-

tion : mais puisse l'indulgence tardive que j'attends de lui, et dans laquelle j'ai mis ma seule espérance, m'abandonner pour toujours aux tourments qui me dévorent, si le nom d'Inès de Las Sierras n'est pas mon nom ! Je suis Inès de Las Sierras, la coupable et malheureuse Inès ! Quel intérêt aurais-je à voler un nom que j'ai tant d'intérêt à cacher, et de quel droit repousseriez-vous l'aveu, assez pénible déjà, d'une infortunée dont le sort ne demande que de la pitié ?... »

Elle laissa échapper quelques larmes, et Sergy se rapprocha d'elle avec une émotion toujours croissante, pendant que Boutraix, qui avait depuis quelque temps la tête appuyée sur ses bras accoudés, la laissait lourdement tomber aur la table.

« Tenez, seigneur ! — dit-elle en arrachant de son bras un carcan d'or à demi rongé par les années, et en le jetant dédaigneusement devant moi. — voilà le dernier présent de ma mère, et le seul joyau de son héritage qui me soit resté dans la misère et dans l'opprobre de ma vie. Voyez si je suis en effet Inès de Las Sierras, ou une vile aventurière, vouée par la bassesse de sa naissance aux divertissements de la populace. »

Les trois montagnes de sinople y étaient incrustées en fines émeraudes, et le nom de *Las Sierras*, gravé en vieilles lettres, s'y lisait distinctement encore sous la rouille du temps.

Je relevai le bracelet avec respect, et je lui présentai, en m'inclinant profondément. Dans l'état d'exaltation où était parvenu son esprit, elle ne me remarqua point.

« S'il vous fallait d'autres preuves, — reprit-elle avec une sorte de délire, — le bruit de mes malheurs n'est-il pas venu jusqu'à vous ? Voyez ! — ajouta-t-elle en détachant l'agrafe de sa robe et en nous montrant la cicatrice de son sein. — C'est là que le poignard m'a frappé !

— Malheur ! malheur ! — cria Boutraix en soulevant sa tête, et en se rejetant, dans un désordre inexprimable, sur le dossier de son fauteuil.

— Les hommes ! les hommes ! — dit Inès du ton d'un mépris amer, — ils savent tuer les femmes, et la vue des blessures leur fait peur !... »

Le mouvement mêlé de pudeur et de compassion qu'elle fit pour rapprocher les pans de sa robe entr'ouverte, et cacher son sein aux yeux effrayés de Boutraix, livra l'autre à ceux de Sergy, dont l'émo-

tion était à son comble, et je comprenais trop bien son ivresse pour la condamner.

Le nouveau silence s'établit alors, plus long, plus absolu, plus triste que le premier. Abandonnés, chacun de notre côté, à nos préoccupations particulières, Boutraix à une erreur irréfléchie qui était devenue incapable de raisonner, Sergy aux jouissances intérieures d'un amour naissant, dont l'objet réalisait les rêves favoris de sa folle imagination, moi-même à la méditation de ces hauts mystères sur lesquels je craignais de m'être formé, par le passé, des opinions téméraires, nous devions ressembler à ces figures pétrifiées des contes orientaux que la mort a saisies au milieu de la vie, et dont les traits réfléchissent pour toujours l'expression du sentiment passager dans lequel elle les a surprises. La physionomie d'Inès paraissait beaucoup plus animée ; mais à travers la multitude d'aspects mobiles qu'un enchaînement inexplicable d'idées lui faisait prendre tour à tour, comme sous l'empire d'un songe, il aurait été impossible de déterminer celle qui la dominait, quand elle prit la parole en riant :

« Je ne me rappelle pas, — dit-elle, — ce que je vous priais de m'expliquer tout

à l'heure, mais vous savez bien que ma pensée ne peut suffire à la conversation des hommes, depuis qu'une main que j'aimais, et qui m'assassina, m'a jetée parmi les morts. Prenez pitié, je vous prie, de la faiblesse d'une intelligence qui ressuscite, et pardonnez-moi d'avoir oublié trop longtemps que je n'ai pas fait honneur encore au salut que vous me portiez quand je suis entrée. Messieurs, — ajouta-t-elle en se levant avec une grâce infinie et en nous présentant son verre, — Inès de Las Sierras vous salue à son tour. A vous, noble chevalier ! le ciel vous soit favorable dans vos entreprises ! à vous, écuyer mélancolique, dont quelque peine secrète altère la gaieté naturelle ! puissent des jours plus propices que celui-ci vous rendre une sérénité sans mélange ! à vous, beau page, dont la tendre langueur annonce une âme occupée de soucis plus doux ! puisse l'heureuse femme qui a fixé votre amour y répondre par un amour digne de vous ; et si vous n'aimez pas encore, puissiez-vous aimer bientôt une beauté qui vous aime ! à vous, mes seigneurs !...

— Oh ! j'aime, et j'aime pour toujours ! — s'écria Sergy. — Qui pourrait vous

avoir vue et ne pas vous aimer? A Inès de Las Sierras! à la belle Inès!...

— A Inès de Las Sierras! — répétai-je en me levant de mon fauteuil.

— A Inès de Las Sierras! — murmura Boutraix sans changer de place; et, pour la première fois de sa vie, il porta une santé solennelle sans boire.

— A vous tous! » reprit Inès en rapprochant pour la seconde fois son verre de sa bouche, mais sans l'épuiser.

Sergy s'en saisit, et y plongea une lèvre ardente; je ne sais pourquoi j'aurais voulu le retenir, comme si j'avais pensé qu'il y bût la mort.

Quant à Boutraix, il était retombé dans une sorte de stupeur réfléchie qui absorbait toute son âme.

« Voilà qui est bien, — dit Inès en jetant un de ses bras autour du cou de Sergy, et en posant de temps à autre sur son cœur une main aussi incendiaire que celle dont nous avait parlé la légende d'Estevan. — Cette soirée est plus douce et plus charmante qu'aucune de celles dont j'ai conservé le souvenir. Nous sommes tous si gais et si heureux! Ne pensez-vou pas, seigneur écuyer, qu'il ne nous manque ici que le charme de la musique?...

— Oh ! — dit Boutraix, qui ne pouvait presque plus articuler autre chose, — chanterait-elle ?...

— Chantez, chantez ! — répondit Sergy en passant des doigts frémissants dans les cheveux d'Inès : — c'est votre Sergy qui vous en prie.

— Je le veux bien, — reprit Inès ; — mais l'humidité de ces caveaux doit avoir altéré ma voix qu'on trouvait belle et pure, et je ne sais d'ailleurs que de tristes chansons, peu dignes d'une *tertulia* bachique, où devraient ne résonner que des airs joyeux. Attendez, — continua-t-elle en élevant ses yeux célestes vers la voûte et en préludant par des sons enchanteurs. C'est la romance de la *Nina Matada,* qui sera nouvelle pour vous comme pour moi, car je la composerai en chantant. »

Il n'est personne qui n'ait pu reconnaitre combien le mouvement animé de l'improvisation prêtait de séductions à une voix inspirée. Malheur à l'homme qui écrit froidement sa pensée, élaborée, discutée, éprouvée par la réflexion et par le temps. Il n'ira jamais émouvoir une âme jusque dans ses sympathies les plus secrètes. Assister à l'enfantement d'une grande conception, la voir s'élancer du

génie de l'artiste, comme Minerve de la tête de Jupiter, se sentir emporté dans son essor à travers les régions inconnues de l'imagination, sur les ailes de l'éloquence, de la poésie, de la musique, c'est la plus vive des jouissances qui aient été données à notre nature imparfaite ; c'est la seule qui la rapproche sur la terre de la Divinité dont elle a tiré son origine.

Ce que je viens vous dire, c'est ce que j'éprouvais aux premiers accents d'Inès. Ce que j'éprouvai un peu plus tard, il n'y a point de termes dans les langues qui puissent l'exprimer. Les deux essences de mon être se séparaient distinctement dans ma pensée : l'une, inerte et grossière, que son poids matériel retenait fixée sur un des fauteuils de Ghismondo ; l'autre, déjà transformée, qui s'élevait au ciel avec les paroles d'Inès, et qui en recevait, à leur gré, toutes les impressions d'une vie nouvelle, inépuisable en voluptés. Soyez bien convaincus que si quelque génie malheureux a douté de l'existence de ce principe éternel, dont la vie impérissable est enchainée quelques jours dans les liens de notre vie passagère, et qu'on appelle l'âme, c'est qu'il n'avait pas entendu chanter Inès, ou une femme qui chantât comme elle.

Mes organes, vous le savez, ne se refusent pas à ce genre d'émotion; mais je suis loin de les croire assez délicats pour le subir dans toute sa puissance. Il en était autrement de Sergy, dont l'organisation entière était celle d'une âme à peine captive, et qui ne touchait à l'humanité que par quelque lien fragile, toujours prêt à le laisser libre quand il voulait s'en affranchir. Sergy criait, Sergy pleurait, Sergy n'était plus en lui-même, et quand Inès, transportée, allait se perdre dans des inspirations plus sublimes encore que tout ce que nous avions entendu, elle semblait l'appeler à elle d'un sourire. Boutraix s'était un peu réveillé de son morne abattement, et fixait sur Inès deux gros yeux attentifs, où l'expression d'un plaisir étonné avait un moment remplacé celle de la frayeur. Bascara n'avait pas changé de position, mais les douces sensations du virtuose commençaient à triompher des craintes de l'homme du peuple. Il relevait de temps à autre un front où l'admiration le disputait à l'épouvante, et soupirait d'extase ou d'envie.

Un cri d'enthousiasme succéda au chant d'Inès. Elle versa elle-même à boire à la ronde, et choqua d'un verre délibéré le

verre de Boutraix. Il le retira vers lui d'une main mal assurée, me regarda boire et but. Je remplis de nouveau les verres, et je saluai Inès.

« Hélas ! — dit-elle, — je ne sais plus chanter, ou bien cette salle a trahi ma voix. Autrefois il n'y avait pas un atome de l'air qui ne me répondît, et qui ne me prêtât un accord. La nature n'a plus pour moi ces harmonies toutes puissantes que j'interrogeais, que j'écoutais, qui se mariaient à mes paroles, quand j'étais heureuse et aimée. O Sergy ! — continua-t-elle en le regardant avec tendresse, — il faut être aimée pour chanter !...

— Aimée ! — cria Sergy en couvrant sa main de baisers, — adorée, Inès, idolâtrée comme une déesse ! S'il ne faut que le sacrifice sans réserve d'un cœur, d'une âme, d'une éternité, pour inspirer ton génie, chante, Inès, chante encore, chante toujours !

— Je dansais aussi, — reprit-elle en appuyant languissamment sa tête sur l'épaule de Sergy ; — mais comment danser sans instrument ? Merveille ! — ajouta-t-elle tout à coup. — Quelque démon favorable a glissé des castagnettes dans ma ceinture... — Et elle les dégagea en riant.

— Jour irrévocable de la damnation, — dit Boutraix, — vous voilà donc venu ! Le mystère des mystères est accompli ! Le jugement dernier s'approche ! Elle dansera !... »

Pendant que Boutraix achevait de parler, Inès s'était levée, et débutait par des pas graves et lentement mesurés, où se déployaient avec une grâce imposante la majesté de ses formes et la noblesse de ses attitudes. A mesure qu'elle changeait de place et qu'elle se montrait sous des aspects nouveaux, notre imagination s'étonnait, comme si une belle femme de plus avait apparu à nos regards, tant elle savait enchérir sur elle-même dans l'inépuisable variété de ses poses et de ses mouvements. Ainsi, par des transitions rapides, nous l'avions vue passer d'une dignité sérieuse aux transports modérés du plaisir qui s'anime, puis aux molles langueurs de la volupté, puis au délire de la joie, puis je ne sais à quelle extase plus délirante encore, et qui n'a point de nom ; puis elle disparaissait alors dans les ténèbres lointaines de la salle immense, et le bruit des castagnettes s'affaiblissait en proportion de son éloignement, et diminuait, diminuait toujours, jusqu'à ce qu'on eût

cesse de l'entendre en cessant de la voir ; puis il revenait de loin, s'augmentait par degrés, éclatait tout à fait quand elle reparaissait subitement sous des torrents de lumière à l'endroit où elle était le moins attendue ; et alors elle se rapprochait de nous au point de nous effleurer de sa robe, en faisant claqueter avec une volubilité étourdissante les castagnettes réveillées, qui babillaient comme des cigales, et en jetant çà et là, au travers de leur fracas monotone, quelques cris perçants, mais tendres, qui pénétraient l'âme. Ensuite, elle s'éloignait encore, s'enfonçait à demi dans l'ombre, paraissant et disparaissant tour à tour, fuyant à dessein sous nos yeux, et cherchant à se laisser voir ; et ensuite on ne la voyait plus, on ne l'entendait plus, on n'entendait plus qu'une note éloignée et plaintive comme le soupir d'une jeune fille qui meurt ; et nous restions éperdus, palpitants d'admiration et de crainte, en attendant le moment où son voile, emporté par le mouvement de la danse, viendrait flotter et s'éclairer à la lumière des flambeaux, où sa voix nous avertirait du retour par un cri de joie, auquel nous répondions sans le vouloir, parce qu'il faisait vibrer

en nous une multitude d'harmonies cachées. Alors elle revenait, elle tournait sur elle-même, comme une fleur que le vent a détachée de son rameau, elle s'élançait de la terre, comme s'il avait dépendu d'elle de la quitter pour toujours, elle y redescendait, comme s'il avait dépendu d'elle de n'y pas toucher ; elle ne bondissait pas sur le sol ; vous auriez cru qu'elle ne faisait qu'en jaillir, et qu'un arrêt mystérieux de sa destinée lui avait défendu d'y toucher autrement que pour le fuir. Et sa tête, penchée avec l'expression d'une caressante impatience, et ses bras, gracieusement arrondis en signe d'appel et de prière, paraissaient nous implorer pour la retenir. Sergy céda, quand j'allais y céder, à cet attrait impérieux, et l'enveloppa dans les siens.

« Reste, — lui dit-il, — ou je meurs !...

— Je pars, — répondit-elle, — et je meurs si tu ne viens !... Ame d'Inès, ne viendras-tu pas ? »

Elle tomba demi assise sur le fauteuil de Sergy, les mains nouées autour de son cou, et, pour cette fois, elle avait décidément cessé de nous voir.

« Écoute, Sergy, — continua Inès. — En sortant de cet appartement, tu verras

à ta droite un corridor long, étroit, obscur. (Je l'avais remarqué en entrant.) Tu le suivras longtemps, avec précaution, sur des dalles toutes rompues. Marche, marche toujours ! Tu ne te rebuteras pas des détours infinis qu'il doit présenter à ta vue ; il n'y a pas moyen de s'égarer. Tu descendras les degrés par lesquels il s'abaisse, d'étage en étage, vers les souterrains. Il en manque quelques-uns ; mais l'amour franchit aisément ces obstacles qui n'ont pas retardé, pour venir te trouver, les pas d'une faible femme. Marche, marche toujours ! Tu arriveras ainsi à un escalier tortueux, encore plus délabré que le reste, mais où je te guiderai, car tu me trouveras au-dessus. Ne t'inquiète pas de mes hiboux, car ils sont, depuis longtemps, mes seuls amis. Les hiboux entendent ma voix, et, par les soupiraux entr'ouverts du sépulcre où j'habite, je les renverrai aux créneaux avec tous leurs petits. Marche, marche toujours ! Mais, viens, et ne tarde pas... Viendras-tu ?

— Si j'irai ! — s'écria Sergy. — Oh ! plutôt la mort éternelle que de ne pas te suivre partout !...

— Qui m'aime me suive, » répondit Inès en poussant un éclat de rire effrayant.

Au même instant, elle ramassa son linceul, et nous ne la vîmes plus ; l'obscurité des parties éloignées de la salle nous l'avait cachée déjà pour toujours.

Je me jetai au-devant de Sergy, et je le saisis fortement. Boutraix, rendu à lui par le péril de son camarade, était venu me seconder. Bascara lui-même se leva.

« Monsieur, — dis-je à Sergy, — comme votre aîné, comme votre ancien de service, comme votre ami, comme votre capitaine, je vous défends de faire un pas ! Ne vois-tu pas, malheureux, que tu es ici responsable de notre vie à tous ? Ne vois-tu pas que cette femme, trop séduisante, hélas ! n'est que le magique instrument dont se sert une troupe de bandits cachée dans cet affreux repaire, pour nous séparer et pour nous perdre ? Oh ! si tu étais seul et libre de disposer de toi-même, je comprendrais ton funeste égarement, et je ne pourrais que te plaindre ; Inès a tout ce qu'il faut pour justifier un pareil sacrifice. Mais songe qu'on n'espère nous réduire qu'en nous isolant, et que si nous devons mourir ici, nous devons mourir autrement que dans une embûche grossière, en vendant cher notre vie aux assassins.

Sergy, tu nous appartiens avant tout ; tu ne nous quitteras pas ! »

Sergy, dont la raison paraissait combattue par une foule de sentiments contraires, me regarda fixement, et tomba sans force sur son fauteuil.

« A nous, maintenant, messieurs, — continuai-je en tournant péniblement la porte sur ses gonds rouillés. — Amassons ces vieux meubles en barricades pour nous en faire un rempart. Pendant qu'il s'ébranlera sous une attaque presque infaillible, nous aurons le temps de nous mettre sur nos gardes, et de tenir nos armes prêtes. Nous sommes en état de résister à vingt brigands, et je doute qu'ils soient ici.

— J'en doute aussi, » dit Boutraix, quand ces précautions furent prises, et que nous nous retrouvâmes autour de la table près de laquelle s'était enfin assis Bascara, un peu rassuré par notre air de résolution. Les mesures dont le capitaine vient de s'aviser sont conseillées par la prudence, et le guerrier le plus intrépide ne fait rien d'indigne de sa bravoure en se mettant à l'abri des surprises ; mais l'idée qu'il se forme de ce château me paraît dénuée de toute vraisemblance ; une bande de scélérats n'occuperait pas impu-

nément, au temps où nous vivons, sous la terreur de nos armes, et au milieu de l'activité infatigable de notre police, les ruines d'un vieux bâtiment à demi-lieue d'une grande ville. C'est une chose plus impossible que toutes celles dont nous avons nié tantôt la possibilité.

« En vérité, — lui dis-je en raillant, — pensez-vous, Boutraix, que Voltaire et Piron seraient de cet avis ?

— Capitaine, — répliqua-t-il avec une froide dignité dont je ne l'aurais jamais cru capable, et que lui inspirait sans doute la nature des idées nouvelles auxquelles son esprit commençait à s'ouvrir, — l'ignorance et la présomption de mes jugements méritaient cette ironie, et je ne m'en offenserai point. J'imagine que Voltaire et Piron n'expliqueraient guère mieux que moi ce qui s'est passé tout à l'heure sous nos yeux ; mais, quoi qu'il en soit de cet événement et de tout ce qui peut le suivre, vous me permettrez de penser que les ennemis auxquels nous avons affaire maintenant n'ont pas besoin de trouver des portes ouvertes.

— Ajoutez à cela, — dit Bascara, — qu'un semblable expédient est indigne des voleurs les plus maladroits. Vous envoyer

cette Inès si bien apprise, que vous regardez comme leur complice, c'était éveiller votre attention et non pas la distraire. Leur supposerez-vous la pensée qu'il ait pu se trouver un homme assez fou (j'en demande bien pardon au seigneur Sergy) pour suivre un fantôme dans une tombe ; et s'il est impossible de compter sur un pareil résultat, à quoi bon les frais de cette prodigieuse apparition, qui n'aurait servi qu'à vous avertir ? N'était-il pas plus naturel de vous laisser passer la première partie de la nuit dans l'aveuglement d'une folle confiance, et d'attendre le moment où, surpris par le sommeil et par le vin, vous ne leur donneriez plus que la peine de vous égorger sans péril, si vos dépouilles, assez légères et plus propres à les déceler qu'à les enrichir, eussent offert un appât bien tentant à leur cupidité ? Je ne vois, quant à moi, dans cette explication, que l'effet d'un esprit incrédule qui s'obstine contre l'évidence et qui aime mieux croire aux calculs de sa fausse prudence qu'aux miracles de Dieu.

— Fort bien, — repris-je, — seigneur Bascara, on ne saurait mieux raisonner et je reviens à votre avis. Mais si cette explication n'est pas bonne, êtes-vous sûr

que je ne vous en tiens pas une autre en réserve ? Vos sens paraissent assez reposés maintenant pour l'entendre, et le calme parfait qui a succédé à vos terreurs, si promptement dissipées, me fournira, au besoin, une preuve de plus. Vous êtes comédien, seigneur Bascara, et très bon comédien, je vous en réponds ; vous l'avez mieux prouvé cette nuit que vous ne le fîtes jamais à Gironne. Cette merveilleuse cantatrice, cette danseuse incomparable, que vous tenez probablement en réserve pour l'ouverture du théâtre de Barcelone, ne la reconnaissez-vous pas ? N'aurait-il pas été piquant d'en faire l'essai, dans une scène admirablement conduite, sur la sensibilité irritable de trois amateurs passionnés, dont l'enthousiasme peut servir de garantie à vos succès à venir ? Votre vanité espagnole ne se serait-elle pas amusée en même temps, avec trop de complaisance, à l'espoir d'inspirer quelque mouvement d'inquiétude et de crainte à trois officiers français ? Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Ah ! ah ! — dit Boutraix souriant et achevant de vider son verre, car il ne cherchait encore qu'un prétexte à redevenir un grand philosophe comme autrefois,

— qu'en dites-vous, mauvais plaisant ?... »

Sergy, qui n'était pas sorti jusqu'alors de son abattement rêveur, releva vers nous un œil moins triste et moins égaré. L'idée de retrouver Inès sur la terre des vivants avait apporté quelque adoucissement à sa douleur ; il entrevoyait l'espérance de la rappeler parmi nous et de la revoir encore. Il écouta.

Bascara haussa les épaules.

« Permettez, — continuai-je en lui prenant la main, — cette plaisanterie n'est pas d'assez mauvais goût pour nous irriter, et nous y avons pris trop de plaisir pour vous en faire un crime. J'ajouterai même, sans crainte d'être démenti par mes camarades, que chacun de nous payera volontiers sa place à la répétition ; mais, maintenant, la comédie est jouée, et vous nous en devez le secret comme à d'honnêtes gens qu'on ne mystifie pas impunément, et dans lesquels un homme tel que vous est heureux de trouver des amis. Expliquez-vous avec franchise, détruisons ces barricades ridicules, et faites rentrer Inès ! Je vous préviens que toute réticence prolongée au-delà des bornes que notre politesse a bien voulu y mettre deviendrait une injure sanglante, et que vous payeriez

chèrement ! Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— Parce qu'il est inutile de répondre. — dit Bascara. — Un seul moment de réflexion vous aurait épargné la peine de m'interroger. Je m'en rapporte à vous-même.

— Réellement, monsieur !... Mais encore ! Il me semble que j'ai été assez précis.

— De la précision, soit, — répliqua Bascara. — Mais la vraisemblance, où est-elle ? Écoutez plutôt : N'est-il pas vrai que vous m'avez rencontré ce matin dans la voiture d'Estevan ? n'est-il pas vrai que vous y avez pris place à côté de moi ? n'est-il pas vrai que je ne pouvais vous y attendre ? n'est-il pas vrai que je ne vous ai pas quittés un moment depuis ?

— Cela est vrai, — dit Sergy.

— Cela est vrai, — dit Boutraix.

— Continuons, — dit Bascara. — La tempête inopinée qui nous a surpris en sortant de Gironne, avais-je pu la prévoir ? avais-je pu prévoir que nous n'arriverions pas aujourd'hui à Barcelone ? avais-je prévu que l'auberge de Mattaro serait pleine ? avais-je prévu que vous formeriez le projet téméraire de coucher

dans ce château de Ghismondo dont le seul aspect fait dresser les cheveux à la tête des voyageurs ? n'ai-je pas combattu cette résolution de toutes mes forces, et suis-je venu ici autrement qu'en cédant presque à la force ?

— Cela est vrai, — dit Boutraix.

— Cela est vrai, — dit Sergy.

— Attendez, — continua Bascara. — Dans quel dessein aurais-je organisé cette prodigieuse intrigue ? Dans le dessein d'essayer sur trois officiers de la garnison de Gironne les débuts d'une cantatrice, d'une danseuse comme celle que vous venez de voir. (Il vous plaît de l'appeler ainsi, et je ne m'y oppose pas.) Vraiment, mes seigneurs, vous faites trop d'honneur à la munificence d'un pauvre régisseur de province, en supposant qu'il donne de pareilles représentations *gratis*. Oh ! si j'avais une actrice comme Inès (la miséricorde du Seigneur puisse-t-elle descendre sur elle !), je me garderais bien de l'exposer à gagner un rhume mortel sous les voûtes humides de ce château de malédiction, ou une entorse dans leurs ruines. Je me garderais bien de la conduire à Barcelone où il n'y a pas d'eau à boire depuis la guerre, quand elle ferait ma

fortune dans une saison à la *Scala* de Milan, ou à l'Opéra de Paris. Et que dis-je, dans une saison ! dans une seule soirée, dans un seul air, dans un pas ! La Pedrina de Madrid, dont on a tant parlé, quoiqu'elle n'ait paru qu'une fois, et qui se réveilla, dit-on, le lendemain avec les trésors de la couronne, la Pedrina elle-même pouvait-elle en approcher ? Une chanteuse, vous l'avez entendue ! une danseuse qui n'a pas touché un instant le parquet de ses pieds !...

— Cela est vrai, — dirent ensemble Sergy et Boutraix.

— Encore un mot, — ajouta Bascara. — Mon calme subit vous a surpris, et pourquoi pas, puisqu'il m'a étonné moi-même ? je le comprends maintenant. L'impatience avec laquelle Inès s'est retirée annonçait que le moment de l'apparition était fini, et cette idée a soulagé mon esprit. Quant à la raison pour laquelle les trois damnés n'ont pas paru comme à l'ordinaire, c'est une question plus difficile, mais à laquelle je ne prends d'autre intérêt que celui de la charité chrétienne. Elle concerne plus particulièrement, selon toute apparence, ceux qui les ont représentés.

— Alors, — dit Boutraix, — que Dieu veuille prendre pitié de nous !

— Étrange mystère ! — m'écriai-je en frappant la table du poing, car je m'étais rendu à ces raisons. — Qu'est-ce donc, je vous le demande, que nous avons vu tout à l'heure ?...

— Ce que les hommes voient très rarement dans cette vie, — répondit Bascara, son rosaire à la main, — et ce qu'un très grand nombre d'hommes ne verront pas dans l'autre, — une âme du purgatoire.

— Messieurs, — repris-je avec assez de fermeté, — il y a ici un secret qu'aucune intelligence humaine ne peut pénétrer. Il est caché sans doute dans quelque fait naturel dont l'explication nous arracherait un sourire, mais qui échappe à la portée de notre raison. Quoi qu'il en soit, il nous importe à tous de ne pas prêter l'autorité de notre témoignage à des superstitions indignes du christianisme comme de la philosophie. Il nous importe surtout de ne pas compromettre l'honneur de trois officiers français dans le récit d'une scène fort extraordinaire, j'en conviens, mais dont l'énigme développée tôt ou tard risquerait fort de nous livrer, un jour, à la dérision publique. Je jure ici sur l'hon-

neur, et j'attends de vous le même serment, de ne jamais parler en toute ma vie de ce qui s'est passé cette nuit, tant que les causes de ce bizarre événement ne me seront pas clairement connues.

— Nous le jurons aussi, — dirent Sergy et Boutraix.

— Je prends le divin Jésus à témoin, — dit Bascara, — par la foi que j'ai en sa sainte Nativité dont on célèbre à l'heure qu'il est la glorieuse commémoration, de n'en jamais parler qu'à mon directeur. sous le sceau du sacrement de pénitence ; et que le nom du Seigneur soit célébré dans tous les siècles !

— *Amen*, — reprit Boutraix en l'embrassant avec une effusion sincère. — Je vous prie, mon cher frère, de ne pas m'oublier dans vos prières, car je ne sais malheureusement plus les miennes... »

La nuit s'avançait. Un sommeil inquiet vint nous surprendre tour à tour. Je n'ai pas besoin de vous dire de quels rêves il fut agité. Le soleil se leva enfin dans un ciel plus pur que nous n'aurions pu l'espérer la veille, et sans nous dire un seul mot, nous gagnâmes Barcelone où nous fûmes arrivés de bonne heure.

« Et puis après ? — dit Anastase.

— Après ? Qu'entends-tu par là, je te prie ? Le conte n'est-il pas fini ?

— Je ne sais pourquoi il me semble qu'il y manque quelque chose encore, — dit Eudoxie.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Deux jours après, nous étions de retour à Gironne, où nous attendait un ordre de départ pour le régiment. Les revers de la grande armée forçaient l'empereur à réunir l'élite de ses troupes dans le Nord. Je m'y retrouvai avec Boutraix, qui était devenu dévôt depuis qu'il avait parlé en propre personne à une âme du purgatoire, et avec Sergy, qui n'avait plus changé d'amour depuis qu'il était tombé amoureux d'un fantôme. Au premier feu de la bataille de Lutzen, Sergy était à côté de moi. Il fléchit tout à coup et laissa reposer sa tête, frappée d'un plomb mortel, sur le cou de mon cheval.

— Inès, — murmura-t-il, — je vais te rejoindre ; » et il rendit le dernier soupir.

Quelques mois plus tard l'armée rentra en France, où d'inutiles prodiges de valeur retardèrent, sans l'empêcher, la chute inévitable de l'empire. La paix se fit alors, et un grand nombre d'officiers déposèrent pour jamais les armes. Boutraix s'enferma

dans un cloître où je pense qu'il est encore ; je me retirai dans l'héritage de mes pères, que je n'ai pas envie de quitter. Voilà tout.

« Ce n'est pas là, — dit Anastase d'un air boudeur, toute l'histoire d'Inès. Tu dois en savoir davantage.

— Cette histoire est très complète dans son genre, — répondis-je. — Vous m'avez demandé une histoire de revenant, et c'est une histoire de revenant que je vous ai racontée, ou bien il n'en fut jamais. Tout autre dénoûment serait vicieux dans mon récit, car il en changerait la nature.

— Mauvaise défaite, — dit le substitut. — Vous cherchez à vous sauver d'une explication par une subtilité. Raisonnons un peu, s'il vous plaît, car la logique est de mise partout, même dans les contes de revenant. Vous avez pris avec vos camarades l'engagement solennel de garder un silence absolu sur l'événement de la nuit de Noël, tant que le fait de l'apparition ne vous serait pas clairement expliqué, vous vous êtes même soumis à cette obligation par serment, et je m'en souviens bien, car je n'ai dormi qu'au commencement de la narration, qui, par parenthèse,

trainait quelque peu en longueur. Or, vous n'avez pu être dégagé de cette espèce de contrat synallagmatique (c'est ainsi qu'on l'appelle en droit) que par l'éclaircissement conditionnel sur lequel il était fondé ; à moins qu'il ne vous plaise de supposer que vous en avez été affranchi par la mort de l'un des contractants et par l'entrée en profession de l'autre, laquelle peut êre considérée, à la vérité, comme une espèce de mort ; mais je vous préviens que ce déclinatoire ne peut être admis dans l'espèce, ce que je vous prouverai à loisir si vous persistez dans vos conclusions. Donc vous êtes dans le cas flagrant d'infraction à l'engagement contracté, si la condition qui le résout n'a pas été accomplie.

— Je vous prie, monsieur le substitut, — répliquais-je, — de m'épargner ce procès, à moi qui n'en eus de ma vie. Je suis parfaitement en règle sur les termes de mon contrat, que j'aurais pu me dispenser d'alléguer, si je n'avais voulu tout dire. Mais l'histoire qu'on réclame, c'est une autre histoire ; la pendule marque minuit et davantage ; voulez-vous me permettre de laisser le mot du logogriphe suspendu pendant un mois,

comme celui du vieux *Mercure de France ?*

— J'estime, — reprit le substitut, — qu'il peut y avoir lieu à ajourner, si cela convient à ces dames.

— D'ici là, — continuai-je, — votre imagination peut s'évertuer à chercher l'explication que je lui promets. Je vous avertis toutefois que c'est ici une histoire véritable, du commencement à la fin, et qu'il n'y a dans tout ce que je vous ai raconté ni supercherie, ni mystification, ni voleurs...

— Ni revenant? — dit Eudoxie.

— Ni revenant, — repartis-je en me levant et en prenant mon chapeau.

— Ma foi, tant pis ! » dit Anastase.





II

« Mais si ce n'était pas une véritable apparition, — dit Anastase aussitôt que je fus assis, — apprends-nous ce que c'était. Il y a un mois que j'y réfléchis, sans trouver d'explication raisonnable à ton histoire.

— Ni moi non plus, — dit Eudoxie.

— Je n'ai pas eu le temps d'y penser,

— dit le substitut, — mais autant que je m'en souviens, cela tirait furieusement au fantastique.

— Il n'y a cependant rien de plus naturel, — répondis-je, — et tout le monde a entendu raconter ou vu de ses propres yeux des choses bien plus extraordinaires que celles qui me restent à vous apprendre, si vous êtes disposés à m'écouter encore une fois. »

Le cercle se resserra un peu, car dans les longues veillées d'une petite ville, on n'a rien de mieux à faire que de prêter l'oreille à des contes bleus pour attendre le sommeil.

J'entrai en matière.

Je vous ai dit que la paix était faite, que Sergy était mort, que Boutraix était moine, et que je n'étais plus rien qu'un petit propriétaire à son aise. Les arrérages de mes revenus m'avaient presque rendu opulent, et un héritage qui arriva sur le tout m'enrichit d'un superflu ridicule. Je résolus de le dépenser en voyages d'instruction et de plaisirs, et j'hésitai un moment sur le choix du pays que j'irais visiter ; mais ce ne fut qu'une feinte de ma raison qui luttait contre mon cœur. Mon cœur me rappelait à Barcelone, et ce

roman formerait, si c'était ici sa place, un accessite beaucoup plus long que le principal. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une lettre de Pablo de Clauza, le plus cher des amis que j'ai laissés en Catalogne, acheva de me décider. Pablo épousait Léonore, Léonore était la sœur d'Estelle, et cette Estelle dont je vous parlerai peu était l'héroïne du roman dont je ne vous parlerai pas.

J'arrivai trop tard pour la noce; elle était faite depuis trois jours, mais elle se continuait, suivant l'usage, en fêtes qui se prolongent quelquefois au-delà des douceurs de la lune de miel. Il n'en devait pas être ainsi dans la famille de Pablo, qui était digne d'être aimé d'une femme parfaitement aimable, et qui est heureux aujourd'hui comme il espérait l'être alors. Cela s'est vu de temps en temps, mais il ne faut pas s'y fier. Estelle m'accueillit comme un ami regretté qu'on désirait revoir, et mes rapports avec elle ne m'avaient pas donné lieu d'en attendre davantage, surtout après deux ans d'absence, car ceci se passait en 1814, dans l'intervalle de cette courte paix européenne qui sépara la première Restauration du 20 mars.

« Nous avons dîné de meilleure heure qu'à l'ordinaire, — dit Pablo en rentrant dans le salon où j'avais ramené sa femme : — le souper nous dédommagera ; mais il fallait laisser une heure aux soins de la toilette, et il n'y a personne ici qui ne veuille assister, dans les loges que j'ai retenues, à la représentation peut-être unique de la Pedrina. Cette virtuose est si fantasque ! Dieu sait si elle ne nous échappera pas demain !

— La Pedrina ? — dis-je par réflexion. — Ce nom m'a déjà frappé une fois, et dans une circonstance assez mémorable pour que je n'en perde jamais le souvenir. N'est-ce pas cette chanteuse extraordinaire, cette danseuse plus extraordinaire encore, qui disparut de Madrid après une journée de triomphes, et dont on n'a jamais retrouvé les traces ? Elle justifie sans doute la curiosité dont elle est l'objet par des talents qui ne souffrent aucune comparaison sur aucun théâtre ; mais je t'avoue qu'un événement singulier de ma vie m'a tout à fait blasé sur ce genre d'émotions, et que je ne suis nullement curieux d'entendre ou de voir la Pedrina elle-même. Permets-moi d'attendre sur la Rambla l'heure de nous réunir.

— A ton aise, — répliqua Pablo. — Je croyais cependant qu'Estelle comptait sur toi pour l'accompagner ? »

Estelle revint en effet, et s'approcha de moi au moment de partir. J'oubliai que je m'étais promis de ne jamais revoir une danseuse, de ne jamais entendre une cantatrice, après Inès de Las Sierras, mais je me croyais sûr, ce jour-là, de ne voir et de n'entendre qu'Estelle.

Je tins longtemps parole, et je serais fort embarrassé de dire ce qu'on joua d'abord. Le bruit même qui avait annoncé l'entrée de la Pedrina n'était pas parvenu à m'émouvoir; je restais calme et les yeux à demi voilés de ma main, quand le silence profond qui avait remplacé cette émotion passagère fut rompu tout à coup par une voix qu'il ne m'était pas possible de méconnaitre. La voix d'Inès n'avait jamais cessé de résonner à mon oreille; elle me poursuivait dans mes méditations, elle me berçait dans mes songes; et la voix que j'entendais, c'était la voix d'Inès !

Je tressaillis, je poussai un cri, je m'élançai sur le devant de la loge, les regards arrêtés sur le théâtre. C'était Inès, Inès elle-même !

Mon premier mouvement fut de cher-

cher, de recueillir autour de moi toutes les circonstances, tous les faits qui pouvaient me confirmer que j'étais à Barcelone, que j'étais à la comédie, que je n'étais pas comme tous les jours, depuis deux ans, la dupe de mon imagination; qu'un de mes rêves habituels ne m'avait pas surpris. Je m'efforçai de me ressaisir à quelque chose qui pût me convaincre de la réalité de ma sensation. Je trouvai la main d'Estelle et je la pressai avec force.

« Eh bien ! — dit-elle en souriant, — vous étiez si sûr d'être prémuni contre les séductions d'une voix de femme! la Pedrina prélude à peine, et vous voilà hors de vous!...

— Êtes-vous certaine, Estelle, — répliquai-je, — que ce soit ici la Pedrina! Savez-vous précisément si c'est une femme, une comédienne, ou si c'est une apparition?

— En vérité, — reprit-elle, — c'est une femme, une comédienne extraordinaire, une chanteuse comme on n'en a jamais entendu, peut-être, mais je n'imagine pas que ce soit rien de plus. Votre enthousiasme, prenez-y-garde, — ajouta-t-elle froidement, — a quelque chose d'in-

quiétant pour ceux qui vous aiment. Vous n'êtes pas le premier, dit-on, que sa vue aurait rendu fou, et cette faiblesse de cœur ne flatterait probablement ni votre femme, ni votre maîtresse. »

En achevant ces paroles, elle retira tout à fait sa main, et je la laissai échapper ; la Pedrina chantait toujours.

Ensuite elle dansa, et ma pensée, emportée avec elle, se livra sans défense à toutes les impressions qu'elle voulait lui donner. L'ivresse universelle cachait la mienne, mais elle l'augmentait encore ; tout le temps qui s'était écoulé entre nos deux rencontres avait disparu à nos yeux, parce qu'aucune sensation du même genre et de la même puissance n'était venue me rappeler celle-là ; il me semblait que j'étais encore au château de Ghismondo, mais au château de Ghismondo agrandi, décoré, peuplé d'une foule immense, et les acclamations, qui s'élevaient de toutes parts, bruissaient dans mes oreilles comme des joies de démons. Et la Pedrina, possédée d'une frénésie sublime que l'enfer seul peut inspirer et entretenir, continuait à dévorer le parquet de ses pas, à fuir, à revenir, à voler, chassée ou ramenée par des impulsions

invincibles, jusqu'à ce que, haletante, épuisée, anéantie, elle tomba entre les bras de ses comparses, en proférant avec une expression déchirante un nom que je crus entendre et qui retentit douloureusement dans mon cœur...

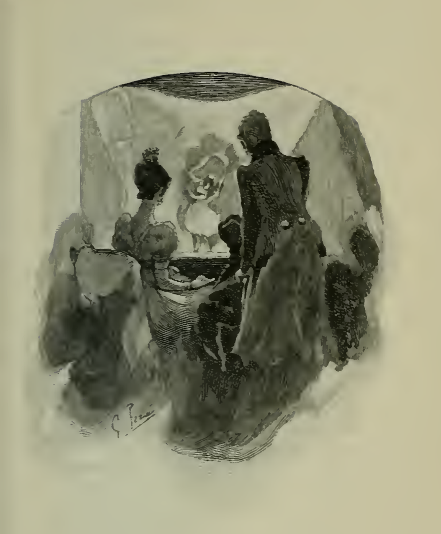
« Sergy est mort! — m'écriai-je en pleurant à chaudes larmes, les bras étendus vers le théâtre...

— Vous êtes décidément fou, — dit Estelle en me retenant à ma place, — mais calmez-vous enfin! elle n'y est plus.

— Fou! — repris-je à part moi... — cela serait-il vrai? aurais-je cru voir ce que je n'ai pas vu? ce que j'ai cru entendre, ne l'entendais-je pas en effet?... Fou, grand Dieu! séparé du genre humain et d'Estelle par une infirmité qui me rendra la fable publique! Château fatal de Ghismondo, est-ce là le châtiment que tu réserves aux téméraires qui osent violer tes secrets? Heureux mille fois, Sergy, d'être mort dans les champs de Lutzen! »

Je m'abîmais dans ces idées quand je sentis le bras d'Estelle se lier au mien pour sortir du spectacle.

« Hélas! — lui dis-je en tremblant, car je commençais à revenir à moi, — je dois vous faire pitié, mais je vous ferais



plus de pitié encore si vous connaissiez une histoire qu'il ne m'est pas permis de raconter! Ce qui vient de se passer n'est pour moi que la prolongation d'une illusion terrible dont ma raison ne s'est jamais totalement affranchie. Permettez-moi de rester seul avec mes pensées et d'y remettre, autant que j'en suis capable, un peu d'ordre et de suite. Les plaisirs d'une douce conversation me sont interdits aujourd'hui ; je serai plus calme demain.

— Tu seras demain comme il te plaira, — dit Pablo, qui venait de saisir ces dernières paroles en passant auprès de nous, — mais tu ne nous quitteras certainement pas ce soir. Au reste, — ajouta-t-il, — je compte plus, pour t'y décider, sur les instances d'Estelle que sur les miennes.

— Serait-il vrai, — reprit-elle, — et consentiriez-vous à nous donner le temps que vous destinez sans doute à vous occuper de la Pedrina ?

— Au nom de Dieu ! — m'écriai-je, — ne prononcez plus ce nom, chère Estelle, car le sentiment que j'éprouve ne ressemble à aucun des sentiments que vous pourriez soupçonner, si ce n'est peut-être à la terreur. Pourquoi faut-il que je ne

puisse pas m'expliquer davantage? »

Il avait fallu céder. Je m'étais assis au souper sans y prendre part, et, comme je m'y attendais, on n'avait parlé que de la Pedrina.

« L'intérêt que cette femme extraordinaire vous inspire, — dit tout à coup Pablo, — a quelque chose de si exalté, que l'on comprendrait à peine la possibilité de l'augmenter encore. Que serait-ce donc pourtant, si vous connaissiez ses aventures, dont une partie s'est, à la vérité, passée à Barcelone, mais dans un temps où la plupart d'entre nous n'y étaient pas établis? Vous seriez obligés de convenir que les malheurs de la Pedrina ne sont pas moins surprenants que ses talents. »

Personne ne répondit, car on écoutait, et Pablo, qui s'en aperçut, continua ainsi :

« La Pedrina n'appartient point à la classe d'où sont ordinairement sortis ses pareils, et dans laquelle se recrutent ces troupes nomades que leur destinée dévoue aux plaisirs de la multitude. Son nom véritable a été porté, dans des temps reculés, par une des familles les plus illustres de la vieille Espagne. Elle s'appelle Inès de Las Sierras.

— Inès de Las Sierras ! — m'écriai-je en me levant de ma place dans un état d'exaltation difficile à décrire, — Inès de Las Sierras ! Il est donc vrai ! Mais, sais-tu, Pablo, ce que c'est qu'Inès de Las Sierras ? sais-tu d'où elle vient, et par quel effrayant privilège elle se fait entendre sur un théâtre ?

— Je sais, — dit Pablo en souriant, — que c'est une rare et infortunée créature, dont la vie mérite au moins autant de pitié que d'admiration. Quant à l'émotion que te cause son nom, elle ne saurait m'étonner, car il est probable qu'il t'a frappé plus d'une fois dans les lamentables complaintes de nos *Romanceros*. L'histoire qu'il retrace à la mémoire de notre ami, — poursuivit-il en s'adressant au reste des assistants, — est une de ces traditions populaires du moyen âge, qui furent probablement fondées sur quelques faits réels, ou sur quelques apparences spécieuses, et qui se sont maintenues de génération en génération dans le souvenir des hommes, jusqu'au point d'acquérir une espèce d'autorité historique. Celle-ci, quoi qu'il en soit, jouissait déjà d'un grand crédit au seizième siècle, puisqu'elle força la puissante fa-

mille de Las Sierras à s'expatrier avec tous ses biens, et à profiter des nouvelles découvertes de la navigation, pour transporter son domicile dans le Mexique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatalité tragique dont elle était poursuivie ne se relâcha pas de sa rigueur dans d'autres climats. J'ai entendu assurer souvent que depuis trois cents ans tous ses chefs sont morts à l'épée.

« Au commencement du siècle dont nous parcourons la quatorzième année, le dernier des nobles seigneurs de Las Sierras vivait encore à Mexico. La mort venait de lui enlever sa femme, et il ne lui restait qu'une fille, âgée de six ou sept ans, qu'il avait nommée Inès. Jamais des facultés plus brillantes ne s'étaient annoncées dans un âge plus tendre, et le marquis de Las Sierras n'épargna rien pour la culture de ces dons précieux qui promettaient tant de gloire et tant de bonheur à sa vieillesse. Trop heureux, en effet, si l'éducation de sa fille unique avait pu absorber tous ses soins et toutes ses affections; mais il sentit bientôt le funeste besoin de remplir d'un autre sentiment encore le vide profond de son cœur. Il aima, il crut être aimé, il s'enor-

gueillit de son choix ; il fit plus : il se félicita de donner une autre mère à sa belle Inès, et il lui donna une implacable ennemie. La vive intelligence d'Inès ne tarda pas à saisir toutes les difficultés de sa nouvelle position. Elle comprit bientôt que les arts, qui n'avaient été jusque-là pour elle qu'un objet de distraction et de plaisirs, pouvaient devenir un jour sa seule ressource. Elle s'y livra dès lors avec une ardeur qui fut couronnée par des succès sans exemple, et au bout d'un petit nombre d'années elle ne trouva plus de maitres. Le plus habile et le plus présomptueux des siens se serait honoré d'en recevoir des leçons ; mais elle paya cher ce glorieux avantage, s'il est vrai que, dès cette époque, sa raison, si pure et si brillante, vaincue par des fatigues obstinées, parut s'altérer graduellement, et que des égarements momentanés aient commencé à trahir le désordre de son intelligence, au moment où elle semblait n'avoir plus rien à acquérir.

« Un jour, le corps inanimé du marquis de Las Sierras fut rapporté dans son hôtel. Il avait été trouvé, percé de coups, dans un endroit écarté, où il ne s'était présenté d'ailleurs aucune circonstance

qui fût propre à jeter quelque lumière sur le motif et l'auteur de ce cruel assassinat. La voix publique ne tarda cependant pas à désigner un coupable. Le père d'Inès n'avait point d'ennemi connu, mais avant son second mariage il avait eu un rival, signalé dans Mexico par l'ardeur de ses passions et la violence de son caractère. Tout le monde le nomma dans l'intimité de sa pensée; mais ce soupçon universel ne put être converti en accusation, parce qu'il n'était justifié par aucun commencement de preuve. Toutefois les conjectures de la multitude acquirent une nouvelle force, quand on vit la veuve de la victime passer, au bout de quelques mois, dans les bras de l'assassin, et si rien ne les a éclairés depuis, rien du moins n'en a diminué l'impression. Inès resta donc solitaire dans la maison de ses aïeux, entre deux personnes qui lui étaient également étrangères, qu'un instinct secret lui rendait également odieuses, et auxquelles la loi avait aveuglément confié l'autorité par laquelle elle supplée à celle de la famille. Les atteintes qui avaient quelquefois menacé sa raison se multiplièrent alors d'une manière effrayante, et personne n'en fut surpris, quoiqu'on

ignorât généralement la moitié de ses malheurs.

« Il y avait à Mexico un jeune Sicilien qui se faisait nommer Gaëtano Filippi, et dont la vie antérieure semblaît cacher quelque mystère suspect. Une légère teinture des arts, un babil séduisant, mais frivole, de manières élégantes qui trahissaient l'étude et l'affectation, ce vernis de politesse que les honnêtes gens doivent à leur éducation, et les intrigants au commerce du monde, lui avaient ouvert l'accès de la haute société que la dépravation de ses mœurs aurait dû lui interdire. Inès, à peine âgée de seize ans, était trop ingénue et trop exaltée à la fois pour pénétrer au-dessous de cette écorce trompeuse. Elle prit le trouble de ses sens pour la révélation d'un premier amour.

« Gaëtano n'était pas embarrassé par la difficulté de se faire connaître sous des titres avantageux; il savait l'art de se procurer ceux dont il avait besoin, et de leur donner toute l'apparence d'authenticité nécessaire pour fasciner les yeux les plus habiles et les plus expérimentés. Ce fut en vain, cependant, qu'il demanda la main d'Inès. La marâtre de cette infortunée avait formé le projet de s'assurer sa for-

tune; et il est probable qu'elle n'aurait pas été scrupuleuse sur le choix des moyens. Son mari la seconda de son côté avec un zèle dont il lui déroba sans doute le mobile secret. Le misérable était amoureux de sa pupille; il avait osé le lui déclarer quelques semaines auparavant, et il se promettait de la séduire. C'était là le chagrin profond qui aggravait si cruellement, depuis quelque temps, les mortels chagrins d'Inès.

« Il en était de l'organisation d'Inès comme de toutes celles que le génie favorise à un degré supérieur. Elle joignait à l'élévation d'un talent sublime la faiblesse d'un caractère qui ne demande qu'à se laisser conduire. Dans la vie de l'intelligence et de l'art, c'était un ange. Dans la vie commune et pratique, c'était un enfant. La simple apparence d'un sentiment bienveillant captivait son cœur, et quand son cœur était soumis, il ne restait point d'objections à sa raison. Cette disposition de l'esprit n'a rien de funeste, quand il se trouve placé dans d'heureuses circonstances et sous une sage direction; mais le seul être, dont Inès pût reconnaître l'empire dans le triste isolement où la mort de son père l'avait laissée, n'agissait

sur elle que pour la perdre; et c'est là un de ces horribles secrets que l'innocence ne soupçonne point! Gaetano la décida, presque sans efforts, à un enlèvement dont il faisait dépendre le salut de sa maîtresse. Il n'eut guère plus de peine à convaincre Inès que tout lui appartenait, d'un droit légitime et sacré, dans l'héritage de ses ancêtres; ils disparurent; et, au bout de quelques mois, abondamment munis d'or, de bijoux, de diamants, ils étaient tous deux à Cadix.

« Ici le voile se souleva; mais les yeux d'Inès, encore éblouis par les fausses lueurs de l'amour et du plaisir, se refusèrent longtemps à voir la vérité tout entière. Cependant, le monde au milieu duquel Gaetano l'avait jetée l'effrayait quelquefois par la licence de ses principes; elle s'étonnait que le passage d'un hémisphère à l'autre pût produire de si étranges différences dans le langage et dans les mœurs; elle cherchait, en tremblant, une pensée qui répondît à la sienne dans cette foule de bateleurs, de libertins et de courtisanes qui composaient sa société habituelle, et elle ne la trouvait pas. Les ressources passagères qu'elle devait à une action sur laquelle sa conscience n'était

pas tout à fait rassurée commençaient d'ailleurs à lui échapper, et la tendresse hypocrite de Gaëtano semblait diminuer avec elles. Un jour, elle le demanda inutilement à son réveil, elle l'attendit inutilement la nuit suivante; le lendemain, elle passa de l'inquiétude à la crainte, et de la crainte au désespoir; l'affreuse réalité vint enfin mettre le comble à ses misères. Il était parti, après l'avoir dépouillée de tout, parti avec une autre femme; il l'avait abandonnée, pauvre, déshonorée, et, pour dernier malheur, livrée à son propre mépris. Ce ressort de noble fierté qui réagit contre l'infortune dans une âme sans reproche, finit de se rompre dans celle d'Inès. Elle avait pris le nom de Pedrina pour se soustraire aux recherches de ses indignes parents. « Pedrina, soit! — dit-elle avec une résolution amère; — « honte et ignominie sur moi, puisque « ainsi l'a voulu ma destinée! » Et elle ne fut plus que la Pedrina.

« Vous comprendrez facilement que je cesse de la suivre dans tous les détails de sa vie; elle ne les a pas donnés. Nous ne la retrouverons qu'à ce mémorable début de Madrid, qui la plaça si promptement au premier rang des virtuoses les plus célèbres.

L'enthousiasme fut si véhément et si passionné, que la ville entière retentit des applaudissements du théâtre, et que la foule, qui l'avait accompagnée jusque chez elle des ses acclamations et de ses couronnes, ne consentit à se dissiper qu'après l'avoir revue une fois encore à une des croisées de son appartement. Mais ce n'était pas le seul sentiment qu'elle eût excité. Sa beauté, qui n'était, en effet, pas moins remarquable que ses talents, avait produit une impression profonde sur un personnage illustre, qui tenait alors entre ses mains une partie des destinées de l'Espagne, et que vous me permettrez de ne pas désigner autrement, soit parce que cette anecdote de la vie privée n'est pas suffisamment éclaircie per ma conscience d'historien, soit parce qu'il me répugne d'ajouter une faiblesse, d'ailleurs assez excusable, aux torts vrais ou faux dont la mobile opinion du peuple accuse toujours les rois déchus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne reparut plus sur la scène, et que toutes les faveurs de la fortune s'accumulèrent, en peu de jours, sur cette aventurière obscure, dont les provinces voisines avaient vu, pendant un an, la honte et la misère. On ne parla plus que de la

variété de ses toilettes, que de la richesse de ses bijoux, que du luxe de ses équipages; et, contre l'ordinaire. on lui pardonna cependant assez facilement cette opulence soudaine, parce qu'il y avait très peu d'hommes parmi ses juges qui ne se fussent trouvés heureux de lui donner cent fois davantage. Il faut ajouter à l'honneur de la Pedrina, que les trésors qu'elle devait à l'amour ne s'épuisèrent pas en fantaisies stériles. Naturellement compatissante et généreuse, elle chercha le malheur pour le réparer; elle alla porter des secours et des consolations dans le triste réduit du pauvre et au chevet du malade : elle soulagea toutes les infortunes avec une grâce qui ajoutait encore à ses bienfaits; et, quoique favorite, elle se fit aimer du peuple. Cela est si aisé quand on est riche?

« Le nom de la Pedrina faisait trop de bruit pour ne pas parvenir jusqu'aux oreilles de Gaétano, dans l'endroit obscur où il cachait sa honteuse vie. Le produit du vol et de la trahison, qui l'avait soutenu jusque-là, venait de manquer à ses besoins. Il regretta d'avoir méconnu les ressources qu'il pouvait tirer de l'avilissement de sa maîtresse. Il osa concevoir

le projet de réparer sa faute à quelque prix que ce fût, et même au prix d'un crime nouveau. C'était ce qui lui coûtait le moins. Il comptait sur une habileté trop souvent exercée pour lui inspirer quelque défiance. Il connaissait le cœur d'Inès, et le malheureux n'hésita pas à se présenter devant elle.

« La justification de Gaëtano paraissait impossible au premier abord, mais il n'y a rien d'impossible pour un esprit artificieux, surtout quand il est secondé par l'aveugle crédulité de l'amour ; et Gaëtano n'était pas seulement le premier homme qui eût fait palpiter le cœur d'Inès : il était le seul qu'elle eût aimé. Tous les égarements auxquels ses sens s'étaient abandonnés depuis avaient laissé son âme vide et indifférente ; et par un privilège fort rare, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, elle s'était perdue sans se corrompre. Le roman de Gaëtano, tout absurde qu'il fût, n'eut pas de peine à obtenir le crédit de la vérité. Inès avait besoin d'y croire pour retrouver quelque apparence de son bonheur évanoui, et cette disposition d'esprit se contente des moindres vraisemblances. Il est probable qu'elle n'osa pas même hasarder les objections

qui se présentaient en foule à sa pensée, dans la crainte d'en rencontrer une qui resterait sans réponse. Il est si doux d'être trompé sur ce qu'on aime, quand on ne peut pas cesser d'aimer!

« Le perfide n'avait d'ailleurs négligé aucun de ses avantages. Il arrivait de Sicile où il était allé disposer sa famille à permettre son mariage. Il y avait réussi. Sa mère elle-même avait daigné l'accompagner en Espagne, pour hâter le moment de voir une fille chérie dont elle s'était formé l'idée la plus flatteuse. Quelle horrible nouvelle l'attendait à Barcelone! Le bruit des succès de la Pedrina lui était parvenu avec celui de son crime et de son ignominie. Était-ce là le prix qu'elle avait réservé à tant d'amour et à tant de sacrifice? La première idée, le premier sentiment dont il se fût trouvé capable, était la résolution de mourir, mais sa tendresse l'avait encore emporté sur son désespoir. Il avait caché à sa mère son triste secret; il avait volé à Madrid pour parler à Inès, pour lui faire entendre, s'il en était temps encore, le cri de l'honneur et de la vertu; il était venu pour pardonner, et il pardonnait! Que vous dirai-je? Inès, noyée de larmes; Inès, égarée, palpitante, éper-

due de remords, de reconnaissance et de joie, tomba aux pieds de l'imposteur; et l'hypocrisie triompha presque sans efforts d'un cœur trop sensible et trop confiant pour la deviner. Ce changement subit de rôle et de position, qui donnait au coupable tous les droits de l'innocence, a peut-être de quoi étonner. Mais demandez plutôt aux femmes! Il n'y a rien de plus commun.

« Les soupçons d'Inès durent cependant se réveiller, quand elle vit Gaëtano plus empressé à charger sur la voiture préparée pour leur départ des trésors dont elle ne pouvait, sans rougir, se rappeler l'origine, qu'à l'enlever elle-même à ses criminelles amours. Inutilement elle insista pour tout abandonner. Elle ne fut pas entendue.

« Quatre jours après, une voiture de voyage s'arrêtait à Barcelone, devant l'hôtel de l'Italie. On en vit sortir un jeune homme élégamment vêtu, et une dame qui paraissait se dérober avec soin aux regards des voyageurs et des passants. C'étaient Gaëtano et la Pedrina. Un quart d'heure après, le jeune homme sortit et se dirigea vers le port.

« L'absence de la mère de Gaëtano ne confirmait que trop les craintes qu'Inès

avait commencé à concevoir. Il paraît qu'elle prit assez d'empire sur sa timidité pour les exprimer sans détours, quand il fut rentré dans son appartement. Il est du moins certain qu'une discussion violente s'éleva entre eux dès le soir et se renouvela plusieurs fois dans la nuit. Au point du jour, Gaëtano, pâle, défait, agité, fit transporter plusieurs caisses par les domestiques à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile dans la matinée, et s'y rendit lui-même avec une cassette plus petite qu'il avait enveloppée dans les plis de son manteau. Arrivé au bâtiment, il congédia les gens qui l'avaient suivi, sous prétexte de quelques arrangements qui le retenaient encore, les paya largement de leurs peines et leur recommanda de la manière la plus expresse de ne pas troubler le sommeil de madame avant son retour. Cependant, une grande partie de la journée s'écoula sans que l'étranger eût reparu. On apprit que le navire faisait route, et un des hommes qui avaient accompagné Gaetano, troublé d'un sombre pressentiment, fut tenté de s'en assurer. Il vit disparaître les voiles à l'horizon.

« Le silence qui continuait à régner dans la chambre d'Inès, au milieu des bruits

de la maison, devenait inquiétant. On s'assura que sa porte n'avait pas été fermée à l'intérieur, mais en dehors, et la clef n'était pas restée à la serrure. L'hôte ne balança point à l'ouvrir d'une double clef, et un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. La dame inconnue était couchée sur son lit dans l'attitude d'une personne qui dort, et on aurait pu s'y tromper, si elle n'avait été baignée dans le sang. Elle avait eu le sein percé d'un coup de poignard pendant son sommeil, et l'arme de l'assassin était encore dans la blessure.

« Vous me pardonnerez facilement de n'avoir pas insisté sur ces épouvantables détails. Ils furent connus dans le temps de la ville tout entière. Ce qui est encore ignoré des personnes mêmes que le sort de cette infortunée toucha le plus, car il y a peu de jours qu'elle est en état de recueillir et de mettre en ordre les souvenirs confus de son histoire, c'est que la malheureuse victime de ce forfait, c'est la sublime Pedrina dont Madrid ne perdra jamais la mémoire, et que la Pedrina, c'est Inès de Las Sierras.

« Je reviens à mon récit, — continua Pablo. — Les témoins accourus à cette scène d'horreur, et les médecins qu'on y

avait appelés sur-le-champ, ne tardèrent point à reconnaître que la dame étrangère n'était pas morte. Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu'on parvint à réveiller en elle le sentiment et la vie. Quelques jours cependant se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance qui excitèrent vivement la sympathie publique. Un mois après, le rétablissement d'Inès paraissait tout à fait affermi, mais le délire qui s'était manifesté dès le moment où elle avait recouvré la parole, et qu'on attribuait alors à l'action d'une fièvre ardente, ne céda ni aux remèdes ni au temps. La pauvre créature venait d'être ressuscitée pour la vie physique, mais elle restait morte à la vie intelligente. Elle était folle.

« Une communauté de saintes femmes l'accueillit et lui continua les sollicitudes attentives dont son état avait besoin. Objet de tous les égards d'une charite presque providentielle, on dit qu'elle les justifiait par une douceur à toute épreuve, car son aliénation n'avait rien de la fougue et de la violence qui caractérisent ordinairement cette affreuse maladie. Elle était d'ailleurs fréquemment interrompue

par des intervalles lucides qui se prolongeaient plus ou moins et qui donnaient de jour en jour un espoir plus fondé de sa guérison; ils devinrent assez fréquents pour qu'on se relâchât beaucoup de l'attention qu'on avait portée d'abord à ses moindres actions et à ses moindres démarches; on s'accoutuma peu à peu à la laisser abandonnée à elle-même pendant les longues heures de l'office, et elle mit cette négligence à profit pour s'évader; l'inquiétude fut grande, et les recherches furent actives; leur résultat parut d'abord assez heureux pour promettre un succès prochain. Inès avait été remarquée dès les premiers jours de son voyage vagabond par l'incomparable beauté de ses traits, par la noblesse naturelle de ses manières et aussi par le désordre intermittent de ses idées et de son langage. Elle l'avait été surtout par la singulière physionomie de son accoutrement, composé au hasard des restes élégants, mais flétris, de sa toilette de théâtre, lambeaux de quelque éclat et de peu de valeur que le Sicilien avait dédaigné de s'approprier, et dont l'assortiment bizarre, emprunté à l'appareil du luxe, faisait un contraste singulier avec le sac de toile grossière duquel Inès

avait chargé son épaule pour y recevoir les charités du peuple. On suivit ainsi ses traces jusqu'à une petite distance de Mattaro, mais à cet endroit de la route elles s'effacèrent totalement, et sur quelque point qu'on se dirigeât dans les alentours, il fut impossible de les retrouver. Inès avait disparu à tous les yeux deux jours avant Noël, et quand on se rappela la profonde mélancolie où son esprit paraissait plongé toutes les fois qu'il était parvenu à se dégager de ses ténèbres habituelles, on n'hésita pas à penser qu'elle avait mis fin elle-même à ses jours en se précipitant dans la mer. Cette explication se présentait si naturellement à l'esprit qu'on fut à peine tenté d'en chercher une autre. L'inconnue était morte, et l'impression de cette nouvelle se fit sentir pendant deux jours. Le troisième jour, elle s'affaiblit comme toutes les impressions, et le lendemain on n'en parla plus.

« Il arriva dans ce temps-là quelque chose de fort extraordinaire qui contribua beaucoup à distraire les esprits de la disparition d'Inès et du dénouement tragique de ses aventures. Il existe aux environs de la ville où l'on avait perdu ses derniers vestiges un vieux manoir en ruines

connu sous le nom de château de Ghismondo, dont le démon a, dit-on, pris possession depuis plusieurs siècles, et dans lequel la tradition lui fait tenir tous les ans un cénacle pendant la nuit de Noel. La génération actuelle n'avait rien vu qui fût capable de prêter quelque autorité à cette superstition ridicule, et on ne s'en inquiétait plus ; mais des circonstances, qui ne se sont jamais expliquées, lui rendirent ses droits en 1812. Il n'y eut pas lieu de douter cette fois que le château maudit fût habité par des hôtes d'exception qui s'y livraient sans mystère à la joie des banquets. Une illumination splendide éclata dès minuit dans ses appartements si longtemps déserts, et porta dans les hameaux voisins l'inquiétude et l'effroi. Quelques voyageurs attardés, que le hasard conduisit sous ses murailles, entendirent des bruits de voix étranges et confuses auxquelles se mêlaient par moments des chants d'une douceur infinie. Les phénomènes d'une nuit orageuse, et telle que la Catalogne ne s'en rappelait point de pareille dans une saison aussi avancée, ajoutaient encore à la solennité de cette scène bizarre, dont la peur et la crédulité ne manquèrent pas d'exagérer les détails.

Il ne fut bruit le lendemain et les jours suivants, à plusieurs lieues à la ronde, que du retour des esprits dans la maison de Ghismondo, et le concours de tant de témoignages, qui s'accordaient sur les principales circonstances de l'événement, finit par inspirer à la police des alarmes assez fondées. En effet, les troupes françaises venaient d'être rappelées de leurs garnisons pour aller fortifier au loin les débris de l'armée d'Allemagne, et l'instant pouvait paraitre favorable au renouvellement des tentatives du vieux parti espagnol, qui commençait d'ailleurs à fermenter d'une manière très sensible dans nos départements mal soumis. L'administration, peu disposée à partager les croyances de la populace, ne vit donc, dans ce prétendu conciliabule de démons fidèles à leur rendez-vous anniversaire, qu'une assemblée de conspirateurs tout prêts à déployer de nouveau le drapeau de la guerre civile. Elle ordonna une visite exacte du manoir mystérieux, et cette perquisition confirma par des preuves évidentes, la vérité des bruits qui l'avaient rendue nécessaire. On retrouva tous les vestiges de l'illumination et du festin, et on put conjecturer, au

nombre des bouteilles vides qui garnissaient encore la table, que les convives avaient été assez nombreux. »

A ce passage du récit de Pablo, qui me remettait en mémoire la soif inextinguible et les libations immodérées de Boutraix, je ne pus contenir un éclat de rire convulsif qui l'interrompit longtemps et qui contrastait d'une manière trop bizarre avec les dispositions où il m'avait vu au commencement de l'histoire, pour ne pas lui occasionner une vive surprise. Il me regarda donc fixement, en attendant que je fusse parvenu à réprimer l'essor de ma gaieté indiscrète, et me voyant plus calme, il continua :

« L'assemblée tenue par un certain nombre d'hommes, probablement armés, et certainement montés, car il était resté aussi des fourrages, était devenue une chose démontrée pour tout le monde; mais aucun des conjurés ne fut trouvé au château, et on se mit inutilement sur leurs traces. Jamais le moindre éclaircissement n'est arrivé à l'autorité sur ce fait singulier, depuis l'époque même où il y aurait autant d'avantage à l'avouer qu'il y avait alors de nécessité à le taire. La troupe qui avait été chargée de cette

petite expédition se disposait à partir, quand un soldat découvrit dans un des souterrains une jeune fille étrangement vêtue, qui paraissait privée de la raison et qui, loin de l'éviter, s'empressa de courir à lui, en prononçant un nom qu'il n'a pas retenu : « Est-ce toi? — lui « cria-t-elle. — Combien tu t'es fait at-« tendre!... » Amenée au grand jour et reconnaissant son erreur, elle se prit à fondre en larmes.

« Cette jeune fille, vous savez déjà que c'était la Pedrina. Son signalement, adressé quelques jours auparavant à toutes les autorités du littoral, leur était parfaitement présent. On s'empressa donc de la renvoyer à Barcelone, après lui avoir fait subir, dans un de ses moments lucides, un interrogatoire particulier sur l'événement inexplicable de la nuit de Noel; mais il n'avait laissé dans son esprit que des traces extrêmement confuses, et ses témoignages, dont on ne pouvait suspecter la sincérité, ne firent qu'augmenter les embarras déjà fort compliqués de l'information. Il parut seulement démontré qu'une préoccupation étrange de son imagination malade lui avait fait chercher dans le manoir des seigneurs de Las

Sierras un asile garanti par les droits de sa naissance ; qu'elle s'y était introduite avec difficulté, en profitant de l'étroit passage que ses portes délabrées laissaient entre elles, et qu'elle y avait d'abord vécu de ses provisions, et les jours suivants, de celles que les étrangers y avaient abandonnées. Quant à ceux-ci, elle paraissait ne point les connaitre ; et la description qu'elle faisait de leurs habillements, qui ne sont propres à aucune population vivante, s'éloignait tellement de toutes les vraisemblances, qu'on l'attribua sans hésiter aux réminiscences d'un songe dont son esprit confondait les traits avec ceux de la réalité. Ce qui semblait plus évident, c'est qu'un des aventuriers ou des conjurés avait fait une vive impression sur son cœur, et que le seul espoir de le retrouver lui inspirait le courage de vivre encore. Mais elle avait compris qu'il était poursuivi, qu'il était menacé dans sa liberté, dans son existence peut-être, et les efforts les plus assidus, les plus obstinés, ne purent lui arracher le secret de son nom. »

Ce dernier endroit de la narration de Pablo venait de me rappeler sous un aspect tout à fait nouveau le souvenir d'un ami dont j'avais reçu le dernier

soupir. Mon sein se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes, et j'y portai brusquement la main pour cacher mon émotion aux personnes qui m'entouraient. Pablo s'arrêta comme la première fois et attacha sur moi ses regards avec une attention encore plus marquée. Je pénétrai facilement le sentiment qui l'occupait, et j'essayai de le rassurer par un sourire.

— Tranquillise ton cœur d'ami, — lui dis-je avec expansion. — sur les alternatives d'attendrissement et de gaieté que me fait éprouver ta singulière histoire. Elles n'ont rien que de naturel dans ma position, et tu en conviendras toi-même quand j'aurai pu les expliquer. Continue cependant, et pardonne-moi de t'avoir interrompu, car les aventures de la Pedrina ne sont pas finies.

— Il s'en faut de peu de chose, — reprit Pablo. — Elle fut ramenée dans son couvent, et placée sous une surveillance plus étroite. Un vieux médecin, très versé dans l'étude des maladies de l'esprit, que d'heureuses circonstances ont, depuis quelques années, conduit à Barcelone, entreprit sa guérison. Il s'aperçut d'abord qu'elle offrait de grandes difficultés, car les désordres d'une imagination blessée ne

sont jamais plus graves, et, pour ainsi dire, plus incurables, que lorsqu'ils résultent d'une peine profonde de l'âme. Toutefois il insista, parce qu'il comptait sur un auxiliaire qui se montre toujours habile à soulager la douleur, le temps, qui efface tout, et qui est seul éternel au milieu de nos plaisirs et de nos chagrins passagers. Il voulut y joindre la distraction et l'étude; il appela les arts au secours de sa malade, les arts qu'elle avait oubliés, mais dont l'impression ne tarda pas de se réveiller plus puissante que jamais dans cette admirable organisation. « Apprendre, — dit un philosophe, — est peut-être se souvenir ». Pour elle, c'était inventer. Sa première leçon fit passer les auditeurs de l'étonnement à l'admiration, à l'enthousiasme, au fanatisme. Ses succès s'étendirent avec rapidité; l'ivresse qu'elle faisait naître la gagna elle-même. Il y a des natures privilégiées que la gloire dédommage du bonheur, et cette compensation leur a été merveilleusement ménagée par la Providence, car le bonheur et la gloire se trouvent rarement ensemble. Enfin elle guérit, et fut en état de se faire connaître de son bienfaiteur dont je tiens ce récit.

Mais le retour de sa raison n'aurait été pour elle qu'un malheur nouveau, si elle n'eût retrouvé en même temps les ressources de son talent. Vous imaginez bien que les offres ne lui manquèrent pas, dès qu'on eut appris qu'elle était décidée à se consacrer au théâtre. Déjà dix villes différentes menaçaient de nous l'enlever, quand Bascara est parvenu à la voir hier et à l'engager dans sa troupe.

— Dans la troupe de Bascara ! — m'écriai-je en riant. — Bien sûr qu'elle sait maintenant à quoi s'en tenir sur les redoutables conspirateurs du château Ghismondo.

— C'est ce que tu vas nous faire comprendre, — répondit Pablo, — car tu parais fort au fait de ces mystères. Parle donc, je t'en prie.

— Il ne saurait, — dit Estelle d'un ton piqué. — C'est un secret qu'il ne peut révéler à personne.

— Cela était vrai il n'y a qu'un moment, — repartis-je ; — mais ce moment a opéré un grand changement dans mes idées et dans mes résolutions. Je viens d'être dégagé de mon serment. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que je racontai alors ce que je vous racontais il

y a un mois, et ce que vous me dispenserez sans peine de vous raconter aujourd'hui, même quand vous n'auriez pas un souvenir bien présent de ma première histoire. Je ne suis pas capable de lui prêter assez d'attrait pour la faire écouter deux fois.

« Vous êtes du moins assez bon logicien, — dit le Substitut, — pour en tirer quelque induction morale, et je vous déclare que je ne donnerais pas un fétu de la nouvelle la plus piquante, s'il n'en résultait aucun enseignement pour l'esprit. Le bon Perrault, votre maître, savait faire sortir de ses contes les plus ridicules de saines et graves moralités.

— Hélas ! — repris-je en levant les mains au ciel, — de qui me parlez-vous là ? D'un des génies les plus trandescendants qui aient éclairé l'humanité depuis Homère ! Oh ! les romanciers de mon temps, et les faiseurs de contes eux-mêmes, n'ont pas la prétention de lui ressembler. Je vous dirai même entre nous qu'ils se tiendraient fort humiliés de la comparaison. Ce qu'il leur faut, mon cher, surtout c'est la renommée quotidienne qu'on obtient avec de l'argent, et l'argent qu'on parvient toujours à gagner

bien ou mal, quand on a de la renommée. La morale, suivant vous, si requise, est le moindre de leurs soucis. Cependant, puisque vous le voulez, je vais finir par un adage que je crois de ma façon, mais qu'on trouverait peut-être ailleurs en cherchant bien, car il n'y a rien qui n'ait été dit :

> Tout croire est d'un imbécile,
> Tout nier est d'un sot.

Et, si celui-là ne vous convient pas, il me coûte peu d'en emprunter un autre aux Espagnols, pendant que je suis sur leur terrain :

> *De las cosas mas seguras,*
> *La mas segura es dudar.*

Cela veut dire, chère Eudoxie, que, de toutes les choses sûres, la plus sûre est de douter.

— Douter, douter ! — dit tristement Anastase. Beau plaisir que de douter ! Il n'y a donc point d'apparitions ?....

— Tu vas trop loin, — répondis-je ; — car mon adage t'enseigne qu'il y en a peut-être. Je n'ai pas eu le bonheur d'en voir ; mais pourquoi cela ne serait-il pas réservé à une organisation plus complète et plus favorisée que la mienne ?

— A une organisation plus complète et plus favorisée! — s'écria le substitut. — A un idiot! à un fou!

— Pourquoi pas, monsieur le substitut? Qui m'a donné la mesure de l'intelligence humaine? Quel est l'habile Popilius qui lui a dit : Tu ne sortiras pas de ce cercle! Si les apparitions sont un mensonge, il faut convenir qu'il n'y a point de vérité plus accréditée que cette erreur. Tous les siècles, toutes les nations, toutes les histoires en rendent témoignage; et sur quoi faites-vous reposer la notion de ce qu'on appelle la vérité, si ce n'est sur le témoignage des histoires, des nations, des siècles? J'ai, d'ailleurs, sur ce sujet une manière de penser qui m'est tout à fait propre, et que vous trouverez probablement fort étrange, mais dont je ne peux me départir : c'est que l'homme est incapable de rien inventer, ou, pour mieux m'exprimer autrement, c'est que l'invention n'est en lui qu'une perception innée des faits réels. Que fait aujourd'hui la science? A chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Pline. La fabuleuse girafe se promène au Jardin du

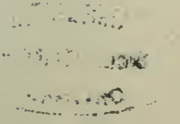
Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné. Quant à ce phénomène des apparitions dont nous parlions tout à l'heure, et auquel je reviens volontiers... »

J'allais y parvenir en effet, et avec de longs développements, car c'est une matière sur laquelle il y a beaucoup à parler, quand je m'avisai que le Substitut s'était endormi.



CE VOLUME
a été imprimé, gravé et broché
dans les ateliers de Edouard Guillaume
Éditeur-Imprimeur de la *Collection Guillaume*
105, boulevard Brune, 105
PARIS

15 Juin 1894.



"*Collection Guillaume*"

In-8° Euryale

☆

La *Collection Euryale*
publiera trois ou quatre volumes par an, œuvres choisies
et inédites des Auteurs contemporains
et illustrées par les artistes de la *Collection Guillaume*

☆

PRIX :

Broché, chemise parcheminée, scellée du cachet d'or Euryale. . . . . 2 fr. 50

Cartonné (Cartonnage-Euryale) sur le plat, motif en relief et en or, tête de la Gorgone Euryale sculptée par Desbois, encadrement de fleurs d'*Euryale ferox*, fer spécial dessiné par Mittis. 3 fr. 25

Demi-reliure, veau fauve, dos à nervures . . . . 4 fr. 50

Reliure pleine, souple, veau greuat, dos sans nervures, sur le plat fer spécial dessiné par Mittis. . . . . 5 fr. 50

IL EST TIRÉ EN OUTRE :

15 exemplaires sur papier du Japon }
35 exemplaires sur papier de Chine } Prix : 12 fr.

Ces exemplaires sont numérotés et parafés par l'éditeur.

———☆———

VIENT DE PARAITRE

P. Margueritte. . *L'Avril* . . . . . . 1 vol.
Jules Claretie. . *La Frontière*. . . . 1 vol.

“ *Petite Collection Guillaume* ”

In-8° Nelumbo

*

La *Petite Collection Classique*
Publie un ou deux volumes par mois, elle en est actuellement à son 46me volume

---

Il est tiré de chacun de ces ouvrages
quelques exemplaires sur papiers Vélin, Chine et Japon.

LE VOLUME

Broché : — 2 francs

Cartonné, avec fer spécial dessiné par Mittis
2 fr. 50

Vélin : 3 fr. — *Chine* ou *Japon* : 10 fr.

*

Chez E. Dentu,
3, Place de Valois, Paris

1re Année **Le Carillon** Numéro 1

DU BOULEVARD BRUNE



Bulletin bibliographique de la “ Collection Guillaume ”

Directeur J. de BORIANA
Secrétaire de la rédaction du journal
LE BAMBOU

Paraissant tous les Mois
RÉDACTION :
105, Boulevard Brune, Paris

PIERRE LOTI

D'après une photographie de Delphin à Rochefort
Gravure de Steinmann.

Detacher la page (voir au dos)

AVIS

✩

Les Acheteurs des volumes de la *Collection Guillaume* recevront gratuitement notre *Petit Bulletin bibliographique illustré*, Le Carillon, destiné à les tenir au courant de nos publications au fur et à mesure de leur apparition.

Pour s'abonner, il suffit de détacher cette page, y joindre sa carte de visite et adresser le tout sous enveloppe au Directeur du *Carillon*, 105, boulevard Brune, à Paris.

Pour recevoir les premiers numéros parus, ainsi que nos deux derniers catalogues, joindre *vingt-cinq centimes* (en timbres français ou étrangers) pour l'affranchissement.

" *La Collection Guillaume* "

105, boulevard Brune, PARIS.

Edouard Guillaume, imp.-édit., 105, boul. Brune, Paris.



Édouard Guillaume, Imp.-Édit., 105, Boulevard Brune, Paris